



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Eur.

511

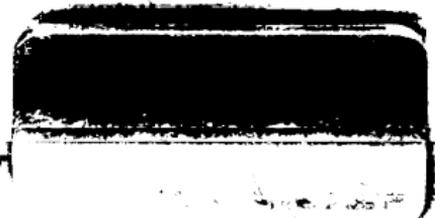
8

1757,8

nr.

Mercur

511^s - 1757,8



<36627063170010

<36627063170010

Bayer. Staatsbibliothek

MERCURE DE FRANCE, DÉDIÉ AU ROI. A O U S T. 1757.

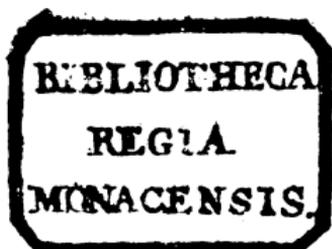
Diversité, c'est ma devise. La Fontaine.



A P A R I S,

Chez { CHAUBERT, rue du Hurepoix.
PISSOT, quai de Conty.
DUCHE SNE, rue Saint Jacques.
CAILLEAU, quai des Augustins.
CELOT, grande Salle du Palais.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



AVERTISSEMENT.

LE Bureau du *Mercur*e est chez M. LUTTON, Avocat, & Greffier-Commis au Greffe Civil du Parlement, Commis au recouvrement du *Mercur*e, rue Sainte Anne, Butte Saint Roch, entre deux Selliers.

C'est à lui que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, pour remettre ; quant à la partie littéraire, à M. DE BOISSY, Auteur du *Mercur*e.

Le prix de chaque volume est de 36 sols, mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 24 livres pour seize volumes, à raison de 30 sols pièce.

Les personnes de province auxquelles on enverra le *Mercur*e par la poste, payeront pour seize volumes 32 livres d'avance en s'abonnant, & elles les recevront francs de port.

Celles qui auront des occasions pour le faire venir, ou qui prendront les frais du port sur leur compte, ne payeront, comme à Paris, qu'à raison de 30 sols par volume, c'est-à-dire 24 livres d'avance, en s'abonnant pour 16 volumes.

Les Libraires des provinces ou des pays étrangers, qui voudront faire venir le *Mercur*e, écriront à l'adresse ci-dessus.

A ij

On supplie les personnes des provinces d'envoyer par la poste , en payant le droit , le prix de leur abonnement , ou de donner leurs ordres, afin que le paiement en soit fait d'avance au Bureau.

Les paquets qui ne seront pas affranchis , resteront au rebut.

Il y aura toujours quelqu'un en état de répondre chez le sieur Lutton ; & il observera de rester à son Bureau les Mardi , Mercredi & Jeudi de chaque semaine, après-midi.

On prie les personnes qui envoient des Livres , Estampes & Musique à annoncer , d'en marquer le prix.

On peut se procurer par la voie du Mercure , les autres Journaux , ainsi que les Livres , Estampes & Musique qu'ils annoncent.

On trouvera au Bureau du Mercure les Gravures de MM. Fessard & Marcenay.





MERCURE
DE FRANCE.

A O U S T. 1757.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES

EN VERS ET EN PROSE.

LE PAPILLON,
IDYLLE, par M. Chauvel, Avocat.

Agrestes tina (res observata Colonis)

Ferali mutant cum papilione figuram.

Ovid. Met.

ENFANT gâté de la nature,
Qui, sous les couleurs de l'Iris,
Défiez la riche parure
De nos Coquettes de Paris,

A iij

6 MERCURE DE FRANCE.

Idole des filles de Flore ,
Rival fémillant des amours ,
C'est pour vous , Papillon , qu'on demande à
 l'Aurore
De ses pleurs l'utile secours.
Graces à la métamorphose ,
L'œillet vous envie à la rose ,
Et cherche, en étalant sa tige & ses couleurs,
De fixer votre goût , d'épuiser vos faveurs.
 Mais quelque sûr que soit l'empire
 Que vous exercez sur les fleurs ,
Quelque plaisir qu'on trouve à subjuguier les
 cœurs ,
Ce n'est point par-là que Thémire (1)
Vous applaudit & vous admire.
Hélas ! d'une vaine beauté
J'ai pesé les vains avantages :
Soins amoureux , tendres hommages
Dont s'honorait ma vanité ,
Otez-moi vos douceurs, je reprends mes suffrages.
Ce qui me charme en vous , Papillon trop heu-
 reux ,
C'est lorsque je vous vois docile à la nature
Qui , par le sûr effet de ses magiques jeux ,
 Refond votre rampante allure ,
 Et donne un tour avantageux
 A votre légère structure ,

(1) *L'Auteur céda à de bonnes raisons , quand
il se masqua sous le nom d'une femme.*

Saifir d'abord les goûts , les airs , le ton
 De votre nouvelle famille ,
 Prendre l'effor fans guidè & fans leçon ;
 Dépouiller en tout la chenille ,
 Et n'avoir rien que d'un vrai Papillon.
 Loin des faules , d'une aîle aisée
 Cédant à de nouveaux desirs ,
 Pour élément vous avez la rosée ,
 Pour concitoyens les Zéphyr ,
 L'Amour pour frere , & pour Dieux les plaisirs ;
 Quand le foible ressort de vos petites aîles
 Trahit votre volage humeur ,
 Vous allez au fein d'une fleur
 Attendre des forces nouvelles.
 Oubliez , Papillon , vos jeux & vos appas ;
 Et par cette sagesse , & si sûre , & si prompte ,
 Qui jusqu'aux portes du trépas ,
 Eclaire & guide tous vos pas ,
 Mesurez votre gloire ainsi que notre honte :
 En vain d'une utile leçon
 L'instinct enrichit la raison ;
 L'homme confond les états & les âges ;
 Sans se plier aux divers changemens
 Que fait en lui le destin ou le temps ;
 Et lorsque de l'hyver il ressent les outrages ;
 Tous ses goûts sont encor frivoles & volages ,
 Comme aux beaux jours de son printemps.
 Dans un cœur fillonné par le froid des années ,
 Olympe appelle les Amours ,

§ MERCURE DE FRANCE.

Et sourde au sentiment , rébellé aux destinées ;
De ses éclatantes journées
Prétend éterniser le cours
Les miracles de la peinture
Ne font plus naître ses transports.
Rameau , ce roi de l'art , ce fils de la nature ,
Perd auprès d'elle ses accords.
Du plaisir la puissante amorce
Guide , mais trahit tous ses goûts ;
Son teint est sans éclat , ses sens n'ont plus de
force ,
Et le temps qui conspire avec les cœurs jaloux ,
Et dans le tronc , & sur l'écorce ,
Imprime ses funestes coups.
Cependant aveugle & rebelle ,
Elle dit en s'applaudissant :
Si la nature est injuste & cruelle ,
L'art n'est-il pas secourable & puissant ?
Dans ce doux espoir qui l'abuse ,
Elle masque chaque matin
Avec des couches de céruse
Toutes les breches de son tein ;
Et lorsque les mains empruntées
Qui lui dispensent les couleurs ,
Ont à de roses achetées
Marié des lys imposteurs ,
Elle croit par l'effet des plus douces erreurs ,
Que le vernis qui la décore
Lui donne de Sapho les bouillantes ardeurs ;

Les charmes de Flora (1), la volupté de Laure.

D'un aussi ridicule écart

Laissez-nous, Papillon, la déplorable ivresse :

Paré de la beauté, guidé par la sagesse,

Seriez-vous, & l'esclave, & la dupe de l'art ?

Toujours jeune, toujours volage,

Vous voyez le plaisir voltiger sur vos pas ;

Et quand du temps la prompte rage

Veut verser son venin sur vos brillans appas ;

Vous la trompez par un heureux trépas.

Pour nous qu'une autre loi plus dure

Force à survivre aux agrémens,

Nous, qui d'une existence obscure

Traînon les débris impuissans,

Nous lassons l'amitié, nous lassons la nature ;

Et le deuil qui succede à nos derniers instans,

N'est qu'une décente imposture.

Ainsi malgré tout notre orgueil,

Nous n'emportons dans le cercueil

Que le juste dégoût des hommes ;

Plus fortuné que nous ne sommes,

Vous êtes suivi de regrets,

Et vous mourez dans vos attraits.

Jouissez, Papillon, de tous vos avantages ;

Et d'après votre instinct redressez tous nos sages.

(1) *Flora, maîtresse de Pompée. Pour fixer en quelque maniere les charmes de sa figure, les Romains la firent peindre dans le temple de Castor & de Pollux. Ces jeux floraux, où l'indécence triomphoit, lui étoient consacrés.*

A V

L'AMOUR ÉPROUVÉ,**NOUVELLE.**

DORIMONT & Ménante séparés depuis long-temps par des arrangemens d'état & de fortune, n'avoient pas oublié l'étroite amitié qui les avoit unis dans leur jeunesse ; une conformité de goût & de caractère lui avoit donné naissance, la raison l'avoit cimentée : l'éloignement ni le temps n'ont aucun droit sur de semblables nœuds.

Après vingt ans d'absence, ils se retrouvèrent dans la Capitale. Menante avoit un fils, & Dorimont une fille unique. Pour resserrer leur ancienne amitié d'un lien plus intime, ils résolurent de les unir au plutôt, & de ne faire qu'une famille. Ce mariage étoit d'autant plus convenable, que Lucidor & Félicité étoient à peu près de même âge, & que leur fortune étoit égale, ainsi que leur naissance. Euphémie, épouse de Dorimont, fut chargée de se rendre au Couvent de sa fille, pour lui annoncer les volontés de son pere. Ménante apprit les siennes à Lucidor, qui s'y soumit, sinon avec goût, du moins sans répugnance. Il n'avoit jamais vu Féli-

citée ; mais elle avoit de la naissance & du bien. C'étoit tout ce qu'il exigeoit d'une personne destinée à être sa femme. La société de quelques amis frivoles avoit privé Lucidor des fruits que lui promettoient un heureux naturel & la plus sage éducation. Il en avoit adopté les fausses maximes , l'inconséquence & la frivolité avoient étouffés dans son ame le germe des vertus , que l'amour paternel & l'amitié avoient pris plaisir à y cultiver : il falloit un effort suprême pour le ranimer. Ménante jugea que ce miracle étoit réservé aux soins & à l'amour d'une épouse aimable & vertueuse.

Lucidor étoit bien éloigné d'entrer dans les vues de son pere ; il voyoit tous les jours des mariages formés sans choix & sans inclination ; il se croyoit destiné à en augmenter le nombre sans en être effrayé : jouir d'une fortune considérable & des droits attachés à la qualité de maître , fut tout ce qu'il envisagea dans l'union proposée. Il se forma d'avance un plan de vie sur le modele des époux de nos jours ; la liberté & l'appartement séparé y tenoient la première place, un héritier devoit suffire, moins pour raffermir ce nœud , que pour perpétuer son nom. Tous ses momens devoient être d'ailleurs consacrés au plaisir &

A vj

à la dissipation. Enchanté de cette brillante perspective, il courut en faire part à Damis.

Le sentiment qui unissoit ces deux amis avoit pris naissance avec eux : élevés ensemble , leurs études & leur éducation avoient été les mêmes ; mais ils en avoient fait un usage différent. Si une égale franchise formoit entr'eux quelque rapport , il ne s'étendoit pas sur leur façon d'agir & de penser.

Dans l'extrême jeunesse où l'on court après le faux plaisir pour s'écarter du vrai bonheur où l'on ne connoît les avantages de l'existence que pour en abuser, Damis faisoit sa principale étude des talens & des vertus qui caractérisent l'homme instruit & l'honnête homme : il avoit l'esprit orné, le cœur droit, l'âme noble & sensible. Tel étoit l'ami à qui Lucidor confia ses nouveaux projets. Damis l'écouta avec l'indulgence que donne la véritable amitié. Il employa la persuasion la plus douce, & les raisons les plus fortes, pour lui faire regarder l'engagement qu'il alloit contracter dans un jour plus vrai, & pour lui inspirer le goût des vertus & des devoirs qu'il impose. Mais la frivolité de Lucidor ne lui permit pas de se rendre aux sages conseils de son ami. Il en plaisanta : Damis

fourint son système avec une fermeté noble & digne de la vérité qui l'animoit. Lucidor piqué d'une sévérité qui ne se démentoit pas, & qu'il n'avoit jamais eu à combattre dans aucun de ses autres amis, se promit bien de n'avoir plus en lui qu'une confiance limitée. Il le quitta en le remerciant froidement de ses bons avis. Darnis ne se trouva point offensé de cette ironie : il connoissoit Lucidor incapable, malgré ses égaremens, de manquer aux devoirs de l'amitié.

Cependant Euphémie travailloit à disposer l'esprit & le cœur de sa fille à l'obéissance que son pere exigeoit d'elle. Félicité la conjura de lui donner le temps de connoître celui qu'on lui destinoit, & de ne pas précipiter un nœud qui devoit décider du bonheur de sa vie. Euphémie lui répondit que Lucidor étoit fait pour plaire, & qu'il joignoit l'esprit à la figure; mais qu'elle étoit trop bonne mere pour gêner l'inclination de sa fille. C'est demain, ajouta-t-elle, qu'on doit signer le contrat. Ma fille, je viendrai te chercher, Lucidor m'accompagnera : dispose-toi à le recevoir ici, à l'examiner & à nous suivre, si sa vue & son entretien ne t'inspirent pas pour lui une répugnance invincible. Je m'en rapporterai à ta pénétration; qu'un

14 MERCURE DE FRANCE.

coup d'œil m'instruise de tes sentimens : s'ils lui sont contraires , tu resteras dans ce lieu, & je prendrai sur moi le soin d'appaiser un pere irrité. Félicité étoit trop délicate & trop tendre pour ne pas sentir le prix de la condescendance de sa mere : ses larmes , ses caresses & son silence lui prouverent combien elle y étoit sensible.

Elle passa le reste du jour & la nuit suivante dans un trouble & dans une inquiétude dont elle ne pouvoit se rendre raison. L'éloge qu'on lui avoit fait de Lucidor l'intéressoit pour lui ; mais le peu d'empressement qu'il témoignoit pour la connoître , ne lui paroissoit pas d'une augure favorable. Il ne daigne pas s'instruire , si je cede sans répugnance aux volontés de mes parens : ou il faut qu'il soit la victime de son obéissance , ou qu'il me croye. . . . Ah ! grand Dieu , quel engagement ! Quel sort me font envisager des nœuds où le cœur n'aura aucune part. Ah ! mon pere. . . Ah ! Euphémie. . . . dois-je vous exposer à l'indignation d'un époux accoutumé à vous voir respecter ses moindres volontés ? Dois-je abuser de votre tendresse ? Mais peut-être que Lucidor. . . non , je n'ose m'en flatter. . .

Elle étoit encore plongée dans ces tristes

idées , lorsqu'on l'avertit que sa mere l'attendoit au parloir. La plus vive émotion succéda à ses craintes , elle y vola. Lucidor fut le premier objet qui frappa sa vue & le seul qui la fixa. . . . Il avoit apporté dans ce lieu sa légéreté & son inconséquence ; il en trouva le terme dans les yeux de Félicité. Jamais rien de si beau ne s'étoit offert à ses regards : il en resta immobile ; la voir , & l'adorer fut l'ouvrage d'un premier instant. Le trait qui le frappa fut si rapide & si fort , qu'il pensa lui devenir mortel. Il n'avoit jamais senti les impressions du véritable amour , il ne s'en étoit pas même formé la plus légère idée. Il ne put soutenir la révolution qu'elles firent dans son ame , il pâlit. . . Félicité en trembla : l'intérêt qu'elle y prit lui rendit son amant.

Lucidor reçut une nouvelle vie des mains de l'amour , sans qu'il osât reconnoître en lui son bienfaicteur. Des mots sans suite exprimerent à Félicité la reconnaissance qu'il avoit des soins qu'elle s'étoit donnés auprès de lui : elle trouva mille charmes dans ce désordre ; elle croyoit y reconnoître l'empreinte du sentiment.

Aucunes des circonstances de cette première entrevue n'avoit échappé à Euphémie. Elle jugea inutile d'interroger le cœur

16 MERCURE DE FRANCE.

de sa fille : il avoit passé dans ses yeux. Elle lui proposa de la suivre. Félicité lui répondit par ses plus tendres caresses. Qu'Euphémie étoit contente ! Elle alloit rendre heureuse une fille adorée , & satisfaire un époux qu'elle aimoit : le seul Lucidor ne partageoit pas une joie dont il étoit l'objet. L'amour faisoit dans son ame un effet si violent , qu'il en étoit étourdi : la rapidité de ses progrès & l'ardeur qu'il y répandoit , anéantissoient toutes ses facultés. Il vouloit en vain s'exprimer , il ne pouvoit plus que sentir.

Félicité n'étoit pas moins affectée , quoique dans un genre plus doux & plus d'accord avec son naturel tendre & réfléchi. Euphémie jouissoit du trouble de ces amans : elle partageoit leur sensibilité. Ils arriverent chez Dorimont où leurs parens étoient tous rassemblés. Les complimens qu'on adressa à Félicité , la rappellerent à elle-même : accoutumée à penser dans un âge où la raison nous paroît un ridicule , elle connut qu'elle aimoit Lucidor , & le connut avec joie ; sa vertu trouvoit son compte à juger que son cœur étoit d'accord avec son devoir.

Lucidor étoit bien éloigné de s'occuper d'idées aussi agréables : autant il avoit été inconséquent & frivole , autant l'amour

venoit de le rendre délicat & sensible. Il n'osoit se flatter qu'il eût fait dans le cœur de Félicité l'effet qu'elle avoit fait dans le sien, il se reconnoissoit trop coupable.

« Je l'ai négligée, dit-il, & loin de
 » profiter d'un temps précieux pour mériter sa tendresse, je ne me suis occupé
 » qu'à former des projets indignes d'elle,
 » & de ce qu'elle est si capable d'inspirer.
 » Elle ne me voit qu'au moment qu'on va
 » lier notre sort : que doit-elle penser ?
 » comment va t'elle me regarder ? Comme
 » un tyran qui abuse du pouvoir que ses parents ont sur elle, & non comme un époux
 » tendre, qui veut la rendre heureuse.
 » Elle me detestera, je l'ai bien mérité...
 » pourai-je soutenir sa haine ?.. Damis,
 » cher Damis, que n'ai-je suivi tes conseils !.. Mais ne puis-je expérer que
 » mon amour, que mes empressements
 » après notre mariage ?... Non... L'amour
 » veut être libre, l'ombre de la contrainte le fait disparoître : le devoir peut
 » bien lui servir de guide, mais non pas le faire naître... C'en est donc fait, je
 » vais renoncer à l'espoir d'attendrir ce
 » que j'aime... Je n'y puis consentir ;
 » je vais parler à Félicité... Que lui dirai-je ? Je lui peindrai l'état de mon
 » cœur, mes craintes, mes désirs.....

18 MERCURE DE FRANCE.

» Quoi ! je puis désirer de voir retarder mon
» bonheur ? Oui , c'est un sacrifice
» que je dois à l'amour Est-ce donc
» un bonheur de posséder un objet qui
» gémit sous le joug qu'on lui a imposé ,
» auquel il faut arracher les faveurs les
» plus chères ? Ah ! c'est une tyrannie qui
» retombe sur son auteur ; il faut que l'ob-
» jet aimé anime nos plaisirs en les par-
» tageant , le prix de l'amour est de rendre
» heureux ce qu'on aime. »

Cependant on va signer son engage-
ment, il n'a point de temps à perdre ; tant
de précipitation d'un côté , tant de trouble
dans son ame le confondent & l'étour-
dissent sur l'imprudence de la démarche
qu'il se propose : il s'approche de Félicité,
& lui demande un quart d'heure d'entre-
tien. Félicité émue se retire avec lui dans
l'embrasure d'une fenêtre.

« Je ne suis pas à me repentir , Made-
» moiselle , lui dit-il d'un air troublé ,
» d'avoir négligé les occasions de mériter
» le bonheur qui semble m'être destiné ,
» je ne prévoyois pas que j'allois devenir
» possesseur de ce que la nature a formé de
» plus parfait , je ne vous connoissois pas.
» Cette excuse est la seule que je puisse op-
» poser aux apparences qui vous ont parlé
» contre moi. Je n'avois jamais aimé , &

» je me croyois à l'abri des traits de l'a-
 » mour. Que je paye cher cette erreur !
 » Un instant a changé mon être , je vous
 » ai vue. Ah ! Félicité , vous êtes bien
 » vengée.

» Je ne cherche pas à approfondir le mo-
 » tif de vos procédés avec moi , lui répon-
 » dit Félicité d'un air timide , je pré-
 » tends encore moins vous en faire un cri-
 » me. Nos parens n'ont pas consulté nos
 » cœurs: il ne seroit pas surprenant quand
 » ils ne seconderoient pas leurs vues : c'est
 » au devoir , c'est à la vertu à réparer
 » désormais ce qu'il peut y avoir eu de dé-
 » fectueux dans leurs arrangemens.

» Ah ! je ne puis me résoudre à leur aban-
 » donner ce soin. Quoi ! je ne devois
 » votre aveu qu'à votre obéissance ! Non ,
 » Mademoiselle , vous m'avez rendu déli-
 » cat ; pour que je sois heureux , il faut
 » que vous partagiez mon bonheur , il
 » faut que j'expie à vos pieds mes erreurs
 » & mes crimes , il faut enfin que vous
 » soyez sensible à mon amour. . . Je sçais
 » que ce n'est pas l'ouvrage d'un moment. . .
 » Cependant on va nous unir , & ma dé-
 » licatesse me fait envisager avec effroi
 » une précipitation qui , dans d'autres cir-
 » constances , combleroit mes vœux les
 » plus doux. . . »

20 MERCURE DE FRANCE.

Lucidor s'arrêta , Félicité interdite gardoit un morne silence : si le commencement de cet entretien l'avoit flattée, la suite avoit détruit un effet si précieux , & avoit jetté dans son ame un désordre inexplicable. Etoit-il naturel qu'un Amant bien épris s'allarmât de la précipitation qu'on apportoit à le rendre heureux ? N'étoit-ce pas un détour adroit dont il se servoit pour voiler son indifférence ? n'aimoit-il pas ailleurs ? ne cherchoit-il pas à gagner du temps pour se conserver à l'objet de sa flamme secrète ? Ces réflexions que fit Félicité , & à qui l'air inquiet de Lucidor servoit de fondement , jointes à celles qu'elle avoit précédemment faites sur la maniere dont il en avoit agi avec elle depuis qu'on parloit de les unir , la persuaderent qu'elle avoit une rivale.

Lucidor attendoit sa réponse en tremblant. « Mes sentimens vous auroient-ils » offensés, lui dit-il surpris de son silence ? » & mon repentir vous seroit-il aussi » odieux que ma conduite a pu vous l'être » jusqu'à ce jour ?

« Non , Monsieur , répondit Félicité » avec dépit , rien en vous ne m'est odieux ; » votre confiance vient de m'inspirer pour » vous la plus parfaite estime ; je prétends » vous prouver que je n'en suis pas indi-

» gne, & la payer de retour par un aveu
» aussi ingénu que le vôtre : sçachez donc
» que je ne suis pas moins effrayée que
» vous d'un empressement qui précipitera,
» je le vois, notre commun malheur, si
» nous n'opposons pas aux volontés de nos
» parens la tendresse qu'ils ont pour nous.
» Je vais parler aux miens, agissez auprès
» des vôtres. »

En achevant ces mots, Félicité courut se jeter aux genoux de son pere; elle vouloit lui demander qu'il renonçât absolument au dessein de l'unir à Lucidor; mais son cœur trahissant son dépit, elle ne lui demanda qu'un délai.

Cette priere surprit toute l'assemblée. Félicité venoit d'avoir un entretien avec Lucidor : que s'étoient-ils dit ? On voulut les faire expliquer. Lucidor allarmé de l'impression que cet événement alloit faire sur les parens de Félicité, connut trop tard son imprudence. Il voulut la réparer; mais il étoit dit que toutes ses actions conserveroient encore les traits de l'inconséquence à laquelle il s'étoit si long-temps livré; il mêla tant de trouble, de confusion & d'embarras dans ses discours, que Félicité crut qu'il la sacrifioit aux égards qu'il devoit à sa famille, & qu'elle prit ses excuses pour un nouvel outrage. Elle per-

22 MERCURE DE FRANCE.

sista dans sa demande, qu'elle accompagna des plus vives instances; mais conservant la générosité de l'amour dans les transports du dépit, elle justifia Lucidor auprès de ses parens, & se chargea seule du ridicule que son action lui donnoit à leurs yeux; elle prétextea seulement le desir de connoître si son cœur & celui de Lucidor pourroient sympathiser.

Dorimont traita la délicatesse de sa fille de chimere, mais Ménante l'approuva; & jugeant que son fils ne pouvoit que gagner à l'examen, il engagea Dorimont à satisfaire Félicité; elle obtint deux mois de délai. Si Lucidor avoit tremblé de la démarche de Félicité, avec quelle surprise & quel redoublement de sensibilité pour elle n'avoit-il pas vu la maniere dont elle l'avoit justifié! quelle reconnoissance ne lui devoit-il pas! Il voulut la lui témoigner; mais elle s'étoit retirée aussi-tôt que son pere s'étoit rendu à sa demande. Il la chercha en vain, il se promit bien de ne pas laisser échapper la premiere occasion, & d'employer le temps du délai à réparer tant d'imprudence, & à mériter le retour sans lequel il ne pouvoit être heureux.

Euphémie cependant ne pouvoit revenir de la surprise que lui avoit causé la démarche de sa fille, après les idées qu'elle

s'étoit formées des dispositions de son cœur pour Lucidor. Elle voulut en sçavoir les motifs ; mais Félicité qui craignoit de l'indisposer contre son Amant , ne put jamais se résoudre à lui faire part de l'entretien qu'elle avoit eu avec lui.

Euphémie ne voulant point la contraindre , lui laissa son secret , & lui recommanda seulement de se garantir d'un excès de sensibilité dont elle la connoissoit susceptible , & qui ne pouvoit que la rendre malheureuse ; mais Félicité n'avoit ni l'esprit , ni le cœur assez dégagés pour suivre les conseils de sa mere. Persuadée que Lucidor aimoit un autre objet , elle se promit bien de lui cacher ses sentimens.

« J'éviterai du moins qu'il puisse en faire
 » hommage à ma rivale ; il ignorera tou-
 » jours que je l'aurois préféré à l'univers
 » entier. » Lucidor formoit des projets bien différens ; il vouloit paroître aimable aux yeux de ce qu'il aimoit ; il en trouva les moyens dans son amour même ; il chercha les occasions de le faire valoir : elles se présentèrent ; mais Félicité ne lui permit pas d'en profiter ; elle craignoit trop qu'il ne découvrit le secret de son ame , pour risquer d'avoir avec lui un entretien particulier ; elle se servit de différens prétextes pour l'éviter. Quand le

24 MERCURE DE FRANCE.

hazard le favorisoit , elle affectoit un air si sérieux & si froid , qu'il en étoit déconcerté ; il soutint quelques temps ses rigueurs avec courage. Il adoroit Félicité ; son assiduité , ses soins & ses empressements auprès d'elle , ne se démentoient pas ; ils n'empruntoient rien de l'art ni de la contrainte , l'amour ingénu les guidoit. Euphémie le remarquoit avec une joie qui perçoit quelquefois jusqu'au cœur de sa fille. Il étoit des instans où Félicité les croyoit sincères ; dans d'autres le souvenir des circonstances qui les avoient précédés la replongeoit dans l'erreur : elle étoit dans cette perplexité , lorsqu'un jour étant à la promenade avec Euphémie & Lucidor , une femme d'un âge mûr , & mise assez simplement , vint attaquer Lucidor. Il s'éloigna à quelques pas pour l'entretenir , & tout ce que Félicité put entendre de leur conversation fut le nom de Rosalie , souvent répété avec une vivacité de la part de cette femme , & de celle de Lucidor un intérêt où Félicité crut voir du mystère. Les moindres choses font effet sur un esprit prévenu. Il n'en fallut pas davantage pour autoriser les craintes de Félicité , & Lucidor perdit dans un instant le fruit de ses soins & de sa constance. Félicité ne douta pas que cette Rosalie ne fût celle qu'elle

qu'elle soupçonnoit de lui avoir enlevé le cœur de Lucidor ; il en devint plus malheureux, sans qu'il pût pénétrer la cause de son infortune : ses sentimens pour Félicité étoient si délicats & si tendres, qu'il lui paroïssoit impossible qu'elle pût concevoir le moindre doute à leur désavantage. Euphémie même ignoroit ce qui se passoit dans le cœur de sa fille : renfermée en elle-même, Félicité avaloit à longs traits le poison de la jalousie.

Il fut impossible à Lucidor de supporter courageusement un redoublement de rigueur qu'il n'avoit point mérité ; il s'en plaignit à Damis du ton du désespoir. Les deux amis dont l'amour de Lucidor pour Félicité avoit ranimé l'amitié, étoient devenus inséparables. Damis partagea vivement la douleur de son ami : il voulut juger par lui-même de l'état de ses affaires. Il appercevoit dans la conduite de Félicité un mélange de froideur, de dépit & de vivacité, qui annonçoit un trouble dont l'indifférence n'est pas susceptible. Après avoir un peu calmé les transports de son ami, il lui proposa de l'introduire auprès de Félicité. Dès le lendemain Lucidor le présenta à Dorimont & à Euphémie, qui le reçurent avec tous les égards qu'il méritoit par lui-même, & qu'ils croyoient

B

devoir d'ailleurs à l'intime ami d'un homme qu'ils regardoient déjà comme un fils. Damis après plusieurs visites, où il s'étoit appliqué à l'examen de l'esprit & du cœur de Félicité, apprit à Lucidor qu'il la croyoit prévenue de la plus forte passion. Cette nouvelle alloit plonger Lucidor dans un nouveau désespoir, lorsque Damis lui dit avec un sang froid capable d'en imposer à ses transports : « Vous êtes bien ardent à » saisir ce qui peut vous être contraire : » j'ai cherché à vous persuader que Félicité » étoit sensible ; mais vous ai-je dit que » vous aviez un rival ? Eh ! pour qui donc » seroit-elle sensible ? seroit-ce pour moi » qu'elle fuit & qu'elle accable de rigueurs ? » Ce ne seroit pas à ces foibles témoignages que je m'en rapporterois. Croyez- » moi, Lucidor, on ne fuit pas avec tant » de soin un objet indifférent. Félicité aime à m'entretenir ; elle m'entend avec » plaisir ; elle me donne la préférence sur » tous ceux qui l'entourent. Je ne suis » pas assez vain pour m'attribuer tant de » gloire ; elle sçait que je suis votre ami, » ou je me trompe fort, ou c'est à l'amour » que l'amitié doit son triomphe.. Ah ! » s'il étoit vrai.. Je vous laisse sur cette » bonne idée.. Non, Damis, je ne suis pas » convaincu.. J'adore Félicité ; elle le sçait.

» J'en doute , interrompit Damis , & je
 » crois que vous êtes tous deux les victi-
 » mes d'une erreur. Le desir que vous
 » avez témoigné à Félicité de voir retarder
 » votre hymen , a fait tout le mal ; elle a
 » pris pour indifférence ce qui vous paroif-
 » soit délicatesse. Une femme pardonne
 » rarement de semblables méprises : tant
 » que vous n'aviez pas vu Félicité , elle
 » a excusé votre défaut d'empressement ;
 » elle attendoit de ses charmes sa vengean-
 » ce & son triomphe : qu'a-t'elle pu pen-
 » ser en effet ? Le premier discours que
 » vous lui adressez , est pour lui faire con-
 » noître que vous redoutez le nœud qui
 » va vous unir.. Hélas ! je voulois être
 » aimé , & je ne pouvois m'en flatter après
 » la conduite que j'avois tenue avec elle :
 » mais si j'ai fait une imprudence , que
 » n'ai-je pas tenté depuis pour la réparer !.
 » Le premier mouvement a séduit Félicité ;
 » la prévention est toujours injuste , tout
 » ce que vous avez pu faire depuis a em-
 » prunté à ses yeux les traits qui l'avoient
 » offensés ; qui sçait même si elle ne vous
 » croit pas sensible pour une autre ?. Ah !
 » quelle injustice ! mais peut-elle donc
 » douter du pouvoir de ses charmes ?. Elle
 » en douteroit moins si elle étoit moins
 » tendre ; près de ce qu'on aime , on oublie

» qu'on est aimable.. Damis, Damis, vous
 » cherchez à me tranquilliser ; mais que je
 » serai malheureux, si l'espoir que vous
 » me donnez est dénué de fondement !.
 » C'est ce que je veux approfondir dès
 » demain, dit Damis ; après un moment
 » de réflexion, trouvez-vous à quatre heu-
 » res chez Dorimont, j'espère vous y dé-
 » voiler entièrement le mystère. »

Lucidor n'avoit garde de manquer à un rendez-vous aussi intéressant : il se rendit chez Dorimont, il y trouva Damis qui avoit déjà préparé les esprits à la scène qu'il préméditoit. Euphémie & Félicité l'écoutoient avec intérêt : Damis avoit une éloquence naturelle, qui captivoit l'esprit & l'attention de tous ceux qui l'entendoient. Il avoit fait tomber l'entretien sur le bonheur de deux époux unis par le sentiment. Euphémie qui croyoit cette matière favorable à la situation de sa fille, donnoit à Damis l'occasion de l'étendre ; Félicité y prenoit un plaisir mêlé de trouble. L'arrivée de Lucidor n'y apporta point d'obstacle : Félicité rougit & devint rêveuse. Damis, sans paroître y faire attention, continua le discours qu'il avoit entamé. « Oui, Mademoiselle, voilà les » douceurs qu'on doit attendre d'une » union semblable ; c'est en vain qu'on

» cherche ailleurs le vrai bonheur ; elle
 » seule peut nous l'offrir , c'est en elle
 » qu'il réside..

» Ah ! Monsieur , loin de nous abrégér
 » le chemin qui conduit au bonheur, vous
 » nous le rendez impraticable. Où trouver
 » les modeles d'une union si parfaite ? &
 » s'il est encore des êtres capables d'en
 » sentir le prix , le sort ne se fait-il pas un
 » plaisir malin de les séparer ? Je pourrois
 » vous donner une preuve du contraire ;
 » je suis même étonné que Lucidor ait
 » gardé là-dessus le silence : sans doute
 » que la part qu'il a au bonheur des per-
 » sonnes qui y sont intéressées l'a retenu.
 » Pour le peu cependant que vous foyez
 » curieuse de sçavoir ce qui les regarde ,
 » je suis prêt à vous dédommager du plai-
 » sir dont sa modestie vous a privée. »

Elle accepta cette proposition avec em-
 pressément ; mais une compagnie qui sur-
 vint , empêcha Damis de satisfaire sur le
 champ sa curiosité. Dans l'impatience
 d'être instruite , Félicité lui proposa tout
 bas de passer avec elle dans le jardin.
 Elle n'osa inviter Lucidor à les suivre ,
 elle s'apperçut avec un secret plaisir qu'il
 n'en attendoit pas l'ordre. Après s'être pla-
 cés tous trois dans un endroit commode &
 solitaire, Damis commença le récit suivant.

B iij

90 MERCURE DE FRANCE.

Rosalie & Léandre durent à l'infortune le bonheur de se connoître. « Quoi ! » Monsieur , interrompit Félicité avec « émotion, vous connoissez aussi Rosalie ? » Damis surpris de cette question & du trouble avec lequel elle étoit faite, regarda attentivement Félicité. « Oui, Mademoi- » selle , je la connois pour une des plus « aimables & des plus respectables per- » sonne du monde : en auriez-vous en- » tendu parler dans d'autres termes ? Non, » Monsieur , dit Félicité avec embarras ; & « quoique le nom ne me soit point étran- » ger , l'objet m'est entièrement incon- » nu : mais . . . poursuivez de grace . . . »

Damis voyant qu'il ne pouvoit tirer plus d'éclaircissement de Félicité , reprit le fil de sa narration. Rosalie avoit perdu ses parens dans un âge fort tendre. Malthide , sa nourrice , ayant été comblée des bienfaits du pere , crut devoir en témoigner sa reconnoissance à la fille , dans un temps où ceux qui avoient contribué à la ruine de sa fortune , & la famille même, rougissoient de la connoître , & lui refusoient impitoyablement jusqu'aux moindres secours. Elle se chargea de son éducation , & la lui donna telle qu'elle auroit pu la recevoir dans la maison paternelle. Rosalie la méritoit : elle réunissoit tous les dons

de la nature, l'esprit, la beauté, les sentimens & la douceur. Malthide fiere du succès de ses soins & des charmes de son élève, veilloit sans cesse à la conservation d'un dépôt si précieux; elle formoit déjà des arrangemens pour son établissement. Les hommages de plusieurs Amans distingués lui inspiroient pour elle une ambition sans bornes, elle la jugeoit digne du plus haut rang. Rosalie l'eût été en effet, si le mérite, les graces & la vertu étoient des droits suffisans pour y parvenir. Mais c'étoit des mains de l'Amour qu'elle devoit tenir son bonheur. Le sentiment seul est le prix des cœurs vertueux & délicats.

Léandre occupoit une partie de la maison où logeoit Malthide; la noblesse de sa naissance n'avoit pu le garantir des caprices du sort; il vivoit avec son pere, & par son travail, ses soins & sa tendresse, il cherchoit à lui adoucir la rigueur de son état.

Malthide avoit souvent vanté la conduite & la bonté du cœur de Léandre en présence de Rosalie. Un jour qu'elle s'éten-
 doit plus particulièrement sur quelques traits qui l'avoient frappée, & que Rosalie prenoit un plaisir secret à lui faire répéter ce qu'elle avoit déjà entendu, elles furent interrompues par l'arrivée de Léandre: il

32 MERCURE DE FRANCE:

n'étoit jamais entré chez Malthide. Cette visite les surprit ; elles alloient lui en demander le motif , lorsque la douleur & l'effroi peints sur le visage, il implora leurs secours pour son pere qui touchoit au terme de sa vie. Malthide vola à son appartement ; Rosalie la suivit , un mouvement involontaire lui faisoit déjà partager les allarmes de Léandre. Les soins de ce tendre fils & ceux de Malthide , ne purent arracher le malade au danger ; il expira peu d'heures après : il ne resta à Léandre que les regrets de la perte qu'il venoit de faire. Malthide ne put se résoudre à le laisser en proie à des sentimens aussi cruels ; elle l'entraîna chez elle , où elle s'efforça long-temps , mais en vain, de le consoler.

Rosalie n'étoit pas spectatrice indifférente d'une scene qui lui découvroit mieux encore que les discours de Malthide , l'excellence du cœur de Léandre. L'amour profite de tout ; ce fut dans les accès de sa tendresse filiale qu'il prit le trait dont il perça l'ame de Rosalie : un principe si noble ne pouvoit manquer de produire d'heureux effets.

Léandre , au milieu des transports de sa douleur , s'apperçut des larmes que Rosalie ne pouvoit refuser à la tendre compassion qu'il lui inspiroit. Il en fut frappé ; le

spectacle d'un pere mourant , & les tristes sentimens qu'il venoit d'éprouver , l'avoient rendu insensible à tout autre objet : il n'avoit pas seulement remarqué que Rosalie étoit belle. La pitié généreuse qu'elle lui accordoit l'engagea insensiblement dans un examen plus particulier de ses charmes. L'amour se plaît à déguiser ses effets : la reconnoissance fut le voile qu'il emprunta pour triompher plus sûrement du cœur de Léandre.

« Que ne dois-je pas à votre sensibilité , » dit-il à Rosalie , dès qu'il put lui parler sans remoin. Quoi ! vous daignez gémir sur mon sort. Vous ne me devez rien , interrompit Rosalie avec vivacité : l'intérêt que je prends à vos peines , est un tribut que je dois à la vertu malheureuse : quel éloge pour Léandre ! » Il en sentit toute la délicatesse.

« Votre pitié généreuse , dit-il , suffit pour me consoler de toute autre perte que de celle d'un pere ; mais si elle ne peut effacer les impressions que ce funeste accident a fait sur moi , quels droits ne vous donne-t'il pas sur un cœur dont vous êtes déjà l'unique ressource ! » Oui , charmante Rosalie , je sens.

Léandre s'arrêta. L'émotion de son ame & la crainte d'offenser ce qu'il aime ,

34 MERCURE DE FRANCE.

l'empêchent de poursuivre ; ses yeux encore baignés de larmes se fixent sur ceux de Rosalie , & ne peuvent s'en détourner. Rosalie baisse la vue en rougissant ; Léandre soupire , & ce moment décide de leur destinée. Plusieurs entretiens à peu près semblables découvrirent à ces amans ce qui se passoit dans leur cœur.

« Vous ne trouverez pas en moi , dit un
» jour Rosalie à Léandre , les détours
» adroits d'une coquette qui veut plaire
» sans s'engager. La sincérité fut toujours
» mon partage : je vais vous en donner
» une preuve.

» Il y a long-temps, Léandre , que Mal-
» thide m'entretient des qualités de votre
» ame, dont vos procédés, vos soins &
» votre tendresse pour votre pere lui
» permettoient de juger : je me plai-
» sois à l'entendre , & à vous rendre inté-
» rieurement la justice qui vous étoit dûe.
» Ces dernières circonstances ont consom-
» mé l'ouvrage ; mais je dois, avant toute
» chose, vous donner un éclaircissement sur
» mon sort : le peu de fréquentation que
» nous avons eu ensemble , ne vous a pas
» mis dans le cas d'en être instruit.

» Je suis née de parens , qui sans être
» d'un rang bien élevé , ont assez figuré
» dans le monde pour être connus. Do-

» rante par de fâcheux événemens fut dé-
 » pouillé de tous ses biens , & il ne lui
 » resta de l'opulence qui lui avoit suscité
 » nombre d'envieux , que le regret de me
 » laisser sans aucune ressource. Il ne put
 » soutenir son malheur , & ma mere le
 » suivit peu de temps après dans le tom-
 » beau. J'étois l'unique fruit de leur hy-
 » men : je restai fort jeune encore exposée
 » à toutes les atteintes de l'indigence , mé-
 » prisée par les plus chers amis de mon
 » pere. Hélas ! doit-on compter sur des
 » amis , dont nous ne devons l'attache-
 » ment qu'à la fortune ! Cruellement aban-
 » donnée par le reste de ma famille , Mal-
 » thide fut la seule qui prit compassion de
 » moi ; elle avoit été ma nourrice. Mon
 » pere dans le temps de son crédit , avoit
 » gratifié son mari de l'emploi qui sert
 » aujourd'hui à notre subsistance ; elle fut
 » assez généreuse pour consacrer la plus
 » forte partie de son revenu à mon éduca-
 » tion , & je lui dois cette justice , que j'ai
 » retrouvé en elle la douceur & la ten-
 » dresse d'une véritable mere. Vous jugez
 » bien cependant ; ajouta Rosalie , que
 » je ne puis en attendre des secours suffi-
 » sants pour m'assurer le nécessaire le reste
 » de ma vie : ses enfans murmurent secré-
 » tement des soins qu'elle prend de moi :

36 MERCURE DE FRANCE.

» elle n'y est sensible que pour moi seule ;
» elle cherche à m'établir , & trouve l'oc-
» casion de le faire avantageusement.

» Ah ! qu'entends-je, s'écria Léandre avec
» saisissement : Rosalie , je ne vous ai
» donc connue si charmante & si digne de
» mon adoration , que pour vous perdre !.

» Rassurez-vous , Léandre ! vos allarmes
» me sont cheres , puisqu'elles m'instrui-
» sent de vos sentimens : mais je suis trop
» sensible pour les entretenir , il ne dé-
» pend que de vous de me conserver.

» Je vous offre mon cœur & ma main , si
» ma tendresse suffit pour vous rendre heu-
» reux : mais songez qu'elle est ma seule
» dot ; songez que vous êtes d'un rang
» à faire un établissement avantageux ,
» que votre naissance peut vous faire trou-
» ver une épouse dont le bien supplée à
» votre peu de fortune.. Eh ! quel bien est
» plus précieux , que celui de posséder un
» cœur comme le vôtre ! Chere Rosalie ,
» pouvez vous croire que j'hésite un mo-
» ment ? . . Léandre, vous avez de la rai-
» son , faites-en usage dans une circonf-
» tance aussi délicate : le peu de temps
» qu'il y a que nous nous connoissons, nous
» laisse encore la liberté de réfléchir ; dé-
» fions nous des mouvemens de nos cœurs,
» l'ivresse d'une premiere passion se passe

» rapidement , rien n'y contribue plus
 » que l'indigence.

» Vos charmes & surtout les vertus que
 » j'admire , & que votre ingénuité me
 » fait appercevoir dans tout leur éclat ,
 » vous assurent de ma constance : le bon-
 » heur d'aimer & d'être aimé , est la for-
 » tune des tendres cœurs. Si l'amour me
 » laisse quelque chose à desirer dans votre
 » possession, Rosalie, ce ne sera jamais que
 » pour vous : oui , le ciel m'est témoin
 » que si je crains l'indigence , ce n'est
 » qu'autant que vous pourrez en ressentir
 » les funestes effets : qu'aurois-je à desirer
 » pour moi ? le bonheur de vous plaire
 » remplira tous mes vœux. .

» Vous m'attendrissez , Léandre ; mais
 » vous m'êtes trop cher pour me laisser fa-
 » cilement persuader. Si vous ne craignez
 » que pour moi , je ne crains que pour
 » vous : laissons mûrir des résolutions si
 » généreuses ; ne me voyez pas cepen-
 » dant , l'absence est l'épreuve du cœur :
 » dans trois mois venez m'instruire de vos
 » sentimens , je vous estime trop pour
 » douter jamais de votre sincérité , vous
 » sçaurez les miens ; mais à tout événe-
 » ment , comptez sur mon amitié. » Léan-
 » dre effrayé du dessein de Rosalie , voulut
 » réclamer les droits de l'amour. « Quoi ! je

» ne vous verrai plus : ah ! Rosalie. . »
 Il n'en étoit plus entendu , elle s'étoit éloignée : il en gémit , & l'en aima davantage.
 « Que de sagesse ! que de raison ! Que
 • l'amour augmente de charmes en passant
 » par un tel cœur , continua - t'il après
 » avoir réfléchi sur les discours de Rosalie !
 » Avec tant d'avantage peut-elle douter
 » de son empire sur mon ame ? pourrois-je
 » lui préférer un vil intérêt ? . Non , Rosalie,
 » votre Amant ne se rendra pas indigne
 » de vous. »

Rosalie ferme dans sa résolution , refusa constamment de voir Léandre avant le terme prescrit. Dès qu'il fut expiré , il accourut. « Je vous revois donc , lui dit-il en tombant à ses pieds , ma chere Rosalie... »
 « Que j'ai souffert !. » Elle n'en pouvoit douter ; il étoit si changé qu'il en étoit méconnoissable. « Levez-vous , lui dit-elle » en lui présentant la main d'un air attendri. Eh bien , Léandre , qu'avez-vous » à m'apprendre ? . Que je vous adore ?
 » Avez-vous pu soupçonner ma constance ?
 » avec tant d'attraits & de vertu doit-on
 » craindre la légéreté ? . Mais , avez-vous
 » bien réfléchi sur les inconvéniens du
 » nœud que vous voulez contracter ?
 » avez-vous pensé aux suites qu'il peut
 » avoir , & au repentir qui en peut naître ? .

» Au repentir : ah ! Rosalie , vous outragez le sentiment le plus juste & le plus raisonné : mais je dois payer votre confiance ; écoutez-moi , & décidez de mon sort. Mon pere , après avoir exposé sa vie & sacrifié sa fortune au service de sa patrie , se trouva hors d'état de me faire embrasser celui qu'il m'avoit destiné. Après la mort de ma mere , je me retirai avec lui dans cette maison , où nous aurions manqué des choses même les plus essentielles à notre subsistance , si un ami ne m'eût procuré un emploi , qui , quoique plus honnête que lucratif , m'a cependant mis à l'abri des rigueurs du besoin. Ce que j'en ai recueilli de plus doux , c'est qu'il a procuré à mon pere jusqu'à sa mort, sinon l'aisance , du moins le nécessaire. Cette ressource me reste encore , elle est la seule que je puis vous offrir : quel triste partage ! pour vous qui méritez la fortune la plus brillante. Mais si l'empire absolu que vous avez sur mon cœur peut vous suffire , si vous ne craignez pas de lier votre sort à celui d'un infortuné , Rosalie.. Ah ! j'ai trop éprouvé un cœur si généreux & si tendre , cher Léandre ; jugez par les larmes que le sentiment m'arrache , des mouvemens de mon ame : vous en fîtes

40 MERCURE DE FRANCE.

» le maître dès que je vous connus ; mais
» frémissant de vous faire partager ma
» triste destinée , & craignant un change-
» ment , affreux pour moi , dans vos senti-
» mens , j'ai voulu m'en assurer , j'ai trem-
» blé de l'épreuve. . L'amour triomphe. . .
» il détruit mes allarmes. . Vous m'aimez. .
» je puis donc vous rendre heureux. .
» Dieux ! si vous le pouvez. Oui , Rosalie ,
» vous pouvez rendre mon sort supérieur
» à celui de tout ce qu'il y a de plus grand
» sur la terre. Laissons aux ambitieux le
» soin de courir après la fortune. Formés
» pour la tendresse , goûtons-en les dou-
» ceurs , elle fera notre gloire ; qu'elle
» nous tienne lieu de richesses , vous ferez
» le charme de ma vie , puiffai-je faire le
» vôtre ! Rosalie , quel bonheur sera com-
» parable au nôtre ! »

Léandre enivré d'amour , regardoit son
Amante ; il étoit à ses pieds ; le silence le
plus expressif avoit succédé aux discours
les plus tendres. « Parlez à Malthide , dit
» Rosalie en s'arrachant à son ivresse , dé-
» couvrez-lui le secret de nos ames ; & s'il
» en est besoin , dites-lui que je préfère-
» rois la mort au malheur d'être séparée de
» vous. »

Léandre obéit aux ordres de Rosa-
lie ; il se rendit auprès de Malthide , &

lui confia son amour & l'espoir qu'il oseroit concevoir. Malthide en fut surprise & affligée ; elle avoit des vues beaucoup plus élevées pour l'établissement de Rosalie. Elle passa avec Léandre dans la chambre de son élève , à qui elle représenta avec douceur l'embarras où l'alloit jeter un mariage formé sous les auspices de l'infortune. Rosalie employa toute l'éloquence de l'amour pour la rassurer , & pour la convaincre qu'elle ne pouvoit qu'être heureuse avec un époux du mérite de Léandre. Malthide voulut encore opposer des difficultés ; mais les tendres instances de ces Amans , & la force du sentiment qui les inspiroit , la désarmèrent : non seulement elle consentit à leur bonheur , mais elle en précipita même l'instant , & peu de jours après , Léandre & Rosalie obtinrent le prix de l'amour le plus généreux & le plus tendre.

Si le desir de procurer à son pere les besoins de la vie , continua Damis , avoit engagé Léandre à se livrer à des travaux pour lesquels il n'étoit pas né , ses sentimens pour Rosalie , furent un nouvel aiguillon qui l'engagea à les poursuivre avec une ardeur inconcevable , Rosalie s'étoit bien promis de le seconder. Entre tous les talens qu'on admiroit en elle , elle s'étoit

42 MERCURE DE FRANCE.

particulièrement attaché à la peinture : elle y excelloit , elle se proposa d'en faire usage. Ce fut en vain que Léandre s'y opposa , elle voulut absolument partager avec lui la gloire d'adoucir l'injustice du sort. Rosalie dont l'amour guidoit le pinceau , devint bientôt célèbre. Léandre animé encore par un exemple si cher , se distingua de son côté. Six années de mariage ont augmenté leur amour loin de l'éteindre. Je les connus dans cet intervalle : j'admirai le sentiment qui les unissoit ; & quoiqu'il parût suffire à leur félicité, je gémissis de voir dans un état si médiocre, deux personnes si capables de remplir avec honneur les places les plus brillantes : j'en parlai à Lucidor qui, par le crédit de son pere, vient de faire obtenir à Léandre un poste si avantageux qu'il ne manque plus rien à ses deux époux pour être parfaitement heureux.

Damis s'arrêta dans cet endroit ; mais voyant que Félicité ne se dispoisoit pas à lui répondre, & paroissoit plongée dans des sérieuses réflexions.. Hé bien, Mademoiselle, lui dit-il d'une voix basse , avois-je raison de vous vanter les avantages de la tendresse ; n'admirez-vous pas aussi le procédé de Lucidor ? Il doit vous être cher , puisqu'il est votre ouvrage. Oui , c'est depuis que vous l'avez soumis sous les loix du sentiment

que son cœur s'est ouvert à la tendre compassion, & qu'il est devenu sensible & bienfaisant. Quel bonheur pour lui ! quel triomphe pour vous !

Un rien cause les peines ou les plaisirs des amans : Félicité l'éprouva. Son ame persuadée par le récit de Damis, & par les traits d'un sentiment représenté avec tant d'avantage, ne se défendoit plus qu'avec peine, elle commençoit à trouver Lucidor moins coupable. Détrompée sur Rosalie, le reste de ses craintes n'attendoit, pour s'évanouir entièrement, qu'un dernier effort. Un domestique arrive, & d'un air effrayé lui apprend que Dorimont & Menante viennent d'avoir un démêlé ensemble, dont le résultat a été de rompre sans retour l'alliance arrêtée entre leurs familles. Lucidor frémit, Félicité s'abandonne aux mouvemens de son cœur : elle n'est plus susceptible d'autres craintes que de celle de perdre ce qu'elle aime. Ah ! Lucidor, qu'allons nous devenir. Ses beaux yeux se ferment à la lumière, une pâleur mortelle se répand sur son visage, l'amour la rappelle à la vie. Damis lui apprend que cette nouvelle n'est qu'un innocent stratagème qu'il a imaginé pour fonder ses sentimens, & pour favoriser ceux de son ami. Il lui proteste que Lucidor n'y

44 MERCURE DE FRANCE.

a aucune part , & s'éloigne en chargeant ce jeune amant d'obtenir son pardon de l'aimable Félicité.

Lucidor en effet n'avoit rien appris du projet de Damis : il avoit été aussi allarmé que Félicité , & le discours de son ami put à peine lui rendre la tranquillité : mais quel effet ne fait pas sur lui la sensibilité de ce qu'il aime ! quelle gloire ! quel heureux moment pour lui ! Il connoît qu'il est aimé ; mais ce n'est pas assez : il veut persuader Félicité de sa tendresse , il veut se justifier des soupçons qu'elle a formés contre lui ; il y réussit. La sincérité , la candeur , le sentiment enfin s'expriment par sa bouche & brillent dans ses yeux. Livrée à tous les traits de l'amour , Félicité ne consulte que lui , & par un aveu plein de charmes , elle confirme à son amant un bonheur qu'elle partage , & dont l'hymen leur permit bientôt après de goûter toutes les douceurs.



V E R S

*A M. de B***, sur sa Fête.*

LE soleil dans son cours ne voit rien de nouveau :

Tout est dit, & pensé. Tous les sujets s'épuisent :
On ne fait que glaner sur le double côteau ;
Les fleurs qu'il a fait naître, au plus, se reproduisent :

C'est ainsi trop souvent que l'esprit se morfond ;
Mais le Ciel mit en nous un germe plus fécond.

Le cœur, Ariste, est un parterre ;
Les sentimens en sont les fleurs :
Les Dieux des vents & du tonnerre
N'en sçauroient flétrir les couleurs,

Ni le temps qui nous mine, en tarir l'abondance,

De ce fonds, de cette opulence,
A coup sûr, mon plus cher trésor,
Je recueille & recueille encor
Ces vœux où mon zele s'applique,
Ces vœux dont l'objet est unique,
Qui sçavent se renouveler,
Sans toutefois se ressembler.

Il est un temps pour vous les dire,
Il n'en est point pour les former ;

Et le moment où je respire ,
Est toujours le moment fait pour les exprimer.

M. TANEVOT.

LA GRENOUILLE
ET LES ESCARGOTS ,

FABLE.

SUR le gazon un jour , auprès d'une rivière,
Une Grenouille s'exerçoit.
Jeune , vive , légère , elle sautoit , dançoit
De mainte diverse maniere ,
Sans trop s'inquiéter de ce que l'on pensoit
D'elle & de ses jeux parderriere.
Postés à l'autre bord sur un tertre voisin ,
Deux Escargots (c'étoit de cette race austere
D'observateurs jaloux , qui n'applaudissent guere
Qu'à ce qu'eux-mêmes sçavent faire)
L'examinoient , la lunette à la main.
D'abord de la sauteuse on loua la prestesse ,
La dextérité , la souplesse ;
Et pour une Grenouille enfin
on convint
Que c'étoit gambader avec assez d'adresse.
Mais comme dans la vie on se lasse de tout ,
Et de louer encor bien plus que d'autre chose !
En moins de rien l'éloge fut à bout ,

Et du texte on vint à la glose.

On n'eut pas sitôt fait : tantôt c'étoit le corps
Qui, dans tel ou tel faut, perdoit son équilibre ;
Tantôt c'étoit un pied tourné trop en dehors ;
Ou tantôt le jarret dont le jeu des ressorts
N'étoit plus si liant , si ferme , ni si libre.

Enfin pour plaire à la gent Escargot ,

Il eût fallu que la fauteuse agreste

Eût voltigé d'une façon plus leste

Qu'oncques ne fit la Camargot.

La Grenouille oyoit tout ; mais n'en faisoit pas
mine.

De ces graves censeurs , dit-elle à la sourdine ,

Cà pour rire , mettons la critique en défaut.

Messieurs , leur cria-t'elle en commençant un
faut ,

Vous me contrôlez-là , du moins je l'imagine :

Car je n'en entends rien : daignez parler plus
haut :

Ou mieux , pour ne vous point fatiguer la poi-
trine ,

De grace , descendez , & sautez le ruisseau.

Ce mot pour nos censeurs fut un coup de ton-
nerre.

Chacun sans s'amuser , confus , baissant les yeux ,

Gagne au pied de son mieux ,

Et pour s'enfouir sous la terre ,

Cul sur tête roulant , va chercher quelque creux.

De ce conte le fruit que je prétends extraire,
Le voici : Critiquer ne convient bien qu'à ceux
Qui sont en état de mieux faire.

A S. S. aux Amognes.

SUITE sur M. de Fontenelle, par
M. l'Abbé Trublet.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR,

du 25 Mai 1757.

CE qu'on va lire, n'est point la suite de ce qu'on a lu dans les *Mercures* précédens sur M. de F ; je la remets au *Mercur* prochain. M. de F. étoit de l'Académie de Nancy (1). On m'apporte dans le moment son *Eloge*, par M. le Chevalier de Solignac, *Secrétaire perpétuel* de cette Académie. C'est M. Falconnet qui me l'envoie, & me le prête pour 24 heures. Je suis redevable de cette marque d'attention à l'amitié dont il m'honore, & surtout à son zèle pour la mémoire de M. de F. Comme j'ai trouvé dans cet *Eloge* quelques fautes contre l'exakte vérité

(1) A la tête du premier volume des *Mémoires* de cette Compagnie, est l'histoire de son établissement. On y trouve, page 76, la Lettre que M. de F. écrivit au Roi de Pologne, pour le remercier de l'y avoir admis, & la Réponse de Sa Majesté.

des

des faits, & qu'elles pourroient bien être renouvelées par d'autres Panégyristes & Historiens de M. de F, j'ai cru devoir les indiquer dans les Remarques suivantes. Je me flatte que M. le Chevalier de S. ne m'en sçaura point mauvais gré. Elles pourront lui être utiles à lui-même pour une seconde édition de son ouvrage. Je souhaite bien sincèrement qu'on me rende le même service, en relevant dans quelque ouvrage périodique, & par exemple, dans le Mercure, les fautes que je puis aussi avoir faites dans ce que j'ai écrit & écrirai encore sur M. de F.

Les faits & anecdotes racontés par M. le Chevalier de S. m'en ont rappelé quelques autres que j'ai joints à mes Remarques. J'avertis donc les Lecteurs de s'attendre à de fréquentes interruptions dont quelques-unes même seront assez longues.

REMARQUES sur l'Eloge historique de M. de Fontenelle, prononcé à la Séance publique de la Société Royale des Sciences & Belles-Lettres de Nancy, le 8 Mai 1757; par M. le Chevalier de Solignac.

Page 3. **L'**AUTEUR fait naître M. de F. le 13 Février 1657. Il naquit le 11, & fut baptisé à la maison, parce qu'on le trouva

C

50 MERCURE DE FRANCE.

trop foible pour le porter à l'Eglise , sans risque. Il n'y fut donc porté que le 14 , & voilà pourquoi c'est la date de son extrait baptistaire.

Ibid. M. le Chevalier de S. dit du pere de M. de F. *Soit qu'il manquât de talent , ou qu'il , &c. il n'eut d'autre bonheur que de vieillir dans sa profession avec une réputation d'intégrité , &c.*

M. de F. m'a souvent dit que son pere avoit beaucoup d'esprit & de littérature , surtout beaucoup de probité ; mais qu'il étoit d'une humeur un peu fâcheuse , inégal , capricieux. C'est donc de sa mere que M. de F. tenoit sa douceur & son enjouement ; il me l'a toujours peinte de ce caractère.

On n'a guere parlé de M. de F. sans parler de sa *douceur*. Je ne citerai aujourd'hui que ces quatre vers de M. de Voltaire. Ils se trouvent dans une Epître à M. de la Faye , non imprimée. C'est un ouvrage de sa premiere jeunesse.

Et par mon Démon lutiné ;
On me voit souvent d'un coup d'aîle
Passer des fureurs de Layné
A la douceur de Fontenelle.

Mais pour revenir au pere de M. de F ,
on peut manquer de talens , surtout des

talens nécessaires à un Avocat, avec de l'esprit & du sçavoir. (1)

Page 4. Cette Dame (la mere de M. de F.) avoit un grand fonds de bon sens. Elle avoit beaucoup de piété, &c.

Elle avoit aussi beaucoup d'esprit. Elle communioit presque tous les jours. Mais, malgré son esprit & sa piété, elle ne pouvoit faire un crime à ses freres, MM. Cornuille, d'avoir travaillé pour le Théâtre, &, comme disoit M. de F, *elle n'entendoit point raison là dessus.* Il exprimoit quelquefois aussi la même chose, en disant *qu'elle entendoit raison.*

Elle exhortoit souvent son fils à joindre les vertus chrétiennes aux vertus morales. Elle lui dit même un jour : *Avec toutes vos petites vertus morales, vous serez damné.*

Ibid. L'esprit du jeune Fontenelle ne tarda pas à se développer, &c.

Il brilla beaucoup dès ses basses classes, & les finit de très-bonne heure. Il ne réussit pas si bien d'abord en philosophie, & par cela-même qu'il étoit déjà Philosophe. Les épines & les obscurités de la logique scolastique le rebuterent. Ses camarades de Collège disoient qu'ils alloient avoir leur

(1) Le pere de M. de F. mourut en 1693, âgé de 82 ans, dit M. le Chev. de S. J'ignore si cette date est exacte.

52 MERCURE DE FRANCE.

revanche , & l'emporter sur lui à leur tour. Cela lui fit d'abord un peu de peine.
» Mais , *me disoit-il un jour* , comme de
» très-bonne heure j'ai tâché de ne me
» fâcher de rien , je pris mon parti de ne
» rien entendre à la logique. Cependant
» continuant de m'y appliquer , parce que
» c'étoit mon devoir , j'y entendis quel-
» que chose : je vis bientôt que ce n'étoit
» pas la peine d'y rien entendre ; que ce
» n'étoit que des mots : je m'en tirai en-
» suite aussi-bien que les autres. »

*Ibid. Madame de Fontenelle eut quatre
fils. . . . Un autre mort Chanoine de Rouen
à l'âge de 78 ans.*

C'étoit un Ecclésiastique très-pieux & très-charitable. Il mourut en 1741. Je trouve cette date dans une lettre de M. de F. à Madame de Forgeville , du 13 Novembre de ladite année.

« Vous sçavez peut-être déjà la mort de
» mon frere , arrivée il y a précisément
» huit jours. Elle fut très-imprévue &
» très-douce , vraie mort de prédestiné. Je
» ne doute point que vous ne preniez part
» à mon affliction , &c.

*Page 5, Reçu Avocat , il plaida une
cause , & se promit aussitôt de n'en plus plai-
der.*

J'ai vu plusieurs personnes douter du

fait ; il est pourtant certain , & M. de F. l'a conté plus d'une fois. La foiblesse de sa poitrine & de sa voix étoit seule un obstacle invincible à la plaidoyerie.

M. de F. a eu occasion dans ses *éloges des Académiciens* , de parler de plusieurs Philosophes destinés dans leur jeunesse à la profession d'Avocat. Je ne citerai que M. *Homborg*. « Quoiqu'il se donnât sincéremment à sa profession , dit M. de F , il sentoit qu'il y avoit quelque autre chose à connoître dans le monde que les loix arbitraires des hommes , &c. »

Page 6. On sera surpris sans doute qu'aucun de ces brillans essais de M. F , ne soit entré depuis dans les divers Recueils de ses Œuvres.

L'Auteur veut parler des petites pieces que M. de F. fournit au *Mercur* de M. de Visé. Plusieurs de ces pieces sont entrées dans ses Œuvres, & y sont restées ; mais quelques-unes en sont sorties , après y être entrées. Elles vont y rentrer , & plusieurs le méritent beaucoup. Ce sont des bagatelles, des riens , à n'en considérer que le sujet : mais qu'on fasse attention à tout l'esprit que l'Auteur a sçu y mettre ; ce sont des choses , c'est du frivole , si l'on veut : mais le jeune homme qui s'y amusoit , réussissoit dès lors dans le solide , & y ex-

cella depuis , en s'amufant encore quelque-fois à ce frivole. (1)

Ibid. L'Auteur parle à la fin de cette page des Opera de *Psyché* & de *Bellerophon*. Il pouvoit rendre ce qu'il en dit plus exact , en se conformant à ce que M. de F. en a dit lui-même dans sa *Lettre aux Auteurs du Journal des Savans* , imprimée d'abord dans ce *Journal* , & depuis dans ses *Œuvres*.

Page 7. M. de la Motte crut toujours l'Opera de *Psyché* un des ouvrages de *Quinault* , jusqu'à le faire entrer dans l'examen qu'il avoit entrepris de tous les Opera de cet excellent Poëte lyrique.

J'ai dit dans le premier tome du *Mercur*e d'Avril , page 58 , comment cette méprise de M. de la Motte étoit arrivée. Sur le récit de M. le Chevalier de S , on pourroit en prendre une idée différente , mais qui ne seroit pas vraie. M. de la Motte ne persévéra pas dans sa méprise. Il ne crut pas toujours que *Psyché* fût de *Quinault* ; & depuis l'avoir cru , il fut trop lié avec M. de F. pour n'avoir pas appris de lui-même , du moins après la mort de

(1) On a déjà vu plusieurs de ces petites *Pieces* dans les deux premiers volumes du *Choix des anciens Mercur*es , & plus même qu'on n'a cru y en voir. M. de F. ne s'étoit pas toujours nommé.

Thomas Corneille, que le neveu avoit travaillé pour l'oncle dans cette occasion, & dans plusieurs autres.

Ibid. Dans une Lettre qu'il adressa aux Auteurs du Journal des Sçavans. . . Il sçeut venger son oncle, & se venger lui-même, sans se nommer.

Il s'est nommé, ou autant vaut.

Page 8. On ne sçait quelles raisons le déterminèrent à retourner dans sa Province, deux ans après sa première arrivée à Paris.

Je doute que M. de F. ait resté deux ans à Paris, lorsqu'il y alla pour la première fois.

Ibid. Le séjour qu'il fit à Rouen ne fut pourtant pas bien long.

Il fut très-long, mais interrompu par quelques petits voyages; & c'est à Rouen que M. de F. a fait ses principaux Ouvrages, & peut-être jusqu'à l'*Histoire des Oracles* inclusivement. Il y a certainement fait la *Pluralité des Mondes*. Madame de la Mesangere qui y demeuroit alors, étoit sa Marquise, c'est-à-dire qu'il avoit peint la Marquise des *Mondes* d'après cette Dame, quoiqu'il n'eût pas eu avec elle ni avec aucune autre, les entretiens qui composent l'ouvrage, & qui sont une pure fiction. M. de F. m'a conté que lorsqu'il lui en fit la lecture, la femme de chambre de

56 MERCURE DE FRANCE.

Madame de la Mesangere, qui étoit présente, reconnut sa maîtresse dès les premières pages, & même le parc de la Mesangere (1), & se mit à sourire.

Cette Dame ne voulant pas que le Public la reconnût aussi, dit à M. de F. qu'il falloit un peu diminuer la ressemblance, & de brune qu'elle étoit, il la fit blonde. C'étoit une très-belle femme. On a son portrait à Rouen par la célèbre Mademoiselle Cheron.

Ibid. L'Auteur parle ici des Lettres du Chevalier d'Her... Elles étoient, dit-il, celui de ses Ouvrages qu'il estimoit le moins.

Je ne voudrois pas l'assurer; mais je sçais bien qu'il les estimoit plus que le Public, du moins que la partie la plus nombreuse du Public, ne les a estimées; & s'il ne les a pas avouées publiquement (2),

(1) M. le Cat m'a écrit qu'on y voyoit encore, il y a 20 ans, des vers que M. de F. avoit gravés de sa main sur l'écorce des hêtres qui composoient la principale allée de ce parc.

(2) Quelques personnes sçavent que feu M. Grossemant d'Hermainville, originaire d'Allemagne, mais né à Pont de Veyle en Bresse, s'étoit dit Auteur des Lettres du Chevalier d'Her... & qu'il en fut cru sur sa parole, principalement en Bretagne où il a demeuré long temps. Je l'y ai connu, & depuis plus particulièrement à Paris. C'étoit un homme d'esprit, un homme à aventu-

c'est seulement parce qu'il sçavoit que tout le monde n'en pensoit pas absolument

res, & dont la vie, s'il l'avoit écrite, & il disoit souvent qu'il l'écriroit, auroit paru un roman peu vraisemblable, n'eût-il rien ajouté à la vérité en l'écrivant. Mais il ne la respectoit pas toujours assez dans ses discours; & malheureusement pour elle, il parloit assez bien, ou du moins très-facilement. L'histoire de son mensonge à l'égard des *Lettres du Chevalier d'Her...* se trouve dans le Journal de la *Bibliothèque raisonnée*. Un Sçavant, qui ne se nomma point, y avoit fait insérer une Lettre fort étendue & bien écrite, dans laquelle il annonçoit qu'il avoit découvert les véritables Auteurs de plusieurs Ouvrages célèbres, promettoit de faire part au Public de ses découvertes, & pour échantillon prétendoit prouver que les *Lettres du Chevalier d'Her...* n'étoient point de M. de F, mais de M. d'Hermainville. Je fis lire ce morceau à l'Auteur prétendu, qui en rit beaucoup, & je l'engageai sans peine à donner par écrit un désaveu qui fut envoyé aux Journalistes. Je ne voulois que cinq ou six lignes; M. d'H. écrivit une longue lettre, qu'il crut fort bonne, & qui ne l'étoit guere. Les Journalistes ne l'imprimerent point, & se bornerent à déclarer le désaveu qu'elle contenoit, en ajoutant néanmoins que le style seul de cette lettre prouvoit que M. d'H. n'avoit pas fait celles du *Chevalier d'Her...* On trouve encore son désaveu dans le *Mercurie Suisse*, Avril 1735. M. de F. sçut tout cela dans le temps, & ne fit aussi qu'en rire. Quelques années auparavant, il s'étoit fait un pari à Rennes sur le véritable Auteur des *Lettres du Chevalier d'Her...* Un des parieurs en écrivit à M. de F. même, il

58 MERCURE DE FRANCE.

comme lui , & même qu'on en avoit quelquefois parlé avec une sorte de mépris. J'avoue que si elles méritoient ce mépris , il en faudroit conclure que plusieurs autres de ses Ouvrages méritent moins d'estime qu'on ne leur en accorde ; il est à peu près le même dans tous ceux de pur bel-esprit & de pur agrément. Mais sont-elles en effet méprisables ? Jusqu'à ce que les Œuvres de M. de F. aient été imprimées en corps , & tandis qu'elles l'ont été en volumes séparés & vendus séparément , celui des *Lettres du Chevalier d'Her...* a été autant acheté que les autres , & lu , j'ose le dire , avec autant de plaisir ; mais moins relu , je l'avoue , & surtout beaucoup plus critiqué. Or la véritable règle du mérite d'un Ouvrage de cette espèce , est le plaisir qu'on prend à le lire.

Le grand défaut des *Lettres du Chevalier d'Her...* est dans leur genre même ; mais elles sont très-bonnes dans leur genre , & infiniment au dessus de leurs pareilles , de toutes les autres *Lettres galantes*.

répondit *en Normand* , sans avouer que ces *Lettres* fussent de lui , & sans nier qu'elles fussent de M. *d'Hermainville* , & conclut par ces mots : « Mon avis seroit , si vous me faisiez l'honneur de me le demander , que votre pari fût nul. » J'ai entre les mains cette réponse de M. de F,

Elles sont même les seules qu'on lise, & cela prouve du moins la difficulté du genre.

En général, aucun Ecrivain n'est aussi supérieur à ses rivaux que M. de F, dans les genres où il a excellé, & quelques-uns de ses rivaux sont pourtant très-estimables. (1)

Page 9. *Les Pastorales ne rappelloient guere ce temps heureux du premier âge de la*

(1) Voici ce que M. Bayle dit des *Lettres du Chevalier d'Her...* dans les *Nouvelles de la République des Lettres*, Décembre 1686.

« Il y a trois ans que ces Lettres ont été imprimées Elles sont d'un style agréable, vif, naturel, & qui sent plus l'homme du monde qu'un Sectateur scrupuleux des *remarques sur la Langue Françoisé* (celles du P. Bouhours). On y trouve cent jolis traits, un feu d'imagination qui a bien des agrémens, & qui, pour l'ordinaire, ne donne pas dans la fausse plaisanterie. »

M. de Fontenelle, selon M. Bayle, y avoit donc quelquefois donné; j'en conviens : mais la seconde édition fut très-correcte, & même diminuée de quelques lettres. Peut-être ne le fut-elle pas encore assez. On peut consulter l'Avertissement de cette seconde édition; elle n'est pas rare. Je dirai à cette occasion que dans les dernières éditions des *Œuvres de M. de F*, on a supprimé quelques petits *avertissemens* que le Public reverroit, ce me semble, avec plaisir. S'il est des Ecrivains dont il ne faille rien perdre, du moins de ce qu'ils ont fait dans leur bon temps, c'est surtout M. de F. Ou

60 MERCURE DE FRANCE.

nature , où les Hilas & les Silvandres ne sçavoient point donner de l'esprit à leurs sentimens , &c.

Les *Hilas & les Silvandres* sont les Bergers du Roman de l'*Astrée*. Ils ont bien de l'esprit , & autant que M. d'*Urfé* a pu leur en donner.

Page 11. M. le Chevalier de S. parle ici d'*Aspar*, d'après ce que j'en ai dit dans le *Mercur* cité page 60. J'ajouterai que M. de F. m'a dit qu'il s'agissoit dans cette Tragédie d'une conspiration contre l'Empereur *Léon*, celui qui succéda à *Marcien* en 457, & qu'elle étoit à peu près dans le goût d'*Héraclius*, de *Pierre Corneille*. Ne seroit-elle point tombée, parce qu'elle étoit trop compliquée ? Je voudrois bien pouvoir expliquer ainsi sa chute ; mais on ne croira point qu'entre les mains de M. de F. l'intrigue la plus compliquée en fût moins claire ; & il lui étoit aussi impossible d'être confus & obscur au théâtre, que dans une Académie de Philosophes.

Peut-être, dit M. le Chevalier de S., cette Tragédie manquoit-elle par l'inven-

pourroit lui appliquer ce que *Boileau* a dit de lui-même :

Et mon vers , bien ou mal , dit toujours quelque chose.

tion , par le dessein , par l'ensemble.

J'ai encore de la peine à le croire. Il y a un autre *peut-être* plus vraisemblable. Cette Tragédie pouvoit être froide , peu intéressante , & pour tout dire , foiblement versifiée. Il ne faut pas oublier qu'elle fût représenté en 1680 ou 81 , & qu'ainsi M. de F. n'avoit au plus que 23 à 24 ans , quand il la fit.

Page 12. *Le mauvais succès d'Aspar ramena M. de F. à son premier goût pour les Opera. Il fit bientôt après celui de Thétis & Pelée , &c.*

Il s'écoula plusieurs années entre *Aspar, Thétis & Pelée* qui est de 1689. C'est le seul Opera de *Colasse* qui soit resté au Théâtre.

Page 13. *Une Lettre sur la résurrection des corps , &c.*

Comme vraisemblablement M. le Chevalier de S. n'en parle que d'après moi , j'aurois souhaité que , comme moi , il en eût parlé moins affirmativement (1). J'en ai parlé pour ne rien omettre ; car je doute réellement qu'elle soit de lui. J'avois dit que je ne la croyois pas imprimée. J'ai appris depuis qu'elle l'étoit dans une feuille périodique de Hollande , intitulé : *Le Courier politique & galant , &c.*

(1) Voir le *Mercur* cité , p. 82.

J'ai encore appris depuis par gens très-sûrs , que feu M. l'Abbé de la F. L. s'étoit donné à eux pour l'Auteur de cette Lettre. S'il a sçu y imiter le style de M. de F , il n'a pas imité sa prudence , en se vantant d'un pareil Ouvrage. M. de F. a avoué dans ses dernieres années à quelques amis particuliers , deux ou trois écrits qu'il n'auroit jamais dû faire ; mais il ne s'en vantoit pas : il se condamnoit lui-même ; & l'aveu de l'ouvrage en étoit toujours un de la faute de l'avoir composé.

Ibid. Dans le dessein d'employer ses talens plus utilement qu'il n'avoit fait encore , M. de F. entreprit d'inspirer l'amour de la philosophie. . . . Il fit ses Entretien sur la Pluralité des Mondes , & eut l'adresse de sauver le fonds d'une matiere sèche . . . par les agrémens les plus propres à la faire goûter , &c...

Cet Ouvrage unique en son genre , & si mal imité depuis par un homme même de beaucoup d'esprit , &c...

Il seroit inutile de diffimuler que M. le Chevalier de S. a eu ici en vue les Dialogues Italiens de M. le Marquis *Algarotti* , sur la lumiere. Peu de François les ont lus dans l'original ; mais on les connoît du moins par la traduction de feu M. du *Peron-de-Castera*. A cette occasion , je vais donner un morceau non imprimé de M.

de Voltaire, où il est question de ces *Dialogues* & de la *Pluralité des mondes*. Mes Lecteurs m'en sçauront beaucoup de gré, & je ne doute point que l'illustre Auteur n'en soit très-aise aussi. On verra plus bas combien il desiroit en 1738 que ce morceau fût rendu public, & pourquoi il ne le fut pas.

Comme je travaillois au *Journal des Sçavans* lorsque M. de V. publia pour la première fois les *Elémens de Newton*, il me fit remettre un *Mémoire* sur l'édition Hollandoise de ce Livre, pour être inséré dans le *Journal*. Il y relevoit beaucoup de fautes de toute espece dans les premières feuilles de cette édition, les seules qu'il eût encore vues. Lorsqu'elles lui furent toutes parvenues, il me fit l'honneur de m'écrire que ces fautes étoient *en si grand nombre & si considérables*, que le *Mémoire* qu'il m'avoit envoyé devenoit *entièrement inutile*. Quelques jours après, il me dit dans une nouvelle Lettre, que depuis sa dernière, *les Libraires Hollandois lui avoient promis de corriger leur misérable édition, & qu'il devoit avoir pour eux la condescendance de ne la point décrier*. Le *Mémoire* ne fut donc point imprimé; mais les *Elémens*, &c. l'ayant été ensuite plus correctement à *Londres*, feuë Madame la

Marquise *du Châtelet* m'envoya de *Cirey*, où M. de V. étoit alors avec elle, une Lettre contenant une espece d'extrait de l'Ouvrage, pour être inférée dans le *Journal des Sçavans*. On la trouvera en Septembre 1738. Cette lettre & cet extrait sont de Madame *du Châtelet* même. Elle ne m'en disoit rien dans la lettre particuliere qu'elle y joignit; mais je la devinai. Je le lui écrivis; & dans la réponse dont elle m'honora, elle m'avoua que j'avois bien deviné.

M. de V. avoit ajouté à son *Mémoire* un *Postscriptum* assez étendu sur M. de F. En voici l'occasion.

Les *Elémens*, &c. dans l'édition Hollandoise & dans plusieurs des suivantes, commençoient par un *Avant-propos* qui a disparu depuis, où l'Auteur parlant à Madame *du Châtelet*, lui disoit :

« Ce n'est point ici une Marquise, ni
 » une philosophie imaginaire. L'étude so-
 » lide que vous avez faite de plusieurs
 » nouvelles vérités, & le fruit d'un travail
 » respectable, sont ce que j'offre au Pu-
 » blic pour votre gloire, pour celle de
 » votre sexe, & pour l'utilité de quicon-
 » que voudra cultiver sa raison & jouir
 » sans peine de vos recherches. Il ne faut
 » pas s'attendre à trouver ici des agrémens.

» Toutes les mains ne sçavent pas couvrir
 » de fleurs les épines des sciences ; je dois
 » me borner à tâcher de bien concevoir
 » quelques vérités , & à les faire voir
 » avec ordre & clarté. Ce seroit à vous à
 » leur prêter des ornemens. »

Voici maintenant l'addition que M. de V. fit à son Mémoire.

« On vient de m'avertir qu'on fait une
 » application aussi mal fondée qu'inju-
 » rieuse de ces mots , par lesquels j'avois
 » commencé ces Essais sur les *Elémens de*
 » *Newton* : *Ce n'est point ici une Marquise ,*
 » *ni une philosophie imaginaire.* Je suis si
 » éloigné d'avoir eu en vue l'Auteur de la
 » *Pluralité des Mondes* , que je déclare ici
 » publiquement que je regarde son Livre
 » comme un des meilleurs qu'on ait jamais
 » faits (1) , & l'Auteur comme un des

(1) L'Abbé du Bos donne une louange singulière à la *Pluralité des Mondes*, t. 1, sect. 22, de ses *Réflexions sur la Poésie & sur la Peinture*. Dans cette même section, où parlant de l'*Eglogue*, il désigne d'une manière peu favorable celles de M. de F., à la vérité sans le nommer, il dit que le premier entretien de la *Pluralité des Mondes* est une très-bonne *Eglogue*. Voici le passage en entier :

« Je ne crois pas qu'il soit de l'essence de l'*Eglogue* de ne faire parler que des amoureux.
 » Puisque les Bergers d'*Egypte* & d'*Assyrie* sont

66 MERCURE DE FRANCE.

» plus estimables qui aient jamais été. Je
» ne suis pas accoutumé à trahir mes sen-
» timens ; d'ailleurs , je ne crois pas qu'il
» soit possible de penser autrement.

» Lorsque j'eus l'honneur d'entendre à
» *Cirey* les Dialogues Italiens de M. *Alga-*
» *rotti* , dans lesquels les principaux fon-
» demens de la philosophie de *Newton* me
» paroissoient établis avec beaucoup d'es-
» prit , & ceux de *Descartes* ruinés avec
» force , je m'engageai de mon côté à
» combattre en François pour la même
» cause , quoiqu'avec des armes extrême-
» ment inégales. Je suppliai la personne
» respectable chez qui nous étions , de
» souffrir que je misse son nom à la tête
» des *Elémens* d'une philosophie qu'elle
» entend si bien ; & M. *Algarotti* nous dit

» les premiers Astronomes , pourquoi ce qui se
» trouve de plus facile & de plus curieux dans
» l'astronomie ne seroit-il pas un sujet propre
» pour la poésie bucolique ? Nous avons vu des
» Auteurs qui ont traité cette matiere en forme
» d'*Eglogue*, avec un succès auquel toute l'Europe
» a donné son applaudissement. Le premier Livre
» de la *Pluralité des Mondes* , traduite en tant de
» Langues , est la meilleure *Eglogue* qu'on nous
» ait donnée depuis cinquante ans. Les descrip-
» tions & les images que font ses interlocuteurs ,
» sont très-convenables au caractère de la poésie
» pastorale , & il y a plusieurs de ces images que
» *Virgile* auroit employées volontiers... »

„ que pour lui , puisque son ouvrage étoit
 „ un *Dialogue* supposé , & dans le goût
 „ de la *Pluralité des Mondes*, il le dédieroit
 „ à M. de *Fontenelle*. Je dis à M. *Algarotti*
 „ que j'étois très-fâché de voir une Mar-
 „ quise en l'air dans son ouvrage , & qu'il
 „ ne falloit point mettre un être imagi-
 „ naire à la tête de vérités solides. Voilà
 „ ce qui donna lieu à ce commencement
 „ de mes *Elémens* , comme la Dame illus-
 „ tre & M. *Algarotti* peuvent en rendre
 „ témoignage. J'ajouterai seulement qu'il
 „ seroit difficile de sçavoir qui de nous
 „ trois estime plus l'Auteur des *Mondes* ,
 „ & étudie plus souvent ses extraits de
 „ l'Académie ; ce n'est pas moi qui en pro-
 „ fite le plus : voilà tout ce que je puis
 „ dire , & j'ai de quoi confondre toute
 „ application maligne qu'on voudroit
 „ faire. „

Dans la lettre où M. de V. m'avoit dit
 que son *Mémoire* étoit devenu inutile , il y
 avoit par *Postscriptum*.

„ A l'égard du petit article sur l'estime
 „ infinie que j'ai pour M. de *Fontenelle* , &
 „ sur l'application qu'on fait du commen-
 „ cement de mon Livre , c'est ce qui me
 „ tient le plus au cœur. „

Enfin dans une lettre que M. de *Voltaire*
 m'écrivit quelques jours après la précé-

dente , je trouvai encore ce *Postscriptum* :

« Je prie que l'article concernant l'Auteur des *Mondes* , subsiste toujours. »

L'article eut le sort du Mémoire ; il ne *subsista* point , & ne fut point imprimé dans le *Journal des Sçavans*. On sera sans doute curieux d'en sçavoir la raison , M. de V. me permettra de la dire. M. l'Abbé *Bignon* qui présidoit alors au Journal , se défiant un peu de la sincérité de l'article , crut que le Public s'en défieroit aussi , & en conclut qu'il ne pouvoit que faire tort à M. de F. & à M. de V. même. On voit bien que je ne pensois pas comme lui , puisque je fais imprimer ce petit morceau. Je sçavois pourtant , comme lui , que M. de V. avoit souvent plaisanté , tant de vive voix que par écrit , sur le compte de M. de F. Je sçais qu'il l'a fait encore depuis , & peut-être le fera-t'il encore. Mais un bon mot ne prouve rien , pas même le sentiment de celui qui le dit. Il se présente , on le lâche ; on va même jusqu'à l'écrire , jusqu'à en faire une Epigramme. Cela ne prouve pas davantage. *Le François* , dit quelque part l'Abbé *du Bos* , ne méprise pas tout ce dont il rit , & M. de V. est plus François qu'un autre. Enfin il vaut trop lui-même , & à trop d'égards , pour ne pas sentir tout ce que vaut M. de F.

Les témoignages d'estime qu'il a donnés à M. de F. doivent paroître d'autant plus sinceres, qu'il y a mis des restrictions. Je sçais qu'il en est de malignes & d'odieuses qui ne restreignent pas seulement, mais qui détruisent & anéantissent, & d'un éloge font une satyre d'autant plus cruelle, qu'elle est plus perfide. Mais il me semble qu'il n'en est pas de même de celles de M. de V. Et par exemple, voici ce que je trouve dans une lettre qu'il m'écrivit à peu près dans le même temps.

« Ce pays fertile en Romains, n'a pro-
 » duit jusqu'à présent qu'une philosophie
 » romanesque. *Descartes* n'est connu, n'est
 » révééré que par ses fautes. Sa *Géométrie*
 » & sa *Dioptrique* sont presque inconnues.
 » Son nom seroit ignoré s'il n'avoit fait
 » que ces chef-d'œuvres. Tout le monde
 » s'entretient des *Lettres du Chevalier*
 » d'Her... (1) & d'un *Ruisseau amant de*

(1) Il parut en 1750 un Livre intitulé : *Con-
 noissance des beautés, & des défauts de la Poésie &
 de l'Eloquence dans la Langue Françoisse.* M. de
 V. y est extrêmement loué, & même mis au
 dessus de tous nos meilleurs Ecrivains, sans
 exception. Cependant on le soupçonna d'en
 être l'Auteur; il le désavoua, & à moi-même,
 Plusieurs des Ouvrages de M. de Fontenelle y sont
 traités avec mépris, & entr'autres les *Lettres du
 Chevalier d'Her...* Elles sont écrites, dit le Pané-

70 MERCURE DE FRANCE.

» *la prairie* ; dix ou douze personnes ad-
» mirent le livre de l'*Infini* en connoissan-
» ce de cause. »

En citant de pareils traits sur M. de F, je prouve que je fais son histoire avec autant de sincérité que M. de V. a fait son éloge. J'en userai de même dans la suite, & je m'engage à ne rien dissimuler, à ne rien taire ; ou si je tais quelque chose, ce

gyriste de M. de V, d'un style tout-à-fait impertinent. M. Boullier, le même dont j'ai déjà parlé (Mercur de Juillet, page 82), défendit M. de F. avec autant de justesse que d'esprit ; & bien loin d'abandonner au critique les *Lettres du Chevalier d'Her.* . . ce qu'il répond en leur faveur est peut-être le plus bel endroit de son apologie, & assurément c'est beaucoup dire ; je connois peu de morceaux littéraires aussi estimables. M. B. étoit ami zélé de M. de F, & il avoit déjà eu affaire avec M. de V. De la même plume, aussi chrétienne qu'ingénieuse, sont sorties la défense de M. Pascal & celle de M. de Fontenelle. La première, imprimée d'abord en Hollande, l'a été depuis à Paris en 1753, précédée de trois *Lettres critiques sur les Lettres philosophiques de M. de V.* On trouvera la seconde dans le *Supplément au Journal des Sçavans* du mois de Janvier 1752, édition de Hollande, p. 237. Mais cette édition est rare à Paris. Malgré l'intérêt que j'ai toujours pris à M. de F, je n'ai lu cette défense que depuis avoir écrit tout ce qu'on vient de lire, & c'est M. B. lui-même qui me l'a indiquée dans sa lettre du 26 Juin dernier.

fera moins par égard pour M. de F. que pour le Public , moins à cause du mort qu'à cause des vivans. Je suis assez persuadé du principe *qu'on ne doit aux morts que la vérité* dite néanmoins avec tous les ménagemens dûs à un grand mérite. Cependant j'ai lu avec peine dans l'histoire de quelques hommes illustres , des vérités qui , peu honorables à leur mémoire , pouvoient aussi être dangereuses pour un grand nombre de Lecteurs. A la place de l'Historien , je les aurois supprimées ; & par exemple , si M. de F. avoit mal pensé sur la Religion , comme on l'en a soupçonné malgré son exactitude à en remplir les devoirs extérieurs , malgré la plus parfaite probité , je dirois presque , malgré toutes les vertus morales , je me garderois bien d'avouer par une sincérité mal entendue qu'il étoit incrédule , ou du moins d'entrer sur cela dans aucun détail. Mais revenons à M. le Chevalier *de Solignac*.

Page 16. Il parle ici d'après moi (1) de l'opposition de M. *Despréaux* à l'entrée de M. de F. dans l'Académie Française , opposition fondée principalement sur leur différente maniere de penser au sujet des Anciens & des Modernes. J'aurois cité

(1) Premier tome du Mercure d'Avril , p. 77.

alors, si je les avois connus, de jolis vers latins, adressés à l'un & à l'autre par le célèbre M. de *Werensfels* (né à *Basle* en Mars 1657), pendant le voyage qu'il fit à Paris en 1701. Les voici :

A M. de Fontenelle.

*Nostris cedere prisca Fontanellus
 Demonstrare volens, & hic & illic
 Quasrit nova praeferenda prisca.
 Sed cum se nihil invenire cernit,
 Libros impatiens facit, probatque
 Nostris cedere prisca Fontanellus.*

A M. Despréaux.

*Pra cunctis veteres probas Poetas;
 Tanto credere nos decet Poeta.
 Sed cum vincere prisca videmus,
 Tanto credere non decet Poeta.*

En voici encore d'autres de la même main pour M. de F; & quoiqu'ils ne viennent pas ici aussi à propos que les précédens, ceux de mes Lecteurs qui ne les connoissent point, seront bien aises de les y trouver.

*Forsttan exiguum tibi, Fontanelle, videtur
 Quod capitur scriptis gens quoque nostra tuis. (1)*

(1) Les Suisses.

*At, precor, agrestis populi ne despice plausus;
Fallor, aut hinc veniet gloria summa tibi.
Talem carminibus gentem quia traxerat Orpheus,
Illum hodie dicunt allicuisse feras.*

Pages 17. Aussi le vit-on durant plus de 40 ans porter dans l'Académie des Sciences tout le poids d'un travail, qui a lassé depuis successivement des gens estimés aussi forts, &c.

Il n'a lassé encore que M. de Mairan; & même si M. de Mairan a quitté au bout de trois ans, il ne s'étoit engagé que pour ce temps-là.

Page 18. L'Auteur parle ici de l'histoire de cette Académie, & dit: *Toujours libre & aisé, M. de F. paroît ne vouloir que badiner sur la surface des objets qu'il traite; &c.*

Badiner est trop fort. Si M. de F. *badine* quelquefois, c'est très-rarement; & si quelques Critiques lui ont reproché quelques expressions *badines*, ou du moins trop familières, d'autres ont pris sa défense, du moins sur quelques-unes de ces expressions. En voici un exemple, & à l'égard de celle de ces expressions qu'on lui a le plus reprochée.

Dans le *Journal de Trévoux*, Mars 1745, le Journaliste dit: « C'étoit un
» Physicien qui disoit d'un Physicien qu'il

D

74 MERCURE DE FRANCE.

» *avoit pris la nature sur le fait.* Cela est-il
» moins vrai & moins solide, parce qu'il
» est beau, brillant, élégant, & dit avec
» esprit. En le critiquant, on a censuré un
» trait de physique, ne croyant censurer
» qu'un trait de littérature. De quelque
» côté qu'on l'envisage, nous ne voyons
» pas qu'il doive être moins permis aux
» sçavans d'avoir de l'esprit, qu'aux gens
» d'esprit d'être sçavans. Et puis, chacun
» est ce qu'il est, & le Public ne s'y mé-
» prend pas. »

Comme je ne veux rien dissimuler, j'avoue que cette apologie est du feu Pere *Castel*, qui a si long-temps travaillé au *Journal de Trévoux*; car on ne manquera pas de dire qu'en parlant pour M. de F, il parloit pour lui-même.

Page 22. Naturellement froid, il avoit de la circonspection, &c.

Il n'étoit point *froid*. Son caractère étoit une vivacité douce & enjouée. S'il n'étoit pas joyeux, il étoit gai, & l'étoit toujours. Jamais homme ne fut plus égal. On le trouvoit toujours le même, & lors même qu'il souffroit. A peine a-t'il eu quelques momens d'humeur dans les dernières années de sa vie. Encore étoit-il aisé de voir que sa surdité en étoit la principale cause. Cette privation lui étoit sensible; & sur

l'expérience que les sourds sont communément tristes, je craignis beaucoup, dans les commencemens, qu'elle ne diminuât sa gaieté, & par-là n'abrégât ses jours. J'eus le bonheur de me tromper. Au reste, ses amis perdoient peut-être plus à sa surdité que lui-même. Ils lui parloient moins, & de son côté il leur parloit moins aussi, tant par discrétion & pour ne les pas obliger à lui répondre, que parce que naturellement peu pressé de parler, il ne le faisoit guere qu'à l'occasion de ce qu'il entendoit. De-là, moins de ces réparties heureuses, de ces traits pleins de sens & d'esprit, dont ceux qui l'ont fréquenté, sçavent que sa conversation étoit remplie, & qu'il plaçoit si à propos que, quelques ingénieux qu'ils fussent, ils paroissoient toujours naturels à ceux qui les entendoient de sa propre bouche. On sentoit qu'ils ne les cherchoit point; qu'ils se présentoient à lui sans effort, & comme on dit, qu'ils couloient de source & d'une source inépuisable. Aussi n'a-t'elle été épuisée qu'avec sa vie; & jusqu'à sa mort, la peine de s'en faire entendre a toujours été bien payée par le plaisir de l'entendre à son tour. J'ai écrit une espece de journal de ses dernieres années qui en fournira la preuve, encore ne sçais-je pas tout.

D ij

J'avoue , pour continuer d'être parfaitement sincere , que si M. de F. ne cherchoit point à dire des bons mots , il sentoit bien quand il en avoit dit quelqu'un , & étoit bien aise qu'on le sentît.

Dans la page suivante , l'Auteur dit avec raison que sa conversation étoit toujours *vive & agréable*.

Page 23. Il devint ... souvent goutteux.

Sa goutte étoit peu de chose , & même sur la fin de sa vie les attaques étoient beaucoup plus courtes que 20 ans auparavant , mais plus fréquentes.

Page 24. Il mourut le 9 Janvier de cette année , âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans , onze mois & quelques jours.

Il falloit dire , *moins quelques jours.*

Ibid. Il a laissé pour Exécuteur testamentaire Madame Jauffrin , qu'il avoit beaucoup fréquentée sur la fin de ses jours , &c.

Il falloit écrire *Geoffrin*. M. de F. la connoissoit beaucoup depuis plus de 20 ans , & c'étoit chez feu Madame de Tencin qu'il l'avoit connue. Il lui a laissé le diamant qu'il avoit destiné à Madame de T. s'il étoit mort avant elle , & qu'il tenoit de M. le Haguais. Elle en a distribué le prix aux domestiques de M. de F.

Ibid. Madame la Comtesse de la Tour-du-Pin étoit fille de François Corneille ,

filz de Thomas, & le dernier des Corneilles.

Il y a un *Corneille* descendant de *Pierre*. Il est à Paris dans un état obscur, & n'a qu'une fille.

Je dois ajouter en finissant ces *Remarques*, que si on ne trouve pas dans l'éloge de M. de F. par M. le Chevalier de S. une entière exactitude dans les faits, exactitude au reste impossible à quelqu'un qui n'écrit que sur les mémoires qu'on lui envoie, on y trouvera en revanche des réflexions également sensées & ingénieuses; & en l'examinant du côté des pensées & du style, j'aurois eu beaucoup à louer. Peut-être même me serois-je trompé en ne louant pas tout. Mais il faut permettre quelques différences de sentiment en matière de goût, où il y a tant d'arbitraire.

Du 12 Juin.

M. le Chevalier de *Solignac* a bien senti ce qui pouvoit manquer, à différens égards, à son éloge de M. de F. Je crois lui faire honneur, & fournir une nouvelle preuve de son esprit aussi-bien que de sa modestie, en inférant ici la lettre qu'il m'a écrite, en m'envoyant cet éloge que je lui avois demandé. On devinera bien la raison des retranchemens que j'y ai faits,

D iij

A Luneville, ce 6 Juin 1757.

« Je suis bien flatté, Monsieur, qu'après
 » avoir lu mon Eloge historique de M. de
 » Fontenelle, votre illustre ami, vous de-
 » siriez encore de posséder ce foible ouvra-
 » ge. Je vous aurois prévenu, si j'avois
 » pu m'imaginer que mes efforts pour
 » louer un si grand homme eussent répondu
 » à mes desirs & à ceux de quelqu'un qui l'a
 » si bien connu, & qui écrit avec, &c. . .

» Malgré le cas que vous paroissez faire
 » de cet Eloge, je sens parfaitement que
 » je n'ai pu atteindre à la hauteur de mon
 » sujet, & j'en rougis; mais mon inten-
 » tion étoit louable, & il n'a pas tenu à
 » moi de faire mieux. D'ailleurs j'ai eu
 » peu de temps pour travailler ce Discours;
 » & j'avois si peu de mémoires *en si beaux*
 » *sujet de parler*, que j'eusse été bien
 » embarrassé de le remplir sans ce que
 » vous nous avez fourni dans les deux
 » *Mercurès* d'Avril. J'ai lu avec autant de
 » plaisir ce que vous en dites dans celui
 » de ce mois; mais ces nouvelles anecdotes
 » viennent trop tard pour moi. J'espère
 » donc que vous me pardonnerez tout ce
 » qui vous peut déplaire dans cet Eloge. . .
 » Ce n'est qu'un portrait en détrempe; mais
 » il part d'un cœur qui fut toute sa vie

» pénétré de la plus haute estime pour un
 » des plus grands hommes qui aient illus-
 » tré la France par la richesse & la beauté
 » de leurs talens. . . »

J'ai l'honneur d'être , &c.

V E R S

*Prononcés devant M. le Duc de Chartres ,
 au Collège de Navarre , par Louis de
 Silvestre (1) , le 2 Juin 1757.*

SI ma main tenoit le pinceau
 Qui rendit mon ayeul illustre ,
 Elle entreprendroit le tableau
 D'un Prince à qui l'Amour a remis son bandeau ;
 Les Muses leurs crayons , Minerve son flam-
 beau ,
 Et qui n'est pas encore à son deuxieme lustre ;
 Mais hélas ! le destin jaloux
 Aux descendans n'accorde guere
 De retracer , ainsi que vous ,
 Les rares talens de leurs peres.
 J'en suis dédommagé dans ce jour glorieux ;
 Où je reçois l'honneur de paroître à vos yeux.

(1) *Petit-fils de M. de Silvestre , Ecuyer , an-
 cien Recteur de l'Académie royale de Peinture &
 Sculpture , Premier Peintre du Roi de Pologne , &
 Directeur de son Académie royale de Dresde.*

D iv

80 MERCURE DE FRANCE.

Mes Collegues sur moi n'ont qu'un foible avantage.

Ce que je pense , ils l'ont écrit.

Daignez , Prince , agréer l'hommage

De mon cœur & de leur esprit.

S T A N C E S

A Thémire , sur son Mariage.

THÉMIRE , quel heureux présage
Annonce ta félicité !
Des Dieux ton bonheur est l'ouvrage ,
Et tes vertus l'ont mérité.

On m'a dit qu'hier de Cythere
L'Amour chez l'Hymen s'envola ,
Et qu'en s'approchant de son frere
Avec tendresse il l'embrassa.

Non , ce baiser n'est point perfide ;
Si je te trompe quelquefois ,
Le courroux , dit-il , qui me guide
Est l'effet de ton mauvais choix.

Mais unir l'éleve des Graces
A l'ami des ris & des jeux ,
C'est fixer l'Amour sur tes traces
Pour rendre un si beau couple heureux.

Par M. HOCH. . . d'Etamp.

R É F L E X I O N S
SUR LA VIEILLESSE,

*Par M. l'Abbé Clément, Chanoine de Saint
Louis du Louvre.*

LA vieillesse est un don que la nature nous fait à des conditions si dures, que je ne sçais pourquoi l'on souhaite d'y avoir part. C'est une grace qui fait presque toujours un ingrat de celui sur qui elle tombe. Quel cas peut-on faire d'un avantage qui empêche de jouir des autres avantages ? Doit-on de la reconnoissance pour un bien qui appauvrit ?

Quelque jeune qu'on soit, on arrive bien vîte à la vieillesse, quand on y va par la voie du plaisir.

Les excès font plus de vieillards que les années. Je connois des vieillards qui ne sont point encore majeurs.

A voir l'usage que l'on fait ordinairement de la jeunesse, on doit être étonné du nombre de vieillards qu'il y a dans le monde. La vieillesse est un port où l'on n'arrive qu'après avoir essuyé bien des écueils. Eh ! comment y arrive-t-on ? Les cordages sont brisés ; les voiles sont déchi-

§2 MERCURE DE FRANCE.

rées à force de lutter contre les flots, l'équipage est épuisé, le vaisseau fait eau de toutes parts; la seule manœuvre du pilote l'a garanti du naufrage.

On cueille à pleines mains les fleurs du printemps, & on les prodigue si fort, que si la terre qui les produit n'étoit vigoureuse, on ne devrait plus en voir en hyver: cependant il s'en trouve encore quelques-unes dans cette triste saison; il est vrai qu'elles sont moins brillantes; mais qu'importe: ce sont des fleurs qui ne laissent pas d'avoir une sorte d'éclat: la rareté en fait le prix: mais pour en cueillir alors, on doit les avoir semées de bonne heure, & il faut qu'elles aient été cultivées avec soin: sans cela, on risque de ne rencontrer que des ronces sous ces pas.

La vieillesse est un temps de stérilité & de disette: heureux celui qui l'ayant prévu, s'est pourvu d'avance d'un bon estomac par la sobriété, d'une vigueur de corps par l'exercice, d'une force de courage par les épreuves; de sagesse, par l'expérience; d'un esprit orné, par la lecture. Ce sont là les états qui soutiennent la maison qui menace ruine! Comme tout manque au dehors, il faut tirer de son propre fonds de quoi repousser les infirmités, l'ennui & la tristesse, qui sont autant d'ennemis qui assiègent l'âge avancé.

Un vieillard qui trouve en lui toutes ces ressources, est à mes yeux comme un de ces anciens temples qui a résisté aux injures du temps, & dont on admire encore les précieux restes : des morceaux d'architecture conservés, des statues d'un goût exquis, quoique mutilées, qu'il offre à la curiosité des voyageurs en font un monument respectable.

Tel nous avons vu M. de Fontenelle : la vieillesse fut pour lui un temps de gloire : il fixoit les regards de ses Compatriotes ; les étrangers venoient pour le voir & pour le connoître, & tous l'admiroient. Dans son printemps il porta des fruits précoces, dont on vanta la beauté & le bon goût ; on les auroit pris pour les productions d'un vieux arbre : dans son hyver, il en donna de si brillans qu'on auroit cru que c'étoient les prémices d'un jeune plan.

L'esprit souvent ne produit sa fleur que quand le corps a perdu la sienne, & l'homme n'en cueille le fruit que sur son déclin. Il semble que l'obscurcissement des yeux du corps naissent des lumières de l'esprit : c'est un dédommagement que la nature se donne par forme de compensation.

Je lis quelquefois les ouvrages des anciens Philosophes, & je me les représente dans leur cabinet, le corps usé, traçant

§4 MERCURE DE FRANCE.

d'une main tremblante ces écrits immortels qui leur ont mérité le nom de précepteurs du genre humain. Quelle sagesse dans leurs principes de morale ! Quelle raison dans leurs regles de conduite ! Quelle sagacité dans leur leçons de doctrine ! Partout on découvre un esprit mûri par l'expérience, & agrandi par la méditation : la jeunesse ne sçauroit avoir le premier ; c'est l'âge seul qui le donne : elle ne s'applique point au second, la légèreté l'en empêche & s'y oppose.

La vieillesse fait tous les jours des pertes, si nous trouvons un équivalent dans notre raison, n'y ayons point de regret : cette perte est un gain ; mais si malgré les précautions que nous aurons prises de nous ménager une vieillesse saine & vigoureuse, la caducité s'annonce par des infirmités : ayons assez de courage pour les soutenir sans nous plaindre. Le murmure irrite le mal, & décele la foiblesse de l'ame.

Perdre patience dans les maux, c'est révolte : en étourdir ceux avec qui l'on vit, c'est injustice : éloigner par un ton d'aigreur les secours que l'on peut tirer de la société, c'est ne point entendre ses intérêts.

La solitude est pour les vieillards un surcroît de misère : le monde fait diver-

tion , il faut le voir sans lui être à charge.

Vouloir ramener tout à soi est la prétention de la vieillesse : c'est la force de la raison & non de l'autorité de l'âge qui m'en impose.

J'ai connu des vieillards qui recherchoient la compagnie des jeunes gens, & se plaisoient avec eux ; je ne sçaurois les en blâmer : à un certain âge on a quelquefois besoin de se déridier le front & d'égayer sa tristesse ; mais il ne faut pas rendre ennui pour plaisir. Le moyen d'être supporté , c'est de se prêter à leurs jeux & de partager leur amusemens par complaisance , de se faire un délassement de leur vivacité , & un badinage de leur étourderie. Si nous avons des leçons à leur faire , ne prenons jamais le temps de leur fougue , & que la douceur & l'amitié assaisonnent toujours nos remontrances : par cette conduite , nous éviterons le ridicule du pédantisme , & les reproches du radotage.

Soyons vieux avec avantage pour nous , & que les autres n'y perdent point.

Quand je vois un vieillard propre sur sa personne & dans ses habits sans affectation , sobre & réfléchi dans ses discours sans contrainte ; un vieillard dont la raison m'instruit sans prétention , & qui me conseille plus par ses exemples que par ses

86 MERCURE DE FRANCE.

leçons ; qui connoît les bienséances & qui les observe ; qui respecte la religion & qui la pratique ; qui a des vertus qu'il ne laisse deviner ; qui m'épargne le récit des actions qui lui ont mérité la réputation dont il jouit , il ne tarde d'être vieux à ce prix ; la jeunesse ne vaut pas cela.

Qui n'est pas dévot dans la vieillesse , fait violence à son cœur , & s'oppose à un sentiment naturel. Dans l'âge avancé l'ame devient plus sensible. Il faut être mauvais par habitude , pour l'être encore , lorsqu'on est vieux : les passions presque éteintes , la chaleur du sang amortie , la force du penchant affoiblie , laissent tous les sens dans le calme ; tout rentre dans l'ordre & le ciel en profite ; aussi l'inclination des vieillards pour la religion est si forte , que souvent la superstition est pour eux un écueil. Comme ils ont poussé trop loin le plaisir dans la jeunesse , vieux , ils croient devoir outrer la vertu , & ils ne voient pas qu'ils finissent par les excès , comme ils ont commencé. L'objet seul en fait la différence.

Plus nous devenons incapables d'agir en hommes , plus nous sommes obligés d'agir en chrétiens.

La vieillesse est comme une pièce de théâtre : si les premiers actes ont été négligés ,

gés, il est de l'adresse du Poëte de jeter le plus d'intérêt qu'il peut dans le dernier.

Dans la vieillesse, tout nous manque ; mais Dieu nous reste. Nous avons tout perdu ; mais nous sommes riches, si nous avons mis notre salut en sûreté. Apprenons à devenir vieux, avant que nous le foyons.

Sçavoir être vieux, est un rôle qui n'est pas si facile à jouer qu'on se l'imagine : combien le jouent dans le bas & dans le comique !

Il faut beaucoup d'esprit & de bon sens, pour être avec dignité ce qu'on doit être.

Peu sçavent être vieux. La vieillesse, dit Montagne, attache plus de rides à l'esprit qu'au visage ; & il a raison.

Ne vouloir pas paroître vieux, quand on l'est en effet, c'est petitesse. Vouloir paroître jeune, & agir comme si on l'étoit encore, lorsqu'on est vieux, c'est extravagance.

A cet âge ne comptons plus sur l'indulgence du monde. On ne nous pardonnera rien ; on nous jugera à la rigueur.

La jeunesse fait tout impunément, c'est son privilège. La décence est une taxe que le monde met sur la vieillesse ; il faut la payer, si l'on ne veut essuyer la saisie du mépris.

88 MERCURE DE FRANCE.

Faire usage de son cœur à un certain âge , si l'amitié n'en est l'objet , est un ridicule dont le monde est choqué.

Un vieillard amoureux , l'est à pure perte , il ne gagne que le mépris : sa libéralité fait qu'on l'écoute , il ennuie pour son argent.

Amour pour amour ne fut jamais la devise d'un vieillard. Les passions n'ont qu'un temps où le monde en permet l'usage : cette saison une fois passée , on ne peut les faire entrer qu'en contrebande ; c'est une marchandise prohibée.

Celui qui porte son extrait de baptême écrit sur son front ne sçauroit être sur le Théâtre de la Comédie que comme une vieille décoration qui dépare le spectacle.

Un visage passé de mode figure mal dans les balcons ; le parterre n'y souffre que les petits maîtres ; ils ornent la scène.

La vieilleesse est naturellement avare : si ce sont des vertus qu'elle amasse , je la loue ; elle en a la propriété & elles doivent la suivre dans le tombeau : si c'est de l'argent qu'elle met en réserve , je la condamne ; elle n'en a que l'usufruit : qu'elle en fasse un bon usage ; c'est le bien de son héritier qu'elle ne peut point emporter.

Dans le dépérissement successif qu'éprouve un vieillard , qu'est-ce qui le sou-

tiendra , qu'est-ce qui le consolera , s'il n'a ni mœurs ni religion ? La philosophie , s'il s'en pique : (hé ! qui ne s'en pique point aujourd'hui !) Elle lui annonce un néant qui le dégrade , il en est humilié ; la nature l'avertit d'une destruction prochaine , il en est troublé ; la religion le menace d'un Dieu irrité , il est effrayé : le cœur lutte contre l'esprit ; le systême est contredit par le sentiment : on ne veut pas croire , parce qu'on craint ; on ose espérer , parce qu'on n'a pas cru. On combat , on discute , on délibere , on commence à douter. Y a-t'il un avenir ? l'ame est-elle matiere ? meurt-elle avec le corps. On ne se décide point ; on flotte encore , & la mort arrive qui finit le temps , & ouvre les portes de l'éternité. Alors la foi déchire son bandeau : tout devient clair & lumineux. L'homme paroît devant son juge , & le vice est puni , tandis qu'on récompense la vertu.

Quelle matiere à réflexions ? Si celles qu'on vient de lire en ont fait faire d'utiles , je ne me repens point d'avoir écrit : mon objet est rempli.



V E R S

A Mademoiselle Philippe (1) sur sa Convalescence.

COMME ON voit dans nos champs se flétrir une
fleur

Que sèche du soleil la trop vive chaleur ,
D'un feu séditieux éprouvant la furie ,
Phylis à son aurore alloit perdre la vie ,
Si les sçavantes sœurs qui veilloient sur ses jours ;
Aux efforts de la parque opposant leurs secours ,
De ses mains ne l'eussent ravie.

Mais avant que de fuir au séjour ténébreux ,
Contre les filles de mémoire ,
Atropos a long-temps disputé la victoire.

Destin , tu le permis , ce combat rigoureux ;
Pour mieux faire éclater dans le sein du bel âge ;
L'humble constance, le courage
De l'objet des plus tendres vœux.

Tel un jeune arbrisseau , jouet de la tempête ;
Résiste aux Aquilons affreux ,
En courbant seulement la tête.

Sur les aîles de la santé,
Revenez jeux , plaisirs , riante aménité ;

(1) Fille de M. Philippe , premier Commis du
Trésor Royal.

Revenez , Dieu des Arts , tout ici vous attire :
 Votre plus cher domaine enfin vous est rendu ;
 Philis vous offre encore un hommage assidu.

Quand l'hyver est passé , l'Amante de Zéphyre

Rentre avec lui dans son empire :

Tout y renaît , la rose , le jasmin ,
 Et l'abeille ravit son précieux butin :
 De vos amusemens son labeur est l'emblème ;
 Par votre goût , Philis , par vos soins vigilans ;

Sur l'Hélicon vous moissonnez de même ,
 Ces parfums si chéris qu'exhalent les talens.

Que tout en vous se renouvelle :

Qu'illustrant vos jeunes travaux ,

D'Amphion la lyre immortelle ,

Enfante sous vos doigts des prodiges nouveaux.

Que les graces de Terpsichore

Sous vos pas s'empressent d'éclorre ,

Et par un aimable concours

Que vos crayons , d'une main sûre ,

Comme Boucher où les Amours ,

Par l'élégance des contours

Sçachent embellir la nature ,

En prenant modele sur vous.

Que vos vertus prématurées ,

Philis , de vous seule ignorées ,

Ces vertus , l'espoir le plus doux

De ceux qui vous ont donné l'être ;

Toujours en vous les fassent reconnoître ;

Et par un rapide progrès

52 MERCURE DE FRANCE:

Mettent le comble à vos attraits.

Imitez en un mot l'Astre qui nous éclaire,
Il ne s'éleve point qu'il ne croisse en lumière.

M. TANEVOT.

L E T T R E

A L'AUTEUR DU MERCURE.

Nous nous empressons de rendre cette Lettre publique pour le bon exemple & pour la gloire de celle qui nous l'écrit. Il est vrai que son procédé est si fort contre l'usage, qu'il pourra trouver beaucoup d'incrédules, & qu'on croira l'aventure imaginée à plaisir. Mais tout bien réfléchi, elle est racontée en des termes si simples & si vrais, qu'elle doit persuader tout Lecteur sensible à la vertu, dont elle porte le caractère. Elle est en conséquence du nombre de celles dont notre Mercure peut se mêler avec honneur, & qu'il peut publier avec décence.

A l'Orient, ce premier Juillet 1757.

MONSIEUR, je suis une jeune Dame de l'Orient, qui, sans avoir l'honneur de vous connoître assez, ose vous prier de me rendre un service en insérant dans votre Mercure

l'aventure qui m'est arrivée tout récemment. Il y a quinze jours qu'étant seule dans ma salle, il y entra un homme vêtu en bas-Breton, ayant sous le bras une boîte enveloppée de toile cirée, à mon adresse; il me la présenta en me parlant bas-Breton: comme je ne l'entends pas, je fis venir une Domestique qui le sçait, à qui il dit qu'il étoit de S. Paul-de-Léon, & qu'en venant à l'Orient pour affaire, il avoit passé à un Couvent ici près (que je ne nomme point), que Madame une telle, Religieuse de cette Communauté, le connoissant pour honnête homme, l'avoit chargé de me remettre cette boîte. Je connois beaucoup cette Dame; elle m'envoie souvent de ses ouvrages: c'est pourquoy je n'eus point de peine à croire cet homme; & sans le faire interroger davantage, je le congédiai après lui avoir donné quelque chose pour sa peine; je fis aussi sortir ma domestique pour voir ce que contenoit ce paquet: je comptois n'y trouver que de petits ouvrages de Couvent; mais quelle fut ma surprise, Monsieur, après avoir ôté la toile cirée, de trouver dans la boîte de bois une très-belle cassette vernie, remplie de toute sorte de bijoux à l'usage d'une femme, avec une bourse de soie dans laquelle il y avoit 750 louis! Je

94 MERCURE DE FRANCE.

trouvai dans une boîte à mouche émail-
liée , un billet anonyme par lequel on me
prioit de recevoir ce présent. Je ne vous
en marquerai point le contenu pour ne
pas alonger ma Lettre , je vous dirai seu-
lement qu'il marquoit m'écrire & m'en-
voyer la boîte de Paris par un de ses amis,
Officier de Vaisseaux , qui s'en retournoit
à Brest , & que cet ami avoit eu soin de
me la faire passer par un homme de con-
fiance qu'il avoit envoyé exprès de Brest ,
sans que personne en sçût rien. Il y a aussi
dans cette boîte à mouche un portrait sous
une glace , qui paroît celui d'un jeune
homme de 26 ou 28 ans , qu'il dit être le
sien ; je ne me rappelle point d'avoir ja-
mais vu cette figure , les traits m'en sont
totalement inconnus, ainsi que l'écriture ;
je ne sçais pas non plus où il peut m'avoir
connue ni vue ; il ne m'en dit rien , ni
comment il a sçu que je connoissois cette
Religieuse : ce n'est pas ce qui m'embar-
rasse le plus , c'est son présent que je le
prie de faire reprendre au plutôt , & sans
se faire connoître ; car je ne veux pas seu-
lement sçavoir qui il est , je le remettrai
à la première personne qui se présentera
avec un billet de la même écriture que
celui qui étoit dans la boîte à mouche.
S'il ne la fait pas reprendre avant le mois

de Septembre, je prendrai la liberté, Monsieur, de vous l'adresser franche de port ; & puisqu'il est de Paris, il sera maître de l'envoyer chercher, ou de vous la laisser. Ces jours passés, sous prétexte de vouloir acheter quelque chose, je fis venir chez moi un Marchand Bijoutier qui passoit par cette Ville : je lui montrai la cassette comme si elle eût été à moi, & le priai de me dire ce que cela valoit pour sçavoir si je n'avois pas été trompée ; il estima le tout 30000 livres, qui avec les 750 louis font sans doute un beau présent : mais il ne m'en tente pas ; je m'en tiens au peu de bijoux que j'ai, je les préfère aux siens, quoiqu'ils ne soient pas de la même valeur : ils me viennent de mon mari ; c'est assez pour me les faire estimer chèrement. Il a apparemment ses vues pour m'envoyer cela ; quoiqu'il n'en dise rien, il pense peut-être obtenir beaucoup par reconnoissance d'une jeune personne sans expérience du monde, & avec cela femme d'un Marin. Je vous prie en grace, Monsieur, de le tirer d'erreur par votre premier Mercure, en y faisant insérer ma Lettre. Ne sçachant qui il est, je suis obligée de me servir de cette voie & d'avoir recours à vous pour m'aider à me retirer de ce mauvais pas. Vous n'obligerez pas une personne sans

reconnoissance, j'ose vous assurer de toute la mienne. Je ne signe pas mon véritable nom, ne voulant pas me faire connoître; personne ici ne sçait rien de ce que je vous écris. Je veux que tout le monde l'ignore; il me suffit que celui qui en est l'auteur, apprenne le mépris que je fais de son présent.

J'ai l'honneur d'être, &c.

ULALIE.

LA COUR DES CHAMPS,

AIR : *Oui, c'est la façon de le faire qui fait tout.*

Nous préférons à la dorure
 Que l'on voit au séjour des Rois ;
 La verte & riante parure
 Dont les Cieux décorent nos bois ;
 Près d'un ruisseau chacun se place ,
 Peut se voir ;
 Nous n'avons pas besoin de glace
 Pour miroir.



Aucun Courtisan ne s'empresse
 Pour s'enrichir de notre bien ;
 Il n'est que dans notre tendresse ;
 Et l'on ne peut en ôter rien :

Comme

Comme un Zéphyr que rien n'arrête
 Au verger ,
 A la Cour la fortune est prête
 De changer.



Nous pourrions vivre sans allarmes ;
 Si le printemps duroit toujours ;
 Il faut bien payer tant de charmes ,
 Sommes-nous maîtres des beaux jours :
 Suivant le cours de la nature ,
 Nous vivons ;
 Mais dans la saison la plus dure
 Nous aimons.

Par M. VARE.

EPIGRAMME.

POURQUOI, me dites-vous, cette misanthro-
 pie ?

Pourquoi contre le genre humain
 Sans cesse exhaler le venin

Qu'a distillé votre mélancolie ?

Les hommes ne sont point dignes de ce cour-
 roux.

Non , ce sont d'agréables fous ,

Et dont à notre gré nous manions les ames :

Ils sont tout ce qui plaît aux Dames . . .

Vous le voulez , je les oublierai tous.

E

Soit , Iris , je consens , pour bien vivre avec vous ,
A ne parler mal que des femmes.

B. B.

LE mot de l'Enigme du Mercure de Juillet est le *Lacet*. Celui du Logogryphe est *Balance* , dans lequel on trouve *blé* , *lana* , *Abel* , *cane* , *blanc* , *Cana* , *banc* , *Nabal* , *la* , *âne* , *cable* , *lance* , *bac* , *Caleb* , *Albe* , *Caën* , *Baal* , *Laban* , *bal*.

E N I G M E .

ON me voit en tout temps , aux regards des mortels

M'offrir avec magnificence ;

Et pour les ornemens du Trône & des Autels ,
Un Art industrieux m'a donné la naissance.

Mais quoiqu'il me destine à la pompe , à l'éclat ,
C'est là mon plus foible avantage :

Je forme le Héros , j'affermis son courage ,
Et je deviens l'appui du plus puissant Etat.

Bien plus , le Philosophe , au milieu des systèmes ,
Que seroit-il sans mon secours ?

C'est à moi que sont dâs ces beaux vers , ces poèmes ,
Dont mille beaux esprits embellissent nos jours.

Quel caprice ! parmi la plus triste indigence ,
 Du fort je chéris les revers ;
 Tandis que dans les bras d'une noble opulence ,
 Esclave infortuné , je gémiss dans les fers.

Enfin voici , Lecteur , le nœud de ce mystere :
 Compagne de l'humanité ,
 L'en me voit tout-à-coup du sein de la misere ;
 Voler avec ardeur à l'immortalité.

Par la C. . . de M. . . à Bonneval.

LOGOGYPHE.

J marche sur cinq piés ,
 Les uns aux autres bien liés ;
 De trois pieds faites l'assemblage ,
 Je vous offre un passage
 Qui conduit
 Jour & nuit
 Ceux qui dans une Ville
 Ont établi leur domicile.
 Trois de mes pieds briferoient un bateau ;
 Car la matiere est un peu dure :
 Mais prenez-les pour bâtir un château ,
 Je vous promets encor tous les frais de la cure :
 Je les puis faire aflurément ,
 Je vous la donne nommément ,
 Et les trois parts d'un Saint qui guérit de la peste ;

E ij

C'en est assez , que feriez-vous du reste ?

Si tout ceci ne suffit pas ,

Encore un peu de patience :

Reprenez mes cinq pieds, & connoissez, Laurence,

Qu'ils sont le prix de vos appas.

C H A N S O N.

BELLE Eglé , vous faites renaitre

La douce espérance en mon cœur ;

Par la plus légère faveur

Vous me donnez un nouvel être ,

Et me rappelez au bonheur.

Belle Eglé , je n'ai d'existence

Que celle que je tiens de vous ;

Dans le stix par votre courroux ,

Dans le néant par votre absence ,

Et dans l'Olympe à vos genoux.



Air .

Gracieusem^t.



Belle Eglé, vous faites renaître La



douce es-pé-rance en mon cœur: Par la plus lé-



-gère faveur Vous me donnés un nouvel être,



Et me rappelés . . . au bonheur: Belle E-



-glé, je n'ai d'existence Que celle que je



tiens de vous: Dans le Stix par votre courroux,



Dans le néant par votre ab---sence,



Et dans l'Olimpe à vos genoux: nous.

Gravé par Labassée.

Imprimé par Tournesie.

ARTICLE II.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

LETTES de Mistriff Fanni Butlerd , à Milord Charles Alfred de Caitombridge , Comte de Plisinte , Duc de Rastlighth , écrites en 1735 ; traduites de l'Anglois en 1756 , par Adelaïde de Varançai , 1 vol. in-12. On les trouve chez *Lambert* , Libraire , rue de la Comédie Françoisé.

Les premières lettres que l'on s'écrit dans un commerce d'amour , sont toujours d'autant plus intéressantes , que l'on a le plaisir de deviner une passion qui veut se cacher , sans rien perdre de la vivacité de ses mouvemens. Ce sont mille tournures différentes pour dire que l'on aime , & mille autres pour le désavouer. « Je ne » veux point que vous m'aimiez , je ne » veux point que vous soyez sérieux ; je vous » défends de me plaire , je vous défends » de m'intéresser. » Voilà comme s'exprime d'abord Mistriff Fanni : l'heureux Milord ne peut s'y laisser tromper , mais il lui reste une incertitude délicate ; Fanni

E iij

fait encore des réflexions , elle peut en faire de sérieuses , & Milord peut d'autant plus les craindre , qu'il a déjà commencé à jouir du bonheur d'être aimé. « Votre » lettre m'a fait rêver , dit-elle dans une » autre lettre. En la lisant , quelque chose » me disoit que , de tous les vices, l'ingratitude est le plus odieux . . . Si vous me » prouvez que je vous dois de la reconnaissance , si vous me le prouvez . . . » Adieu , Milord. » Elle aura bientôt ces preuves qu'elle souhaite ; elle n'en veut point d'autre que la certitude de l'amour qu'elle a inspiré , & ses propres sentimens la lui donnent. On ne s'informe pas si l'on est obligée d'aimer , lorsque l'on n'aime pas encore. . . « Je vous ai dit que je vous » aime , parce que je suis étourdie ; je » vous le répète , parce que je suis sincère. » Eût-elle été la plus sensée personne du monde , elle l'eût dit également ; mais un aveu plus volontaire , plus réfléchi , n'eût pas eu ce charme inexprimable qui n'appartient qu'à l'ingénuité. . . Fanni s'est livrée sans réflexions ; mais n'en fera-t-elle jamais ? Elle aimeroit bien peu , si désormais elle passoit un jour sans en faire. Milord lui en prépare de plus d'une espèce. Il doutera d'être aimé , il aura des desirs téméraires , il regrettera sa liberté dans la

crainte de n'être jamais assez heureux.
 Déjà il commence à la regretter, il n'a pu
 dissimuler ses inquiétudes. Fanni est inf-
 truite par une lettre qu'elle a reçue de lui ;
 mais le grand amour, la douce raison, lui
 fournissent des consolations pour Milord
 dont il doit adorer jusqu'à l'expression.
 « En prenant un engagement, vous ris-
 » quez, dites-vous, autant que moi ?
 » Vous, Milord ! Eh ! quels dangers,
 » quels périls votre sexe peut-il redouter
 » en se livrant à ses desirs ? Le ridicule
 » préjugé qui vous permet tout, vous af-
 » franchit de la peine la plus vive qui soit
 » attachée aux foiblesses de l'amour. Trahi,
 » quitté, haï de ce qu'il aime, un homme
 » peut toujours se rappeler avec plaisir le
 » temps où il se trouvoit heureux : temps
 » marqué par ses triomphes, par une vic-
 » toire dont le souvenir est toujours flat-
 » teur pour sa vanité. Mais nous, qui nous
 » croyons méprisées, dès que nous cessons
 » de nous croire aimées, nous, qui joi-
 » gnons au regret de perdre notre bon-
 » heur, la honte de l'avoir goûté, nous,
 » dont le front se couvre de rougeur,
 » quand nous nous rappelons les momens
 » les plus doux de notre vie, pouvons-
 » nous, sans frémir, écouter un sentiment
 » aimable, il est vrai, mais dont les suites

E iv

» peuvent être si cruelles ! Risquer ! vous !
 » Ah ! sire Charles , sire Charles ! je ne
 » suis point contente de vous , je ne le suis
 » point de moi , je ne le suis de personne. »
 Milord perd ses inquietes idées. Il ne vit
 plus , ne pense plus , ne réfléchit plus que
 pour s'applaudir d'aimer avec excès. Fanni
 que ses allarmes ont trop agitée , tombe
 légèrement malade ; elle ne reproche point
 à son Amant d'en être la cause , elle lui
 écrit au contraire : « Ma fièvre n'est rien :
 » vous la dissiperez en paroissant. On vou-
 » loit me saigner ce matin ; mais quel-
 » qu'un ma dit que l'amour est dans le
 » sang. Ah ! je n'en veux point perdre. »
 Pour calmer cette fièvre , il faudroit du
 repos , du sommeil ; mais peut-on dormir
 lorsqu'on ne vit plus que dans l'objet
 qu'on aime ? « Je ne veux pas me cou-
 » cher , écrit-elle ; non , je ne le veux pas ;
 » je veux rester là. Je n'aime de mon appar-
 » tement que l'endroit où je suis ; ma
 » chambre est un pays étranger pour moi ,
 » je ne vous y ai jamais vu. Ici , tout est
 » vif , tout est riant , tout a reçu l'em-
 » preinte chérie : ce cabinet est tout mon
 » univers . . . Quoi ! c'est moi qui anime
 » cette jolie machine ? c'est le feu de mon
 » amour qui lui donne , & le mouvement,
 » & la grace avec laquelle elle se meut »

» Dis-le moi cent fois, mille fois; dis-le
 » moi toujours. Qu'il étoit aimable ce
 » soir! N'avoir pas vu que cette femme
 » étoit belle! n'avoir vu que moi. Ah!
 » que je vous aime! je vous aime tant;
 » que si vous étiez-là, je vous aimerois
 » trop. »

C'est dans toutes ces Lettres une passion extrême, & toujours l'expression propre, le mot qui dit précisément ce qu'on pense. L'esprit y raisonne quelquefois, mais il n'y est point raisonneur; mérite rare, & qu'on ne peut trop louer. La passion y répand toutes les images, elle vole d'une extrémité à l'autre, & jamais elle ne passe les bornes de la nature; on croit sentir tout ce que Miss sent, quoiqu'elle soit toujours extrême. C'est un tableau vif, frappant, où l'on puise le sentiment; les couleurs y contribuent; le pinceau est partout si délicat, si animé, que la vraisemblance lui est nécessairement assujettie. La Lettre XXI commence ainsi: « Elle a chagriné celui qu'elle
 » aime: au lieu du plaisir qu'elle pouvoit
 » lui donner, qu'il attendoit, qu'il méritoit, elle lui a causé de la peine. . . Il est
 » fâché, très fâché: ne voilà t'il pas de
 » belles affaires? . . . » Cela nous paroît naturel & tendre.

La dernière Lettre fourniroit un extrait

E v

aussi intéressant qu'étendu. Des sentimens profonds , des maximes excellentes offrent à l'esprit & au cœur tout ce que l'un & l'autre peuvent imaginer de plus tendre , de plus estimable & de plus ingénieux. Milord est devenu infidèle : il a trompé une maîtresse ingénue qui ne vivoit que pour lui , qui n'estimoit que lui , qui le croyoit incapable du moindre détour. Ce n'est pas l'infidélité qui l'irrite , c'est le procédé , c'est la façon outrageante de rompre , d'annoncer qu'il n'aime plus. On s'intéresse au fort d'une victime qu'on a vu livrée , dès le premier moment , à toute la séduction de l'estime ; on la plaint d'autant plus d'avoir été trahie , qu'on a été trompé comme elle. Milord ne paroissoit pas pouvoir jamais la trahir ; c'est là ce qui l'accable , ce qui la désespère. Elle est forcée de le mépriser : « Non pour avoir » quitté une femme , lui dit - elle , non » pour avoir changé de sentiment ; mais » parce que vous en avez feint que vous » ne sentiez pas ; parce que vous avez traité » durement , inhumainement votre amie ; » celle qui vous étoit véritablement attachée , dont vous aviez désiré la tendresse , » que vous connoissiez digne de vos égards , » & dont vous aviez mille fois juré de » ménager la sensibilité. Je vous méprise ,

» parce que vous vous êtes conduit avec
 » bassesse ; qu'incapable de confiance &
 » d'amitié , vous avez eu recours au men-
 » songe , moyen infâme , & dont un hom-
 » me de votre naissance devoit rougir de
 » faire usage. Plus sincere que vous , je ne
 » vous promets point mon amitié ; je ne
 » veux point de la vôtre. Mais qu'est-ce
 » donc qu'un homme qu'on ne voit plus ,
 » qu'on ne verra jamais , entend par cette
 » amitié qu'il ose offrir ?... » Nous avons
 inséré cette Lettre dans le Mercure de Jan-
 vier de cette année. Elle est connue de
 tout le monde , nous nous priverons donc
 du plaisir d'en parler plus au long. En gé-
 néral nous avons lu le recueil avec une
 vive satisfaction ; nous avons cependant
 trouvé , de temps en temps , des négligen-
 ces , des façons de parler triviales , un cer-
 tain abus de la familiarité , qu'on est en
 droit de reprocher à une personne comme
 Fanni , dont les idées sont toujours décen-
 tes & le style toujours noble.

MARGUERITE d'Anjou , Reine d'Angle-
 terre , Essai tragique , en cinq Actes. *A*
Paris , chez *Prault fils* , quai de Conti ,
 1757.

Cet Essai de Tragédie en prose , qui
 n'est pas le premier , sert à prouver la sa-

E vj

périorité des vers , & nous osons dire le besoin dans ce genre : c'est où la broderie devient essentielle à l'étoffe. La piece n'est pas dénuée d'intérêt ; mais elle manque de coloris , & sans lui on n'a point de lecteurs. Les vers , malgré leurs détracteurs qui se multiplient tous les jours , se maintiendront toujours avec gloire , quand ils feront l'ouvrage du génie ou du talent. Pour en dégôûter le Public , on prend aujourd'hui un chemin plus sûr ; c'est de n'en plus faire que de mauvais , & d'en produire beaucoup. Cette abondance stérile est une cruelle difette. Le Ciel nous en délivre.

OPÉRATIONS faites par ordre de l'Académie royale des Sciences , pour la vérification du degré du Méridien compris entre Paris & Amiens , par MM. Bouguer , Camus , Cassini , de Thuri & Pingré. *A Paris* , de l'Imprimerie royale , 1757.

Cette courte , mais utile Brochure , contenant 28 pages , a été présentée au Roi par ces illustres Académiciens , le 19 Juin.

M. Requier est exact à tenir sa parole. Le quatrième volume de son élégante traduction du *Mercuré de Vittorio Siri* , con-

tenant l'histoire générale de l'Europe depuis 1640 jusqu'en 1655, se délivre actuellement à Paris, chez *Durand*, rue du Foin, 1757.

LETTRE de M. l'Evêque de Limoges ; au Clergé de son Diocèse, sur la mort de S. E. Monseigneur le Cardinal de la Rochefoucauld, Patriarche, Archevêque de Bourges, Primat des Aquitaines, Grand-Aumônier de France, Commandeur de l'Ordre du Saint Esprit, Abbé, Chef, Supérieur-Général & Administrateur-Perpétuel de tout l'Ordre de Cluni, &c. décédé à Paris, le 29 Avril 1757.

C'EST avec la plus vive douleur, mes très-chers Freres, que nous vous annonçons la mort de son Eminence M. le Cardinal de la *Rochefoucauld* ; perte commune à tout le Royaume, & que chacun ressent comme si elle lui étoit propre. L'Eglise perd un zélé défenseur de sa foi & de son autorité, & qui faisoit autant d'honneur à la Pourpre Romaine, qu'il en recevoit d'elle ; le Roi, un Ministre sage, sincere, fidele, digne de son estime & de sa confiance ; l'Etat, un Citoyen plein de sentimens & d'amour pour sa pa-

trie , propre à lui rendre les services les plus importans ; le Clergé de France , une de ses plus brillantes lumieres & un de ses plus beaux ornemens ; notre Province Ecclésiastique , un illustre Métropolitain , uni à ses Suffragans , & toujours porté à soutenir leurs intérêts ; le Diocèse de Bourges , un grand Archevêque , un Pasteur éclairé , vigilant & charitable. Nous perdons en particulier un bienfaicteur , un conseil , un appui , & si je l'ose dire , un ami. Témoin de ses vertus & comblé de ses bontés , la reconnoissance , le respect & la vénération avoient formé les liens qui m'attachoient depuis si long-temps à ce grand-homme. Grand par sa naissance & par ses dignités , il l'étoit encore plus par les qualités de l'esprit & du cœur , qui font l'honnête homme , le chrétien , le grand Evêque. A la pénétration d'esprit , à la justesse du discernement , à la connoissance des hommes , à l'intelligence dans les affaires , il joignoit la droiture de cœur & d'intention , & une religion pure & sans tache , sans laquelle les plus grands talens sont toujours dangereux , & souvent plus nuisibles qu'ils ne sont utiles. Quelle activité infatigable , quelle application suivie dans les visites Episcopales & dans les autres devoirs du saint Ministère !

Quel zele pour le culte de Dieu, pour la dotation & la décoration de ses Temples, pour l'instruction de ses Ministres ! Quelle charité pour les pauvres, surtout dans les temps de calamité où ils trouvoient dans ses aumônes les ressources les plus abondantes ! *Il avoit reçu de Dieu une bonne ame.* (1) *La compassion étoit née & avoit cru avec lui dès son enfance.* (2) Enfin une douceur charmante dans le commerce de la vie, une inclination toujours bienfaisante, une pureté de mœurs au dessus de tout soupçon, une modestie admirable au comble des honneurs, formoient son caractère. Les avoit-il recherchés ces honneurs ? Non, M. T. C. F. ils étoient venus le trouver successivement & comme d'eux-mêmes, sans qu'il prît d'autre voie pour y parvenir, que de les mériter, & sans que l'envie osât l'attaquer ; avec toute sa malignité elle auroit été forcée d'applaudir, ou de se taire. Eloigné de tout faste & de toute ostentation, il ne se servoit du crédit & de la considération dont il jouissoit, que pour faire du bien. C'étoit l'obliger que de lui en présenter l'occasion. Il ne faut donc plus s'étonner s'il s'est concilié pendant sa vie, l'amour, l'estime & le res-

(1) Sag. 8, 19. (2) Job. 32, 18.

112 MERCURE DE FRANCE.

pect de tous les gens de bien , & s'il a mérité après sa mort , temps où la louange n'est plus équivoque , les regrets de la Cour , de la Capitale & successivement de toutes les Provinces. Mais qui pourroit exprimer la douleur & la consternation d'un Diocese , qui l'aimoit , le chérissoit , & (si on pouvoit le dire) l'adoroit. Le Clergé le pleure comme sa gloire & ses délices : la Noblesse le pleure comme son protecteur & son soutien : les pauvres le pleurent comme leur pere & leur refuge ; tout le Peuple le pleure comme un chef de famille qui laisse ses enfans orphelins. Nous avons été témoins en partie de leur douleur. Que ces pleurs , que ces larmes sont un bel éloge ! Quelle doit être surtout l'affliction de ces dignes & fideles Coopérateurs qu'il honoroit de sa confiance dans le gouvernement de son Diocese , & qui ont eu le bonheur de vivre & de converser avec lui ; car ne peut-on pas lui appliquer cet éloge d'un Prophete : (1) *Heureux ceux qui vous ont vu , & qui ont été honorés de votre amitié ?* Nous avons eu cet avantage pendant les dix premières années de son Episcopat , & malgré l'éloignement , ses bontés pour nous ont toujours été les mêmes ; aussi notre plus

(1) Eccl. 48, 11.

douce consolation étoit - elle d'aller de temps en temps revoir notre ancien Maître, prendre ses conseils & profiter de ses lumières. Pardonnez , M. F. si nous parlons de Nous dans une lettre qui ne devoit être consacrée qu'à la mémoire de celui que nous regrettons ; mais si un cœur sensible & reconnoissant ne peut se taire ni retenir les sentimens de sa douleur , n'est-ce pas dans votre cœur que je dois les répandre ? Nous ne verrons donc plus ce grand Cardinal pendant le court pèlerinage qui nous reste à achever sur la terre. Ah ! mes Freres, que cette idée est affreuse aux yeux de la nature ! Pourrions-nous la soutenir , si nous ne cherchions à l'adoucir par les lumières de la foi ? Elle nous apprend cette foi , que la mort du juste est un passage à une vie heureuse & éternelle ; un port assuré où il arrive tranquillement après avoir été battu de la tempête , & avoir couru risque de faire naufrage contre les écueils du monde. Quelle ferme espérance ne devons-nous point avoir du salut de celui qui est l'objet de nos larmes, fondée qu'elle est sur l'innocence de sa vie , sur sa mort chrétienne & édifiante ; mais principalement sur la grace du Seigneur, (1) *qui fait miséricorde à ceux qui*

(1) Exod. 20 , 6.

114 MERCURE DE FRANCE.

L'aiment & gardent ses préceptes. Mais aussi comme (1) *il juge avec une extrême sévérité ceux qui commandent les autres*, hâtons-nous, M. T. C. F. de satisfaire à sa justice, en lui offrant la victime de propitiation pour nos péchés, afin de lui payer les restes de dettes que le respectable défunt n'auroit peut-être pas acquittées par un effet de la fragilité humaine. Unissez-vous à Nous pour lui rendre ce dernier devoir; c'est la seule marque de reconnoissance que nous pouvons lui donner, & la seule aussi qu'il demande de nous. Nous vous en conjurons par le respect que vous devez à la mémoire de votre Supérieur dans l'ordre de la Hiérarchie, & s'il Nous étoit permis d'y ajouter un motif qui nous flatte infiniment, par l'amitié que vous avez pour nous; & Nous prions instamment,

I. Tous les Chapitres, Communautés Sécularies & Régulieres, ainsi que MM. les Curés, qui sont dans l'usage de chanter la Messe, de faire un Service solennel pour le repos de l'ame de Son Eminence Monseigneur le Cardinal de la Rochefoucauld.

II. Tous les Prêtres, de dire en particulier chacun une Messe à la même intention.

(1) Sap. 6, 6.

III. Tous les autres Ecclésiastiques , & toutes les Religieuses , de faire une communion pour la même fin.

IV. Nous vous exhortons d'engager les Fideles de joindre leurs prieres aux vôtres.

(1) *J'ai pour vous tous une charité sincere en Jesus-Christ. Amen.*

† *J. G. Evêque de Limoges.*

(1) 1. Cor. 16, 24.

INTRODUCTION à l'histoire moderne de l'univers , où l'on voit les révolutions & la situation présente des différens Etats de l'Europe , de l'Asie , de l'Afrique & de l'Amérique , commencée par le Baron de Pufendorff , continuée par M. Bruzen-de la Martiniere ; nouvelle édition , revue , corrigée , & considérablement augmentée par M. de Grace , cinquieme tome , vol. in-4°. orné de vignettes , culs de lampes & de Cartes géographiques. *A Paris*, chez *Grangé*, au Palais & rue de la Parcheminerie , *Mérigot* , *Robustel* , *Hochereau* ; quai des Augustins , 1757.

Ce volume par lequel l'Auteur termine l'histoire de l'Europe , renferme celle d'Allemagne ancienne & moderne , avec tout ce qui a rapport à la constitution du Corps Germanique.

L'Auteur a ajouté à la fin de ce volume une Carte historique & chronologique des principaux Etats de l'Europe. Elle se vend séparément pour ceux qui n'ont pas le volume, & se trouve chez les Libraires indiqués ci dessus.

PROSPECTUS de l'Histoire Naturelle éclaircie dans une de ses parties principales, la Conchyliologie, qui traite des Coquillages de Mer, de riviere & de terre; ouvrage dans lequel on trouve une nouvelle méthode Latine & Françoisse de les diviser: augmenté de la Zoomorphose, ou représentation des animaux à coquilles, avec leurs explications. Nouvelle édition enrichie de figures dessinées d'après nature. Par M*** des Sociétés Royales des Sciences, de Londres & de Montpellier.

L'accueil favorable que le Public a fait à l'ancienne édition de cet Ouvrage, qui parut pour la première fois en 1742, & le jugement avantageux que les principaux Sçavans de l'Europe en ont porté, nous dispensent d'en faire ici l'éloge; & même l'Auteur ne nous l'auroit pas permis. Mais parce que ceux qui connoissent cette première édition, peuvent être surpris de ne point voir annoncer ici la *Lithologie* qui faisoit partie de l'édition ancienne, il est à

propos de les avertir, s'ils ne le sçavent déjà, qu'elle en a été tirée depuis pour être transportée dans l'*Oryctologie* imprimée en 1755; ouvrage qui traite des terres, des pierres, des métaux, des minéraux & autres Fossiles, & qui est enrichi de vingt-six planches, dont les figures sont dessinées d'après nature. C'est dans ce volume que l'on trouve inséré d'une manière plus naturelle, moins resserrée & plus étendue, ce qui avoit été dit dans la première édition de la *Conchyliologie* au sujet des pierres, ainsi que les quatre planches qui concernent cette matière.

Le Public au reste sera amplement dédommagé dans l'édition que nous annonçons ici, de ce retranchement de la *Lithologie*, par les augmentations importantes dont cette nouvelle édition est accompagnée.

Elle est divisée en deux parties. La première, sous le nom de *Conchyliologie*, traite des coquillages de mer, de rivière & de terre. On y trouve une nouvelle méthode de les diviser, suivie de tables Latines & Françaises, qui enseignent à distribuer tous les coquillages suivant leur caractère générique dans les classes qui leur conviennent. Ces tables sont accompagnées de figures en taille-douce des plus

118 MERCURE DE FRANCE.

belles coquilles , au nombre de 500 , dessinées d'après nature , avec leur explication , des remarques sur chacune de leurs Familles , & des réflexions critiques sur les meilleurs Auteurs qui en ont écrit.

Cette partie est déjà si connue , qu'il est inutile de nous y arrêter davantage : nous remarquerons seulement , que l'Auteur l'a travaillée de nouveau avec tout le soin dont il est capable ; qu'il l'a augmentée considérablement , soit par les observations nouvelles qu'il a faites lui-même , soit par celles que lui ont occasionné les divers avis que plusieurs Sçavans ont bien voulu lui communiquer ; & qu'il s'est appliqué principalement à fortifier par de nouvelles raisons le système , qui attribue au Déluge le transport de tous les coquillages de mer & de riviere sur les plus hautes montagnes , & jusques dans les entrailles de la terre.

Cette premiere partie , qui contient 51 feuilles d'impression & 29 planches , est actuellement imprimée , & seroit en état de voir le jour ; mais on n'a pas cru devoir la séparer de la seconde , avec laquelle elle a une liaison naturelle. Comme on a eu l'attention de ne la tirer qu'à fort petit nombre , ainsi qu'on l'avoit fait pour l'ancienne édition , afin de conserver les plan-

ches , on ose assurer qu'elles sont aussi belles que celles de l'édition de 1742. C'est ce dont il est facile de se convaincre par ses propres yeux , en allant les voir chez le Libraire , qui se fera un plaisir de les communiquer.

La seconde partie de cet Ouvrage est la *Zoomorphose* , ou la représentation des animaux qui habitent les coquilles , avec leurs explications. Cette addition importante faite à la Conchyliologie , contiendra environ trente feuilles d'impression & neuf planches nouvelles.

Dans le discours préliminaire qui est à la tête , l'Auteur remarque avec raison qu'il est étonnant que la plûpart de ceux qui ont écrit jusqu'ici sur l'Histoire Naturelle , se soient contentés de parler de la couverture des animaux à coquilles , sans rien dire des animaux mêmes , quoiqu'ils ne méritassent pas moins leurs attentions. Mais ils ont été effrayés sans doute par la difficulté de dessiner des animaux qui , par leur rareté , la mollesse & le peu de mouvement des parties de leur corps , semblent se refuser aux observations. On trouve , il est vrai , dans quelques Ouvrages de réputation quelques figures de ces animaux , mais en si petit nombre , si mal dessinées , si peu vraies , qu'elles ne peu-

vent être d'aucun usage à quiconque cherche la vérité.

Dans le dessein de réunir le traité des coquilles avec celui des animaux qui les habitent, l'Auteur a donc été obligé de ne consulter que la nature : il n'a rien copié, rien emprunté des Ecrivains qui l'ont précédé ; & c'est ce qui a retardé la publication de cet Ouvrage commencé depuis dix ans, par la difficulté de tirer des pays étrangers les desseins dont on avoit besoin. Toutes les figures qu'il contient ont été dessinées dans les Indes, à Pondichery, au Cap de Bonne-Espérance, à S. Domingue & dans différens ports de l'Europe, d'après les animaux vivans pêchés dans la mer, & sortans de leur coquilles. On les a représentés, autant qu'il a été possible, de leur grandeur naturelle ; & l'attention que l'on a eue de ne se servir que de Naturalistes habiles pour les dessiner, doit être pour le Public un garant assuré de la vérité de leurs portraits.

A la suite de la *Zoomorphose* on trouve une table par où finissoit la première édition de la *Conchyliologie* : c'est une liste alphabétique des mots difficiles & composés, tant Latins que dérivés du Grec, dont les Naturalistes se sont servis, & dont la plus grande partie ne se trouve point

point dans les dictionnaires ; ces mots sont accompagnés de leur interprétation Francoise, dans le sens propre à l'Histoire Naturelle. Cette table qui a eu l'approbation des Sçavans, & qui dans l'ancienne édition étoit composée de près de deux mille mots, est augmentée de plus de huit cens dans celle-ci.

Comme la seconde partie de cet Ouvrage paroît pour la premiere fois, & qu'elle renferme ce qu'il y a de plus considérable dans les additions, ainsi que les neuf planches nouvelles, on croit pouvoir la détacher de la premiere en faveur de ceux qui ont l'ancienne édition de la *Conchyliologie*. On la vendra donc séparément à ceux d'entr'eux qui seront curieux de l'avoir, à cette condition, qu'ils la retireront dans le cours de l'année prochaine 1758, passé lequel temps le Libraire ne sera plus tenu vis-à-vis du Public de la fournir séparée.

On trouvera cette nouvelle édition, ainsi que l'*Oryctologie*, chez de Bure l'aîné, Libraire à Paris, quai des Augustins, à l'Image S. Paul, chez qui ce Prospectus se distribue gratis. L'Ouvrage entier sera en état de paroître vers la S. Martin prochaine ; le prix est de 30 livres relié.

COLLECTION de *Theses medico-Chirurgi-*
F

122 MERCURE DE FRANCE.

oales, sur les points les plus importants de la Chirurgie Théorique & Pratique, recueillies & publiées par M. le Baron de Haller, & rédigées en *François* par M. * * *.

Il est d'usage dans tous les Colleges de Médecine de l'Europe, que ceux qui aspirent à y prendre des degrés, ou à s'y faire agréer, présentent des ouvrages qui fassent preuve de leur capacité. Ces morceaux connus sous le nom de *theses*, *Programmes* en dissertation, sont la production, ou du Président de l'Acte, qui est un homme célèbre, ou celle du Récipiendaire qui aspire à être reçu avec distinction. La base de la plûpart de ces pieces est ordinairement le développement d'une Théorie nouvelle & peu connue, la solution d'un problème curieux, l'examen d'une question intéressante, l'exposition d'une cure singuliere, le traitement d'une maladie rare, enfin des découvertes utiles, & qui méritent de passer à la postérité.

Cependant quelque travail que ces pieces aient coûté à leurs Auteurs, quelques précieuses qu'elles soient par les connoissances qu'elles renferment, & qui ne se trouvent conservées dans aucun autre monument, elles sont en général destinées à une réputation passagere; ne con-

tenant que quelques feuilles d'impression, & données dans des endroits de l'Europe fort éloignés les uns des autres : l'acquisition en est très-difficile & très-dispendieuse.

C'est pour remédier à ces deux inconvéniens que M. de Halle a entrepris d'en faire une collection : mais comme toutes ces pieces ne sont pas du même prix, il a pensé que la collection ne devoit pas être générale, qu'un choix bien fait suffisoit pour son objet & pour le but qu'il se proposoit. Après avoir donné sur ce plan un recueil de theses Physiologiques & Anatomiques, il vient d'en donner un qui contient celles qui ont paru sur les maladies appelées Chirurgicales. C'est de ce dernier dont il est question ici : toutes les theses contenues dans cet ouvrage, ont pour Auteurs des hommes célèbres. Elles ont été soutenues dans les Ecoles les plus fameuses de l'Europe, & toutes roulent sur des questions de Chirurgie les plus intéressantes, & sur la plûpart desquelles on ne trouve presque rien dans les livres. Un recueil de cette nature est donc fait pour aller de pair avec les mémoires des Académies les plus célèbres. Il ne lui manquoit, pour être entre les mains de tous ceux qui s'occupent de l'art de guérir, que d'être à

124 MERCURE DE FRANCE.

la portée du plus grand nombre , & élargué en même temps de bien des choses répétées en plusieurs endroits de l'ouvrage , & exposées dans les livres de Médecine & de Chirurgie les plus connus. En effet , comme s'exprime l'Auteur François , ce recueil , sans être moins curieux & moins instructif , seroit d'un usage plus général , si , en supprimant de chaque piece ce qui se trouve dans les Auteurs destinés à être entre les mains de tous les étudiants , ce qui a été dit dans les dissertations précédentes , ou qu'on doit développer dans les suivantes , en omettant les sentimens , les opinions , la doctrine généralement reçue , les détails d'opération décrits dans tous les livres , on ne prenoit de chaque dissertation que ce qui lui est propre , la cure ou l'observation qui en fait la base , les remèdes nouveaux que présente l'Auteur , la manœuvre ou les instrumens qu'il propose , & auxquels il donne la préférence pour quelque opération , enfin ses vues & ses idées particulières par rapport à quelque point qui regarde la théorie ou la pratique de l'art.

Voilà le projet qu'a exécuté M ***. Il est parvenu par ce moyen à faire un ouvrage qui , sans le céder en rien à l'original , est à la portée de toutes sortes de per-

sonnes. L'ouvrage de M. de Haller est en Latin, & en cinq vol. *in-4°*. Celui de M ***. est en François, & ne sera qu'en cinq vol. *in-12*.

Le premier volume que l'on publie aujourd'hui, renferme toutes les dissertations contenues dans le recueil de M. de Haller, sur les maladies rares & singulieres de la tête, toutes celles sur les maladies du col & de la poitrine, & un grand nombre de celles qui ont été données sur les maladies du bas ventre. Toutes ces pieces sont données avec assez d'étendue & de fidélité, pour tenir lieu de l'original. L'Auteur nous annonce dans sa préface, qu'il en donnera incessamment les volumes suivans. L'importance des matieres qui y sont traitées, la netteté & la précision avec lesquelles elles sont exposées, doivent l'engager à ne pas faire long-temps désirer la suite.

POLITIQUE militaire, ou traité de la guerre; par Paul Hay du Chastelet, Conseiller d'Etat, Intendant d'Armée: dédié au Roi. Nouvelle édition revue, corrigée & augmentée de notes & de citations: un vol *in-12*, prix 2 liv. 10 s. *A Paris*, chez Jombert, Imp. Lib. du Roi, rue Dauphine.

Le même Libraire a actuellement sous-
presse les *Elémens de Tactique* ; Ouvrage
dans lequel l'Auteur traite de la formation
des troupes , des différentes évolutions de
l'Infanterie & de la Cavalerie , des ordres
de Bataille , de la marche de l'armée , &c.
par M. le Blond , Maître de Mathématis-
que de M. le Duc de Bourgogne. Cet ou-
vrage , qui paroîtra à la fin de l'année ,
formera un volume *in-4°*. avec environ
40 planches.

SÉANCE PUBLIQUE

*De l'Académie royale de Nismes, du 13 Mai
1757.*

M. l'Abbé de Rochemore d'Aigremont,
Directeur , ouvrit la Séance par un dis-
cours *sur les avantages que les Belles-Lettres
peuvent & doivent procurer à la Société.*

M. Vincent donna un Mémoire *sur la
manie qu'avoit Auguste de passer pour Ap-
pollon.*

M. le M. de Rochemore lut le premier
chant d'un Poëme héroïque , intitulé *Ne-
mausus.*

Ce Poëme fut suivi d'un Discours de
M. Girard , *sur l'ingratitude.*

M. Aldebert , Chancelier , termina la

Séance par un Discours , dans lequel il fit le parallele & l'éloge des Sciences & des beaux Arts.

EXTRAIT de l'Assemblée publique de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Besiers, du 21 Avril 1757.

M. Carbasse , Directeur , dans le Discours qu'il lut pour ouvrir la séance , exhorta vivement ses Confreres à remplir avec ferveur les obligations qu'ils ont contractées en entrant dans l'Académie. Il leur proposa pour modeles les grands hommes , qui dans tous les temps & dans tous les pays, s'étoient distingués dans les sciences & dans les belles-lettres , & leur fit observer que , quoique le génie fût un don que la nature ne départoit qu'à des enfans de prédilection , la plûpart des hommes ne laissoient pas de recevoir de cette mere commune des dispositions heureuses , qui étant cultivées avec soin pouvoient en quelque sorte tenir lieu de génie. Vous n'avez pas oublié , leur dit-il , que M. Pelisson , M. Barbeyrac , Messieurs d'Esprit , le P. Vaniere, M. de Mairan, &c. ont pris naissance dans cette ville , & je ne dois pas vous laisser ignorer que ce n'a

F iv

été qu'en travaillant avec assiduité , en cultivant obstinément leurs talens , qu'ils sont parvenus à ce degré de sçavoir qui les a illustrés. Ne vous flattez donc point , ajouta-t'il , de suivre même de loin ces grands hommes , si vous ne redoublez vos efforts , & si vous ne vous appliquez avec plus d'ardeur que jamais aux différens genres d'étude qui font l'objet de cette Compagnie. Il ne leur dissimula point que c'étoit même le seul moyen de s'attirer la bienveillance du Ministre éclairé qui nous honore de sa protection , & de se rendre capables de célébrer dignement dans l'occasion les louanges de Louis le bien-aimé. Il finit par une courte , mais pathétique exposition des divers & vifs sentimens que nous éprouvâmes dernièrement aux nouvelles qui se succéderent presque coup sur coup de l'horrible attentat commis sur la personne sacrée du Roi , & de l'heureux rétablissement de sa santé.

M. Bouillet le pere , fit part à l'assemblée des réflexions qu'il a faites sur les expériences de M. le Baron de Haller , rapportées dans le *Recueil d'observations de Médecine* , du mois de Novembre dernier. Dans une autre séance publique , M. Bouillet le fils avoit avancé que son pere s'étoit rangé du sentiment de l'illustre

M. Sénac, au sujet de la dérivation & de la révulsion qu'il croit n'avoir lieu dans aucune saignée, & il avoit annoncé que son pere donneroit bientôt là-dessus une Dissertation. (Voyez le Mercure de France, 2 vol. de Janvier 1756.) Mais M. de Haller ayant publié des Expériences, par lesquelles il prétend que la dérivation & la révulsion que Bellini & M. Sylva attribuent à chaque saignée, sont suffisamment prouvées, M. Bouillet le pere, avant de faire paroître sa Dissertation, a cru devoir examiner attentivement ces expériences; & bien loin de les trouver concluantes, il a fait voir qu'elles se contredisoient elles-mêmes, & qu'elles étoient d'ailleurs contredites par d'autres expériences connues de tout le monde. Nous ne pourrions guere mettre le Lecteur au fait des expériences & des raisons que M. Bouillet oppose avec beaucoup de politesse à M. de Haller, sans nous étendre au-delà des bornes que nous nous sommes prescrites. Seulement nous ajouterons que ce que M. de Haller attribue à la saignée, M. B. le rapporte, avec plus de fondement, ce semble, à la pression de l'atmosphère, à la contraction naturelle des vaisseaux, à leurs mouvemens convulsifs, &c. Il finit en disant que la plupart des expériences

de M. de Haller ne sont pas applicables au corps humain, & qu'elles ne confirment en aucune façon le sentiment de Bellini & de ses partisans.

M. Ribart lut des Recherches sur les Etrusques, qui ont dû lui coûter beaucoup de peine & de travail, si on en juge par le nombre des citations dont son ouvrage est rempli. Le sépulcre de Porfenna dont Pline a rapporté les dimensions, & dont M. Ribart a justifié la possibilité, a été le motif qui l'a engagé à faire des recherches sur un peuple si peu connu.

Il a divisé son ouvrage en deux parties. Dans la première dont nous allons rendre compte, & qui sera ornée d'une Carte, il ne s'agit que de l'histoire des Etrusques : dans la seconde qu'il a réservée pour la prochaine séance, il se propose de nous donner une idée de la religion de ces peuples, de leur politique, de leurs usages, & de leurs connoissances dans les sciences & dans les arts, à quoi il joindra sa Dissertation sur le sépulcre de Porfenna.

Pour ce qui est de l'origine des Etrusques, M. Ribart croit avec Hérodote, qu'ils sortirent sous le nom de Tyrrhéniens, & sous la conduite de Tyrrhenus, de la Lydie appelée pour lors Méonie,

que Manès avoit changé en Etat monarchique , après l'avoir soustraite à la domination des Egyptiens , environ dix ans après la conquête de Sésostris. Par cette origine , il rend aisément raison de la conformité qui se trouve entre un grand nombre de monumens Etrusques & de monumens Egyptiens , & il appuie son opinion , qui n'est fondée que sur un passage d'Hérodote rejetté par Denis d'Halicarnasse , en faisant remarquer la ressemblance de plusieurs noms Etrusques avec plusieurs noms Lydiens ; mais il promet de nous donner dans la seconde partie d'autres preuves qui ne laisseront aucun doute là-dessus.

De plus , il prouve par un passage de Marfile , & par d'autres citations , que l'Ombrie , où les Tyrrhéniens firent leur descente , fut depuis l'Etrurie ou la Toscane , & que ce pays étoit alors habité par d'anciens peuples sortis de la Gaule Celtique avec Hespéries , & qu'on appelloit *Aborigenes* ; mot dont il donne l'étymologie. Il détruit ce que plusieurs Auteurs Grecs ont dit sur le mot *Hesperis* , & il remonte à l'histoire des Princes qui avoient gouverné l'Ombrie avant l'arrivée des Tyrrhéniens.

Le regne de Coryte , successeur d'Hes-

132 MERCURE DE FRANCE.

pérus, est remarquable, par l'embrassement de la Ligurie, par l'arrivée & les conquêtes d'Ænotrus, & par le dessèchement de quelques marais, d'où vient le nom d'Ombriens, qui dans la plupart des Langues primitives, signifie *délibéré des eaux*.

Jasius & Dardanus ne paroissent, pour ainsi dire, que pour se disputer le trône de Coryte leur pere. Le premier aidé par son oncle Siculus, subjuga son frere : celui-ci animé par la vengeance & par l'ambition, commit un fratricide, & s'enfuit dans l'Asie mineure, laissant paisible possesseur du trône Corybante, fils de Jasius.

Ce fut vers la fin du regne de Corybante qu'arriva Tyrrhénus environ 66 ans après la fondation de Troye, & l'an du monde 2570, suivant des calculs chronologiques faits d'après le P. Petau, & d'après M. Freret, de l'Académie royale des Inscriptions.

Le nom de Tyrrhénus fut révééré dans toutes les contrées voisines de sa domination, jusqu'à ce que Janus vint entreprendre sur sa gloire. Ce Prince entra dans l'Ombrie, autrement dite Tyrrhénie, y bâtit des villes, & y établit un culte religieux accompagné de cérémonies au-

gustes en l'honneur des Dieux , dans lesquelles les Tyrrhéniens remplis de superstitions , tant Lydiennes ou Egyptiennes , que Gauloises , excellèrent à un tel point , qu'au rapport de Pline & de Servius , on leur donna le nom de *Thusci* , qui en Grec signifie *Sacrificateurs*.

Vers la fin du regne de Saturne , les Pélagiens pénétrèrent dans l'Ombrie : ils se joignirent aux anciens Grecs venus sous Ænotrus , & s'emparèrent de plusieurs places fortes , & surtout des côtes maritimes ; mais après avoir fait bien des ravages dans le pays , ils furent chassés par Hestruscus , qui fut un des plus grands Princes de son siècle , & qui , non content d'avoir délivré les peuples d'une guerre intestine , porta ses armes au dehors , força le Latium à lui payer un tribut considérable , s'empara du Picénum , & étendit ses conquêtes le long de la mer Adriatique.

De retour de ses expéditions , il changea la forme du gouvernement de ses Etats , & de monarchique qu'il avoit été jusqu'alors , il le rendit tout à la fois monarchique & Aristodémocratique , se réservant le droit de convoquer toute la Nation , le commandement des armées & le titre de *Lars* , qui revient à peu près à celui d'Empereur dans l'Allemagne. Il fit prendre le

134 MERCURE DE FRANCE:

nom d'Etrusques aux douze principaux peuples qui, indépendamment des pays conquis, composoient alors son Empire, & il laissa à leurs Chefs le titre de Roi, avec les honneurs de la Souveraineté qu'ils s'étoient appropriés.

Parmi les Successeurs d'Hestructus paroît Albulus, qui donna son nom au fleuve Albule, & qui étendit les bornes de l'empire Etrusque au de-là du Macra, & jusques sur les rives de l'Eridan,

A Albulus succéda son fils Ocnus, connu sous les différens noms d'Avénus & de Bianor. On lui doit la fondation de Mantoue, où il fixa son siege, & où l'on voyoit encore son tombeau du temps d'Auguste.

On met ensuite sur les rangs Anius, qui donna son nom au fleuve Tévérone. M. Ribart croit devoir attribuer à ce Prince le progrès de la marine, & l'étendue du commerce, l'établissement de plusieurs entrepôts, & l'envoi de plusieurs colonies, la construction de certains ports, & l'ouverture de la fameuse carrière Anienne ou Anitienne dont il est parlé dans Vitruve.

Arimnus dont Pausanias fait mention, tient ici une place honorable. Il est regardé comme le fondateur d'Ariminum sur la mer Adriatique. Dépouillé sans doute de

la Souveraineté par quelque puissant ennemi, il envoya son trône au Temple de Jupiter Olympien : espece d'offrande jusqu'alors inconnue.

Mezenze, dont Virgile a décrit l'impïété & les cruautés, semble avoir pris la place d'Arimnus. Il monta sur le trône la force à la main, & périt comme tous les Tyrans dans une conjuration dont les Agylins furent les auteurs, & qui fut conduite par Tarchon, Prince Grec d'origine.

Tarchon généralement reconnu pour le Libérateur de la patrie, fut prié au nom de toute la Nation de mettre sur sa tête une couronne qu'il venoit d'arracher à un si indigne Monarque, & on se reposa sur lui du soin de rétablir le trône dans sa première splendeur.

M. Ribart pense qu'on pourroit approfondir les suites d'une histoire aussi peu connue que l'est celle des Etrusques, & qu'on pourroit aussi remplir une partie des vuides qu'on y rencontre : il donne même quelques exemples sur la maniere de s'y prendre. Puis passant à la fondation de Rome, il fait voir que plus de la moitié des premiers habitans de cette ville étoient Etrusques, & qu'elle ne se soutint que par la protection de Lycumon, Souverain

d'Errurie, lequel ignorant les arrêts du destin, ne fit nulle difficulté de nourrir un essain de brigands qui devoient un jour renverser son Empire, & s'élever sur ses débris à la conquête du monde entier.

L'histoire Romaine devenant alors l'histoire Etrusque, M. Ribart passe légèrement sur les faits communs aux deux Nations : il s'étend un peu plus sur les trois entreprises des Gaulois, & sur la défaite des Phocéens par les Etrusques & les Carthaginois liés ensemble.

Il finit en observant que les vertus des Etrusques passèrent peu à peu avec leur politique du côté des Romains, & qu'elles céderent enfin leur place au luxe, à la mollesse, & à ces autres vices qui préparent, comme par degrés, les plus grandes Nations au joug & à l'anéantissement.

M. l'Abbé de Manse termina la séance par un Mémoire sur le dernier instant de la vie. « Ce n'est point, dit-il, un traité » de morale que j'entreprends ; je laisse à » ceux que la Religion élève sur nos chairs le soin de vous parler de la mort, » selon les maximes de cette même Religion dont ils sont les Ministres : c'est en » Philosophe ou plutôt en Physicien que je » vais vous entretenir de ce dernier moment. Le tableau que je dois vous en

» faire n'est point effrayant : je ne le pré-
 » sente au contraire que pour tranquilliser
 » le genre humain sur un événement qui a
 » toujours été le sujet de ses inquiétudes. »

M. de Manse débute par des raisonnemens qui tendent à prouver que l'on meurt sans douleur, & il finit par des autorités qui portent à croire que l'on meurt avec plaisir. Dans la première partie de son Mémoire, il tâche de justifier le sentiment de M. de Buffon, & de résoudre les difficultés qu'on pourroit y opposer. Dans la seconde, il ne fait que citer les Auteurs qui ont pensé que le dernier instant de la vie étoit un instant de plaisir : il est même, selon lui, des Auteurs, tels que Platon & Cardan, qui ont soutenu que les morts violentes même n'étoient pas privées de ce plaisir.

Il est inutile d'avertir que M. de Manse n'entend pas du tout parler de ce qui précède la mort : il se borne à ce dernier instant qu'Épictète appelle la maturité de la vie ; & à la fin il exhorte ses Auditeurs à attendre patiemment un plaisir qui ne peut pas nous échapper.

On n'eut pas le temps de lire un Mémoire de M. Maillol sur la chronologie sacrée des premiers temps, à l'occasion d'une inscription hébraïque qu'on voit

138 MERCURE DE FRANCE.

dans la maison de M. Guibal , Maire de cette Ville , & dont M. Maillol a donné l'explication ; mais on espere en faire bientôt part au Public.

Entre la chronologie de notre Bible Hébraïque , & celle que cette Inscription suppose , la différence est bien grande. Selon la première , il ne s'est passé que 3594 ans , depuis la création du monde jusqu'à l'entier rétablissement du Temple : l'autre en donne 4900 , & c'est à ce dernier nombre d'années que M. Maillol donne la préférence , fondé sur cette Inscription qu'il prétend être des plus anciennes , & sur un grand nombre d'autres preuves qu'il détaille dans son Mémoire.



A R T I C L E I I I .
S C I E N C E S E T B E L L E S - L E T T R E S .

G R A M M A I R E .

L E T T R E de M. Levesque de la Rava-
liere , Académicien des Belles - Lettres à
Paris , à l'Auteur du Discours sur l'Ori-
gine de la Langue Françoise , imprimé
dans les Mercurcs de Juin & Juillet
1757.

LA rencontre , Monsieur , & la ressem-
blance presqu'identique , de deux Ouvra-
ges faits en même temps par deux diffé-
rens Auteurs , sont un témoignage que
deux hommes qui ne se connoissent point ,
qui demeurent dans des villes éloignées ,
peuvent avoir les mêmes idées , dire les
mêmes choses , sur le même principe , sur
les mêmes autorités , dans le même ordre ,
presque dans les mêmes phrases & les
mêmes expressions , sans tomber néan-
moins dans le reproche du plagiat ou du
copiste : deux freres jumeaux ne peuvent

point se ressembler plus que nos deux Ouvrages se ressemblent ; il ne reste au mien que la prérogative d'être l'aîné , parce qu'il a vu le jour le premier.

J'atteste avec vérité à tous les sçavans Littérateurs de nos jours , que je n'avois aucune connoissance ni du dessein de votre Ouvrage , ni de son exécution , lorsqu'en 1742 je publiai (1) les Poësies du Roi de Navarre en deux volumes , dont le premier contient *les Révolutions de la Langue Françoisë , depuis Charlemagne jusqu'à S. Louis* , & le second , un Vocabulaire de l'ancienne Langue des Poësies. Votre projet m'étoit également caché , lorsqu'en 1746 j'écrivis à Messieurs les Auteurs du Journal des Sçavans , une Lettre qu'ils eurent la bonté de rendre publique , par laquelle j'annonçois (2) , que j'étois occupé de l'histoire entière de notre Langue , à commencer à la conquête de la Gaule par César , jusqu'à l'établissement de l'Académie Françoisë.

La date du temps , où je projettois cette histoire , n'est donc point un mystere ; elle fut achevée dans le cours des années 1749-1750 : j'ai communiqué mon manuscrit à plusieurs personnes , qui me le

(1) A Paris , chez Guézin , in-8°. t. 1 , p. 75.

(2) Journal des Sçavans , Octobre 1746.

demandèrent , & l'Académie dont j'ai l'honneur d'être membre , & à qui je l'ai lu , en a fait imprimer (1) l'abrégé le plus essentiel : elle n'en a rapporté qu'un précis , « parce qu'il appartient , dit-elle , à » l'Académie Française de manier notre » Langue , de la polir , d'en fixer l'usage ; » un des objets de la nôtre (celle des Bel- » les-Lettres) est d'en faire l'histoire. » Par cette raison l'objet historique est entré seul dans son extrait,

Dans le temps que je travaillois à cette histoire , vous composiez , Monsieur , votre Discours : apparemment que vous n'aviez point de connoissance de mes écrits sur ce même sujet , puisque vous ne les avez point cités , quoique vous ayez nommé (2) le Vocabulaire des Poésies du Roi de Navarre.

Quelque conformité que votre Discours ait avec mon Ouvrage , je reconnois que le Discours est à vous , il vous appartient tout entier ; quoique le fond , la forme & l'érudition soient les mêmes pour vous & pour moi.

(1) Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, t. 23 , histoire , p. 244.

(2) Mercure. Juillet , 1757 , note de la page 175.

Nous sommes déjà deux qui osons penser & dire contre l'opinion invétérée, que notre Langue, dont l'objet tient de si près à la gloire de notre Nation, n'est redevable de rien, ou du moins de très-peu de chose, à la Langue Latine & à toute autre Langue : la nôtre existe d'elle-même, par elle-même, depuis sa naissance qui remonte au temps où les Gaules commencent d'avoir des habitans.

Quelques Sçavans, qui veulent qu'elle soit descendue du Latin, ont imaginé deux Langues Latines, dont la dernière, disent-ils, fait ce jargon qu'ils ont nommé le Latin corrompu : ils ne voyent pas qu'ils donnent à notre Langue une source très-bourbeuse & très-ignoble : demandons-leur dans quel Auteur ancien ils ont trouvé *une haute & basse latinité* ? Ils citeront quelque Glossaire moderne. Je me tais, en déclarant avec vous, Monsieur, que je ne connois qu'une Langue Latine, qui fut celle qui précéda le siècle d'Auguste, qui se polit sous son Empire, & qui depuis ce temps-là jusqu'au nôtre, subsiste dans les Auteurs Latins : ces deux mots, *basse latinité*, désignent des mots qui ne sont pas de la Langue Latine ; ils sortent de la Langue vulgaire, nommée dans les premiers temps, & successivement,

Celtique , Gauoise , Romane (1) , & maintenant François. Les premiers Ecrivains Gaulois qui se piquerent d'écrire en Latin , affecterent de donner aux mots de leur Langue naturelle , un *vern*is du Latin dans lequel ils écrivoient ; c'est-là ce qu'on appelle basse latinité.

On tire de ces mots qualifiés bas latins , l'argument que voici : « Les termes qui » sont entrés dans la composition de notre » Langue , sont imités du Latin ; donc la » Langue François est venue de la Latine. »

Nous demandons qu'on prouve que les mots François ressemblans aux mots Latins, soient venus réellement des Latins : la ressemblance n'est point une preuve suffisante , puisqu'avec elle on pourroit soutenir que les François étoient descendus des Romains, parce que les François étoient des hommes , comme les Romains : « Les Etymologistes, dites-vous (2), ont donné des » catalogues des mots qu'ils prétendent » puisés chez les Latins , & autres peuples » voisins : mais parce que nous en avons » qui sont assez semblables aux leurs , est-ce une preuve triomphante que nous les » avons reçus d'enx ? »

(1) Autrefois j'écrivois *Romane* ; mais je crois qu'il est mieux de dire *Romane*.

(2) Mercure de Juillet, pag. 173.

144 MERCURE DE FRANCE:

Non, ce raisonnement n'est point convaincant; il s'en faut du tout au tout: mais les Bocharts, les Menages, le goûteront, quand ils préféreront la simple raison au faste de l'érudition.

J'avois du regret d'être seul vis-à-vis le nombre d'autres Sçavans, qui ont soutenu & qui soutiennent encore que notre Langue a tiré de la Latine son être & sa subsistance; il faut un grand front pour être content de soi, quand on est tout seul d'un avis: Hé! quels Auteurs, quels noms dans la république littéraire avois-je en tête! Pasquier (1), Fauchet (2) ont donné le ton; l'ingénieux & délicat Bouhours (3), le sage & judicieux Abbé Fleury (4); Dom Rivet, Auteur profond des premiers (5) volumes de l'Histoire littéraire de France; le célèbre M. le Président Hénaut (6); les illustres Académiciens, mes Confreres, Messieurs Bonamy (7), Lebeuf (8), Du-

(1) Recherches de la France, l. 8.

(2) Histoire de la Langue Françoisse.

(3) Second Entretien d'Ariste & d'Eugene.

(4) Traité des Etudes, p. 26, 27.

(5) T. 1, p. 14, 61. T. 4, p. 137. T. 5, p. 89

& suivantes.

(6) Abrégé chronol. ann. 711.

(7) Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, t. 24. Mém. p. 275.

(8) Mêmes Mémoires, t. 17, p. 709. *& suiv.*

clos

clos (1) & d'autres Sçavans, ont défendu ce sentiment.

Qui sçait si leur autorité & leur grand nombre ne m'eussent point fait céder la partie ! Vous êtes venu à mon secours ; je suis heureux d'avoir trouvé en vous un second créateur, un défenseur aussi victorieux que vous l'êtes. Je ne doute point que nous ne voyons bientôt notre parti grossir considérablement. Les Académies ne peuvent point être des spectateurs indifférens d'une pareille contestation, elles en sont les juges : l'Académie Françoisè aujourd'hui si florissante, ne peut point avoir un plus beau sujet de parler, ni qui soit plus de son ressort. Je demande grace pour l'épithete (2) *florissante*, qui vieillit ; elle est juste & expressive, on voudra bien la passer à un homme qui a tant étudié & lu l'ancien François.

M. de Boissy vous a dit, (3) « qu'il ne » manque à votre Discours que le nom de » l'Auteur, qu'il desire vous connoître » personnellement pour vous remercier de

(1) Mêmes Mémoires, t. 15, p. 565.

(2) Nous croyons que cette épithete est très-d'usage, & que loin d'être vieillie, elle est encore tout au moins dans son automne.

(3) Mercure. Juillet, p. 177.

» votre riche présent, qui a le suffrage
 » des vrais Littérateurs. »

Il veut bien que je me joigne à son invitation, dans le même esprit de remerciement; mais j'ai de plus que lui à vous marquer ma reconnoissance du secours que vous m'avez prêté dans le combat que je soutenois seul: je serai charmé de connoître mon généreux défenseur, & de lui protester que j'ai fait vœu de demeurer toute ma vie, Monsieur, votre, &c.

LEVESQUE-DE LA RAVALIERE.

A Paris, ce 10 Juillet 1757.

EXTRAIT du Mémoire lu par M. de la Condamine, à l'Assemblée publique de l'Académie des Sciences, le 20 Avril dernier, contenant un Extrait du Journal de son voyage d'Italie.

COMME ce Mémoire est assez étendu, nous n'en extrairons que les endroits les plus curieux, & spécialement les faits sur lesquels l'Auteur s'appuie, pour prouver que la plus grande partie de l'Italie offre des vestiges & des débris de volcans, dont l'histoire ne fait point mention.

« Dans un voyage (c'est M. D. L. C. qui

» parle), où le rétablissement de ma santé
 » fut d'abord mon unique objet, je n'ai
 » pu, faute d'instrumens & de commodi-
 » tés, faire d'autres observations que cel-
 » les qui s'offroient d'elles-mêmes, & qui
 » ne demandoient que des yeux.

» Je ne m'excuserai donc point de ne
 » pas rapporter une plus ample récolte d'un
 » pays où l'art & la nature offrent à la cu-
 » riosité d'un voyageur un aussi vaste
 » champ que l'Italie. D'ailleurs, je me borne
 » dans ce Mémoire aux matieres qui sont
 » plus particulièrement du ressort de cette
 » Académie, & je m'interdirai, comme
 » étranger à mon objet, tout détail con-
 » cernant les monumens antiques & les
 » arts même; à moins que la physique ou
 » les mathématiques ne s'y trouvent di-
 » rectement intéressées. »

M. de la Condamine rapporte quelques
 circonstances du froid excessif de l'hyver de
 1755, qui fut plus vif dans les provinces
 méridionales de France, mais moins durable
 que celui de 1709. Il vante l'agrément &
 l'utilité des bornes milliaires, placées sur les
 grands chemins de Languedoc, & dans l'état
 Ecclésiastique, à l'imitation des anciens Ro-
 mains. Il parle d'une sorte de marcaffite,
 dont il a vu des boîtes de montre, sem-
 blables à de l'acier poli. Il a reconnu cette

matiere dont il apprit qu'il se trouvoit des mines en Allemagne pour la même qu'on connoît au Pérou , sous le nom de *miroirs de l'Inca*.

« On conserve à Genes, dans le trésor de
 » la Cathédrale , avec la plus grande vé-
 » nération, depuis plusieurs siècles un plat,
 » ou plutôt une jatte exagone , qu'on pré-
 » tend être d'émeraude. Elle est d'une seule
 » piece , & a 14 pouces de diametre. . . .
 » Ce monument est gardé sous plusieurs
 » clefs déposées en diverses mains. Quand
 » on le montre , ce qui n'arrive que rare-
 » ment , & seulement en vertu d'un dé-
 » cret du Sénat , le vase soutenu par un
 » cordon passé dans les deux anses , &
 » pendu au col du Prêtre proposé pour
 » l'exposition , ne sort point de ses mains.
 » Il est défendu par d'anciennes ordon-
 » nances , sous de grieves peines, d'appro-
 » cher de trop près du *Sacré plat* , (*il sa-
 » cro Catino*) & plus encore d'y toucher
 » avec quelque métal que ce soit. Tout
 » cet appareil & ces difficultés semblent au-
 » tant de précautions prises contre ceux
 » qui voudroient s'assurer par quelque
 » épreuve , comme celle du burin ou de la
 » lime , que la matiere du vase a véritable-
 » ment la dureté de l'émeraude.
 » Cependant on produit un acte par le-

» quel il paroît qu'il fut engagé par ordre
 » du Sénat, l'an 1319, pendant un siège
 » de Genes, au Cardinal Luc de Fiesque,
 » pour une somme équivalente à 1200
 » marcs d'or, & que cette somme fut ac-
 » quittée & le gage retiré douze ans après.
 » Ce fait suppose au moins que le grand
 » prix de la matiere du dépôt étoit alors au
 » dessus du soupçon.

» Je ne vois pas quelle présomption en
 » faveur de la matiere du vase, on peut
 » tirer de ce que l'une de ses anses est écla-
 » rée, ni comment cette épreuve qu'on
 » prétend avoir été faite en présence de
 » l'Empereur Charles V, pourroit consta-
 » ter la légitimité de l'émeraude.

» MM. les Princes *Corsini* petits neveux
 » du Pape Clément XII, avec lesquels j'a-
 » vois fait la route de Marseille à Genes,
 » ayant obtenu du Sénat le décret néces-
 » faire pour voir ce monument, je profi-
 » tai de la circonstance pour l'examiner. Je
 » le considérai fort attentivement en l'op-
 » posant à la lueur d'un gros flambeau. La
 » couleur m'en parut d'un verd très-foncé :
 » je n'y apperçus pas la moindre trace de
 » ces glaces, pailles, nuages & autres dé-
 » fauts de transparence si communs dans les
 » émeraudes & dans toutes les pierres pré-
 » cieuses un peu grosses, même dans le

150 MERCURE DE FRANCE.

» crystal de roche ; mais j'y distinguai
 » très-évidemment plusieurs petits vuides
 » semblables à des bulles d'air de forme
 » ronde ou oblongue, tels qu'il s'en trou-
 » ve communément dans les crystaux ou
 » verres fondus, soit transparens, soit co-
 » lorés.

» Le doute que je présente ici n'est pas
 » nouveau : il est assez clairement insinué
 » par les expressions dont se servoit *Guil-*
 » *laume*, Archevêque de *Tyr*, il y a six
 » siècles, peu de temps après que les Gé-
 » nois eurent choisi cette piece pour leur
 » part du butin fait à la prise de Césarée,
 » dans la persuasion où ils étoient qu'elle
 » étoit en effet d'émeraude, comme la cou-
 » leur sembloit l'indiquer. (1) Au reste, il
 » ne tient qu'à ceux à qui ces doutes peu-
 » vent déplaire de les détruire s'ils ne sont
 » pas fondés.

» J'ai tiré le dessein & les dimensions du
 » vase de Genes, telles que je les expose
 » à cette assemblée, d'un ouvrage Italien
 » in-4°, publié à Genes en 1736, par un
 » Religieux Augustin, & rempli de re-
 » cherches historiques sur ce sujet. L'Au-
 » teur traite assez légèrement la question,

(1) *Smaragdinum reputantes, persuadentes quod
 verè sit quod color esse indicat Smaragdus.* Guill.
Tyr. Archiepisc. Lib. x, c. 15.

» ſçavoir ſi ce menble précieux a été rap-
 » porté par les Génois du ſiege de Céſarée
 » en Paleſtine, l'an 1101 (ce qui eſt conf-
 » tant par le témoignage de *Guillaume de*
 » *Tyr*), ou du ſiege d'Almerie priſe ſur
 » les Maures en Eſpagne , l'an 1147.
 » Mais il diſcute avec beaucoup d'éru-
 » dition en quelles mains le vaſe a paſſé de-
 » puis que la Reine de Saba en fit préſent
 » à *Salomon* , juſqu'au temps où l'agneau
 » paſchal fut ſervi dans cette jatte à Notre
 » Seigneur, la veille de ſa paſſion. L'Auteur
 » ſoutient qu'elle eſt certainement d'éme-
 » raude , & il tire ſa preuve de ce que la
 » matiere d'un vaſe qui ſervoit à la Cène
 » où le Sauveur inſtitua l'auguſte Sacre-
 » ment de l'Euchariftie ne peut être trop
 » précieuſe. Ce principe une fois admis ,
 » meneroit l'Auteur plus loin qu'il ne veut,
 » & prouveroit que ſon plat eſt de diamant.

» J'ai vu à Rome entre les mains de
 » *Monſignor Aſſemani* , Prêlat Maronite ,
 » Garde de la Bibliothèque Vaticane, deux
 » pierres transparentes d'une très-belle
 » couleur verte. Je tiens de lui qu'il les a
 » rapportées d'Egypte , & qu'elles ont été
 » tirées d'un grand bloc qu'il a vu , &
 » dont elles faiſoient partie : l'une a 6 pou-
 » ces de long , ſur trois à quatre de large ,
 » & deux & demi d'épaiſſeur. On les donne

152 MERCURE DE FRANCE.

» pour émeraudes. Ce que je puis assurer ;
 » c'est qu'elles en ont la dureté ; le burin
 » que j'y ai appliqué , n'y a point laissé de
 » trace. Elles sont d'ailleurs d'une grande
 » netteté ; la couleur en est beaucoup moins
 » foncée , quoique sur une plus grande
 » épaisseur que celle du plat de Genes. La
 » transparence en est égale, je n'y remarquai
 » aucuns défauts , & surtout pas la moin-
 » dre bulle. Ces deux fragmens ne sont
 » rien en comparaison d'une pierre pesant
 » plus de 20 livres, de forme quadragulaire,
 » que l'on conserve au Couvent de Reiche-
 » nau , proche de Constance. C'est un
 » présent que *Charlemagne* a fait à cette
 » Abbaye. Les Moines ont fait une somme
 » considérable d'un seul de ces fragmens ,
 » & n'ont pu obtenir de l'Empereur *Char-*
 » *les VI* la permission de vendre le reste.
 » Je tire ces circonstances d'un voyage Al-
 » lemand de *Keyser* , imprimé à Hanovre
 » en 1740 : on y voit le dessein du bloc &
 » ses dimensions.

» On ne connoît aujourd'hui d'autres
 » émeraudes , que celles qu'on tire du
 » nouveau Royaume de Grenade. Tous
 » les Historiens rapportent que lors de la
 » découverte du nouveau monde , les Es-
 » pagnols en trouverent un grand nombre
 » à Puerto Viejo & à Manta , sur la côte du

» Pérou , dans la province de Quito.
 » Mais que le fait soit vrai ou faux , je suis
 » certain que la tradition en est aujour-
 » d'hui perdue , même sur les lieux. La
 » riviere des *Emeraudes* que j'ai remontée ,
 » n'en conserve plus que le nom. Le ha-
 » meau Indien situé à son embouchure ,
 » & la petite montagne voisine de ses
 » bords , qu'on suppose être le lieu de
 » l'ancienne mine , sont dans le même cas
 » que la riviere.

» Nous sommes si peu instruits de l'his-
 » toire naturelle de l'émeraude , & de la
 » différence des occidentales aux orienta-
 » les, dont *Tavernier* nie même l'existence;
 » nous connoissons si peu les lieux d'où les
 » anciens tiroient les leurs ; ce qu'on lit
 » dans *Hérodote* & dans *Pline* de la gran-
 » deur prodigieuse de quelques-unes , pa-
 » roît si fabuleux , qu'il seroit à souhaiter
 » qu'au moins ce qui concerne les plus
 » grandes & les plus célèbres dont l'Eu-
 » rope est en possession , fût bien connu
 » & bien constaté.

» Pise , qui a beaucoup perdu de son
 » ancienne splendeur , a des Temples ,
 » des tours , un pont de marbre , sans par-
 » ler des colonnes & autres monumens ap-
 » portés de Grece. Sa Cathédrale , vaisseau
 » immense , en est revêtue. Il n'entre pas

» d'autre matiere dans une Chapelle dite
 » *la Sainte-Epine*, bâtie des seules épar-
 » gnes d'un mendiant : la tour ronde voi-
 » sine de la Cathédrale à qui elle sert de
 » clocher, est du plus beau marbre de Car-
 » rare. Cette tour bâtie depuis près de six
 » siècles, est fameuse par son inclinaison,
 » si considérable, que quelques-uns ont
 » prétendu qu'elle avoit été ainsi construite
 » à dessein par l'Architecte: conjecture ridi-
 » cule & démentie par la plus légère atten-
 » tion : la plupart des anciennes tours de
 » Pise penchent du même côté. J'ai remar-
 » qué la même chose dans plusieurs pieds
 » droits & contre-forts de la Cathédrale:
 » ils ont sensiblement la même inclinaison,
 » ce qui prouve que le sol de ces édifices
 » construits avant l'usage des fondations
 » sur pilotis, s'est affaissé vers le Sud qui
 » est le côté de la riviere.

» Une preuve évidente que le terrain
 » de Pise n'est pas solide, c'est que l'Ob-
 » servatoire de cette Ville, très-beau bâti-
 » ment nouvellement construit sur les fon-
 » demens d'une ancienne tour, s'étoit af-
 » faissé en dix ans de plus d'un pied de
 » Paris, en Mars 1755. Je tiens ce fait de
 » M. Pérelli, Directeur même de l'Obser-
 » vatoire.

» J'ai mesuré avec un cordeau & un

» plomb, la hauteur & l'inclinaison de cette
 » dernière ; le défaut d'à plomb est de 14
 » pieds de Paris , ou du 12° de sa hauteur
 » totale , qui n'excede pas 170 pieds , y
 » compris le donjon & le fossé. Ce n'est
 » pas la moitié de la hauteur de la tour
 » *Afinelli* à Bologne. Celle-ci est de brique
 » de forme quarrée , & sa base est beau-
 » coup plus étroite que celle de la précé-
 » dente ; on lui donne de hauteur 371
 » pieds du Rhin , qui font près de 358 de
 » nos pieds ; c'est presque le double de la
 » hauteur des tours de Notre - Dame , à
 » Paris. Une autre tour à Bologne dite *la*
 » *Garizenda*, de même matiere & de même
 » diametre à vue que la tour *Afinelli* , ne
 » paroît pas moins inclinée à l'œil que la
 » tour de Pise ; mais la partie supérieure de
 » la *Garizenda* est écroulée ou démolie.

» C'est sur le pont de marbre dont j'ai
 » parlé, qu'on donne à Pise , tous les trois
 » ans , une fête singuliere dont je fus té-
 » moin. Six cens quarante Athletes armés
 » de cuirasses & de casques dorés , divisés
 » en deux troupes , se disputent le pont à
 » grands coups de massue. Ce spectacle dont
 » l'origine se perd dans une antiquité re-
 » culée, ne pouvoit me fournir que des ob-
 » servations chirurgicales que je n'ai point
 » recueillies. . . .

» Les excavations qu'entraînent les ou-
 » vrages publics sont presque toujours l'oc-
 » casion de quelque découverte dans le
 » genre fossile. Les travaux faits pour le port
 » de Livourne avoient beaucoup enrichi le
 » célèbre cabinet du Chevalier *Baillon* à
 » Florence, dont l'Empereur a fait l'acqui-
 » sition, & que ce Prince a fait transporter
 » à Vienne depuis quelques années.

» S. M. I. envoie dans toutes les par-
 » ties du monde des Naturalistes & des
 » Dessinateurs faire de nouvelles récoltes.
 » En passant à Marseille, j'avois reçu la
 » visite d'un jeune Médecin Hollandois
 » prêt à partir avec deux Adjoints pour
 » l'Amérique Espagnole. Il étoit chargé
 » d'y faire des collections en tout genre
 » pour le cabinet de Vienne.

» Le goût de S. M. I. pour l'histoire na-
 » turelle est si vif, il est secondé avec tant
 » de zele par ses sujets, que son cabinet
 » formé en peu d'années, l'emporte aujour-
 » d'hui, quant à la partie minéralogique,
 » au rapport d'un témoin très-éclairé &
 » non suspect, sur les deux plus célèbres
 » de l'Europe réunis, le cabinet du Roi,
 » celui de feu M. Sloane acheté par le
 » Gouvernement d'Angleterre. Un Prince
 » puissant n'a qu'à vouloir, les impossibi-
 » lités disparaissent.

» La Toscane abonde en minéraux & en
 » fossile de tout genre. Les cabinets d'his-
 » toire naturelle y sont plus communs que
 » dans le reste de l'Italie. . . .

M. de la Condamine entre dans quelque détail sur la manufacture de porcelaine de Florence, établie par feu M. le Marquis *Ginori*, Gouverneur de Livourne, qui n'y faisoit entrer que les matieres du pays. Il ne manque à cette porcelaine qu'un vernis ou couverte d'un plus beau blanc. Il continue en ces termes :

» J'ai vu dans un cabinet de Livourne
 » un fragment de machoire d'éléphant pé-
 » trifié en agathe pesant près de vingt li-
 » vres. J'ai parlé ailleurs d'une dent mo-
 » laire de je ne sçais quel animal, du poids
 » de deux à trois livres, pareillement con-
 » vertie en agathe, trouvée près de Tarija,
 » dans l'Amérique méridionale, où il n'y
 » a point d'éléphant : elle faisoit partie
 » d'un envoi considérable que je fis à l'A-
 » cadémie par la voie de feu M. *du Fay*,
 » sur un Vaisseau parti de Lima pour Pana-
 » ma le 1 Mai 1737.

» La Chapelle de S. Laurent à Florence,
 » destinée à la sépulture des Princes de la
 » maison de *Médicis*, où les marbres les plus
 » précieux sont à peine admis, fourniroit
 » seule dans son revêtement, qui n'est pas

155 MERCURE DE FRANCE.

» encore terminé , le plus riche & le plus
» magnifique assemblage de jaspes , de
» porphyre , de lapis , & d'autres pierres
» de ce genre qu'on ne voit qu'en petits
» fragmens isolés dans les plus riches cabi-
» nets de l'Europe.

» On sçait que c'est avec de petits pris-
» mes ou cubes de ces mêmes pierres du-
» res , colorées , artistement entés dans
» un ciment préparé , que les anciens ont
» peint des ornemens de fleurs , des ani-
» maux & même des figures humaines en
» couleurs inaltérables , ce qu'ils appel-
» loient *opus tessellatum* , *opus musivum* , &
» que nous nommons mosaïque. Un des
» plus beaux monumens en ce genre parmi
» ceux qui ne sont point encore publiés ,
» est un plafond trouvé à Frascati , dans
» une maison appartenante aux Jésuites ,
» & qu'on prétend faire partie de l'an-
» cienne *Tusculum* de Cicéron. La chymie ,
» en donnant au verre des couleurs souvent
» plus vives , & non moins durables que
» celles des pierres , & de plus de toutes for-
» tes de nuances (1) , a mis les Artistes du

(1) Dans quelques mosaïques antiques , on trouve quelquefois , surtout dans les bordures , des fragmens de verre ; mais on peut soupçonner que c'est une restauration. D'ailleurs on n'y trouve point du verre de toutes les nuances , comme dans la mosaïque moderne.

» moyen âge en état de perfectionner ce
 » bel Art. C'est à Rome qu'il est cultivé
 » avec le plus de succès, surtout depuis plus
 » d'un siècle, par l'immensité des travaux
 » en ce genre entrepris à l'Eglise de Saint
 » Pierre. Toutes les voûtes en sont revê-
 » tues, tous les tableaux d'Autel des Cha-
 » pelles seront exécutés de la même ma-
 » nière, & l'on a trouvé ce moyen d'éter-
 » niser les chef-d'œuvres de peintures des
 » grands Maîtres.

» On a voulu renchérir sur la mosaïque
 » de pierres dures, en y substituant une
 » sorte de marqueterie de même matière.
 » D'abord on s'en étoit tenu à ce que nous
 » connoissons en France, à des représen-
 » tations de fleurs, de fruits, quelquefois
 » d'oiseaux & d'insectes, en pièces rap-
 » portées d'agate, de jaspes, de jade,
 » de lapis, de cornaline & de cailloux
 » colorés. Ces ouvrages ne sont pas com-
 » posés de pièces semblables entr'elles,
 » comme celles qu'on emploie dans la
 » mosaïque, mais de pièces de grandeur
 » inégale, découpées suivant le contour ar-
 » rondi des objets.

» Ce genre de travail a deux avantages
 » sur la mosaïque. On évite la grande
 » multiplicité des joints, & on sauve les
 » angles qui sont inévitables dans l'assem-

» blage des petits prismes dont la mosaïque
 » que est composée. Mais ce qu'on gagne
 » par-là sur la correction du dessein, dont la
 » piece rapportée suit le contour, & sur
 » la pureté des couleurs qui n'est point
 » ternie par les joints, on le perd sur la
 » dégradation des teintes, que la variété
 » des nuances des petits cubes de la mo-
 » saïque rend beaucoup mieux que les
 » grandes pieces. C'est surtout dans les
 » tableaux où l'on a fait entrer des figures
 » humaines depuis quelques années à Flo-
 » rence, à Rome & à Naples, que cette
 » différence est sensible. Une pierre taillée
 » sur le contour même de la figure donne
 » un trait plus net, le dessein vu de près
 » est plus précis; mais les chairs & les
 » draperies formées de ces grandes pieces
 » rapportées n'ont point de demi-teintes, &
 » ressemblent à des découpures enlumi-
 » nées. Les tableaux de ce genre, même
 » de pure architecture, quoique séduisans
 » au premier coup d'œil, ne sont pas
 » exempts de ce défaut.

» La méridienne de Sainte Pétrone tracée
 » à Bologne depuis plus d'un siècle par l'il-
 » lustre Dominique *Cassini*, est connue de
 » toute l'Europe; mais on ignore commu-
 » nément que le plus grand de tous les
 » monumens en ce genre existe depuis

» près de trois siècles dans l'Eglise Cathé-
 » drale de Florence , & que Paul Tosca-
 » nelli en est l'auteur. . . . »

M. de la Condamine rapporte les cir-
 constances qui rendent cette méridienne
 recommandable , telles que sa grande
 hauteur de plus de 277 pieds de Paris , au
 dessus du pavé de l'Eglise, les observations
 faites en 1510 , attestées par une inscrip-
 tion sur le marbre où l'image solaire se
 projette au solstice d'été, &c. Sur les repré-
 sentations qu'il fit à M. le Comte de Ri-
 checour, Président du Conseil de Toscane ;
 le R. P. Ximenès , Professeur de Géogra-
 phie , reçut ordre de travailler à la restau-
 ration de ce beau monument astronomique.
 Ce Pere rend compte de ce travail & des
 observations faites à cette méridienne en
 1755 & 1756 , dans un Ouvrage in-4°
 qu'il vient de publier.

« Toutes les dimensions de la nouvelle
 » méridienne (ajoute M. de la Condamine)
 » ont été prises en toises , pieds , pouces
 » & lignes de Paris. La mesure Françoisé ,
 » & celle de Florence , gravées sur le
 » bronze , sont incrustées dans le pavé de
 » l'Eglise à plomb au dessous du centre du
 » Gnomon. Elles ont été réglées sur la de-
 » mi-toise de fer que j'avois portée en Ita-

162 MERCURE DE FRANCE.

» lie , & qui étoit vérifiée sur la toise de
» M. de *Mairan*. (1)

» J'ai pareillement déposé la longueur
» exacte de la toise qui a servi aux mesures
» de la terre sur le balcon du Palais de l'A-
» cadémie de Peinture de France, à Rome.
» La regle de fer d'une toise, envoyée par
» M. de *Mairan* aux RR. PP. le *Maire*
» & *Boscovich* , & qui a depuis servi à
» leur mesure du degré , dans l'état Ecclé-
» siastique , est exactement comprise (lors-
» que le thermometre de M. de *Réaumur*
» marque 1014) entre les deux faces
» paralleles de deux entailles faites d'é-
» querre dans deux cylindres de porphyre
» scellés en relief sur la tablette du balcon.
» On peut prendre la longueur de la même
» toise entre les pointes d'un compas à
» verge , en les rapportant à deux lignes
» paralleles tracées avec une pointe de dia-
» mant sur la surface horizontale des deux
» cylindres de porphyre , dans la prolon-
» gation du rayon entaillé.

» Depuis le temps que M. *Auzout* ,
» de cette Académie , a donné le rapport
» du pied de Paris au pied Romain an-
» tique , gravé en marbre sur la pierre
» sépulcrale du tombeau d'un Architecte ,

(1) Voyez les Mémoires de l'Académie 1735.

» conservé à Rome dans le Capitole , on
 » a découvert plusieurs autres monumens
 » semblables , où le pied antique est gra-
 » vé ; mais toutes ces mesures sont sculp-
 » tées si grossièrement , & si différentes
 » entr'elles, que les doutes, ainsi que les
 » dissertations sur les anciennes mesures ,
 » n'ont fait que se multiplier , quand on a
 » voulu chercher quelque précision. Ceux
 » qui s'occupent de ces recherches regret-
 » tent souvent de n'avoir pas sous les yeux
 » les monumens mêmes qui pouvoient les
 » éclairer. Au lieu donc de donner un
 » nouveau rapport du pied Romain antique
 » au nôtre , tel qu'il résulteroit de mes-
 » mesures, peut-être un peu différent de
 » celui qui est adopté communément, j'ai
 » cru qu'il seroit plus utile de rapporter
 » l'étalon même des mesures antiques, ou,
 » à son défaut, son creux que j'ai fait mou-
 » ler sur les quatre pieds Romains anti-
 » ques, sculptés en relief que l'on con-
 » serve au Capitole : j'ai pris la précaution
 » de laisser sécher le moule sur le marbre
 » même : ainsi l'on pourra désormais com-
 » parer à Paris ces quatre mesures , & en
 » tirer les mêmes conséquences que si l'on
 » avoit les originaux sous les yeux , c'est-
 » à-dire qu'à leur inspection , & plus en-
 » core à l'examen, on reconnoîtra que le

» grain du marbre & la grossièreté du ci-
 » seau , ne permettent pas d'espérer de tirer
 » de ces monumens la longueur du pied
 » Romain plus exactement qu'on n'auroit
 » celle du pied de Paris avec ces pieds
 » brisés de bois dont se servent communé-
 » ment nos ouvriers , & qui different sou-
 » vent entr'eux d'une demi-ligne & plus ,
 » l'on trouvera encore moins de confor-
 » mité entre les pieds du Capitole. »

M. de la Condamine fait voir qu'on ne peut pas tirer plus de secours pour la détermination du pied Romain antique des fragmens d'un plan de Rome gravé sur le marbre du temps de *Septime Sévere* , cet ouvrage étant rempli de négligences & d'imperfections dans l'exécution. L'Académicien prouve l'insuffisance d'autres moyens tirés des dimensions de plusieurs grands édifices antiques , ce qui est confirmé par la variété des résultats des distances entre les colonnes milliaires qui sont encore sur pied , & il conclut :

« Après toutes les recherches sçavantes
 » qui ont été faites sur le pied Romain , il
 » paroît que la matiere est épuisée , &
 » qu'on ne peut espérer rien de plus qu'u-
 » ne approximation.

» Pour ne parler que des évaluations les
 » plus modernes , M. *Danville* , dans son

» *Traité des mesures itinéraires* (Paris
 » 1741), après avoir pesé tous les témoi-
 » gnages à lui connus , fixe le pied Romain
 » à 11 pouces 10 lignes , ou 130 lignes $\frac{6}{10}$
 » du pied de Paris. En prenant un milieu
 » entre les différentes évaluations du pied
 » antique conclu des différens pieds qui
 » subsistent , tant en marbre qu'en métal ,
 » & des mesures géographiques, M. l'Abbé
 » *Révillas*, dans le tome IV des Mémoires de
 » l'Académie de Cortone (à Rome 1751),
 » s'arrête à 130 lignes 8 dixiemes. Le P.
 » *Boscovich* , dans sa Mesure du degré du
 » méridien (à Rome 1756), le suppose de
 » 131 juste, ou 11 pouces moins une ligne.
 » M. l'Abbé Barthelemi, aidé du R. P. Ja-
 » quier, vient encore de mesurer les 4 pieds
 » du Capitole, & donnera son résultat.

» Quant aux disputes qui peuvent naître
 » sur les dimensions d'anciens monu-
 » mens différemment indiquées par des
 » Auteurs également croyables , pour les
 » terminer sans appel , je rapporte en
 » France les mesures actuelles des colon-
 » nes *Trajanés & Antonines* , celle de la
 » façade du Panthéon , & quelques autres.
 » Je n'assigne point leurs dimensions en
 » pieds ; mais je suis certain par le moyen
 » dont je me suis servi , d'avoir la juste
 » longueur de ces monumens , & en parti-

» culier de ces deux colonnes aussi exacte-
 » ment que si je les avois transportées à
 » Paris.

» J'ai laissé pendre une chaîne de fer
 » chargée d'un plomb de deux ou trois li-
 » vres en forme de sonde, depuis la plate-
 » forme du haut de la colonne, jusqu'à ce
 » que le plomb attaché à la chaîne posât
 » sur le piedestal. Alors j'ai marqué d'un
 » trait de lime l'endroit du chaînon, qui
 » répondoit au niveau du chapiteau de la
 » colonne. Toutes les autres dimensions
 » sont pareillement déposées sur ma chaî-
 » ne. En la laissant pendre librement char-
 » gée du même poids, on retrouvera les
 » mêmes longueurs précisément, quand le
 » thermometre marquera le même degré
 » que j'ai observé. On peut donc transporter
 » ces mesures sur un mur, & même y des-
 » siner horizontalement à hauteur d'apui
 » le profil des colonnes avec toutes leurs
 » dimensions & proportions, & par con-
 » séquent se mettre à portée de les consul-
 » ter, s'il en est besoin, plus commodé-
 » ment qu'on ne le feroit à Rome sur l'o-
 » riginal même. »

La suite au prochain Mercure.

A R T I C L E I V.
B E A U X - A R T S.

A R T S A G R É A B L E S.

P E I N T U R E.

LE sieur Lefevre , Peintre demeurant à Paris rue des Deux Boules , quartier Saint Germain l'Auxerrois , a trouvé le secret d'un nouveau vernis qui n'a aucune odeur , & peut s'employer dans les appartemens occupés même par des malades , sans leur causer la moindre incommodité. Il est aussi dur & luisant qu'aucun autre. Il a même un avantage , c'est de porter son brillant dans les cavités des moulures comme sur les superficies.

G R A V U R E.

LE sieur Rigaud , Graveur , vient de mettre au jour une seconde Vue du Château de Saint Ouen , appartenant à M. le Duc de Gesvres. Il demeure rue S. Jacques , un peu au dessus des Mathurins , à Paris.

ARTS UTILES.

MÉCHANIQUE.

LETTRE à M. de Vaucanson , sur l'établissement fait à Aubenas , pour perfectionner les soies du Royaume.

Cette Lettre devoit paroître dans le Mercure précédent; mais il s'y étoit glissé des fautes d'impression si considérables, que le sens de la Lettre en paroïssoit entièrement altéré, & qu'on a mieux aimé la couper dans ce volume que de le retarder.

Si le suffrage des gens de l'art est la louange la plus flatteuse pour un artiste, leur critique est aussi la plus utile pour lui. Il n'a pas droit de s'en offenser quand elle est solide & décente. C'est dans cette confiance, Monsieur, que je vous ferai part de mes réflexions sur la nouvelle Manufacture de soie, que vous venez d'établir à Aubenas en Vivarais. L'objet m'a paru trop important pour ne pas rendre ma lettre publique.

Elevé

Elevé dès mon enfance dans les fabriques de Piémont, & ayant, depuis mon retour dans ma patrie, continué le commerce de la soie, je voyois avec regret qu'une nation aussi industrieuse que la nôtre, laissât tant d'avantages à ses voisins, dans la fabrication des soies. Je conçus quelque espérance à la lecture de vos Mémoires insérés dans les Mercurès de 1749 & de 1751, contenant la description de vos nouveaux tours à filer la soie, & de vos moulins à organciner. J'entrevis toute l'utilité qu'on pouvoit retirer dans ce royaume de l'usage de ces découvertes; & dès que j'ai appris qu'on les mettoit en pratique, je me suis hâté d'en aller voir l'établissement.

Pour ne pas vous fatiguer des louanges auxquelles vous êtes accoutumé, je n'entrerais pas dans le détail de toutes les inventions curieuses qui composent cette Manufacture; je m'arrêterai plus long-temps sur les avantages qui en devroient résulter pour l'Etat.

Votre objet a été sans doute, Monsieur, d'instruire tous les fabricateurs de soie, en leur donnant un modèle qu'ils pussent facilement consulter. Mais quel lieu choisirez-vous pour établir votre école? L'endroit le plus isolé, le plus inaccessible, le

H

plus éloigné des grands chemins, en un mot Aubenas en Vivarais, où je ne crois pas qu'il y ait d'autres voyageurs, que les pâtres de Provence, qui vont engraisser leurs moutons sur les montagnes voisines. Il falloit être piqué d'une curiosité aussi vive que l'étoit la mienne, pour n'être pas rebuté à la vue des mauvais chemins. Mais si j'essuyai quelque fatigue, je dois avouer aussi que je fus bien dédommagé de ma peine, par la satisfaction de voir la plus parfaite fabrique qui soit en ce genre.

Les Piémontois, qui se piquent d'avoir les plus belles filatures, seroient bien étonnés de voir dans celle d'Aubenas des perfections, des commodités, & une économie dont ils ne se sont jamais douté. Je ne fus jamais plus surpris moi-même, que de me trouver dans un lieu où étoient cinquante fourneaux allumés, sans m'apercevoir de la moindre chaleur, à cause des courans d'air que vous y avez si ingénieusement pratiqués pour sécher la soie au sortir des bassines. Je n'admiraï pas moins ce canal d'eau vive, qui traverse le tirage dans sa longueur, où chaque tireuse est à portée de puiser l'eau dont elle a besoin, & au moyen duquel un lieu nécessairement infecté & malpropre, peut être entièrement lavé & nettoyé dans un clin d'œil.

Je n'ajouterai rien ici à ce que vous avez dit dans vos Mémoires sur vos tours à la double croifade : je remarquerai seulement qu'outre la facilité d'y avoir une croifure toujours égale , & telle qu'on la veut , l'avantage d'y former des filenſes , en beaucoup moins de temps , eſt le plus grand bien que vous ayez pu procurer aux filles de ces campagnes. Le maître de la filature m'assura qu'au lieu de cinq ans d'apprentissage qu'elles faisoient ci-devant , elles étoient , après deux ans , beaucoup plus habiles à filer sur ce nouveau tour , que celles qui filoient depuis vingt ans sur les tours ordinaires.

Je ne m'attendois pas à y voir un *va & vient* différent de celui que vous aviez décrit dans votre Mémoire. Je vous ſçais bon gré d'avoir abandonné la corde ſans fin , & d'avoir réglé , avec des roues à dents , le mouvement des guides qui conduiſent les fils de ſoie ſur le devidoir. J'ai admiré la forme ſimple & ingénieufe de ce *va & vient* , où vous avez ſçu employer le pliage des Piémontois , & éviter les inconvéniens qui l'avoient fait rejeter en France. Ceux qui verront cette filature , & qui feront attention à l'exactitude , aux facilités que vous y avez miſes , ne feront plus étonnés que les ſoies qui en ſortent , ſoient ſi par-

faites, & fassent ensuite si peu de déchet au devidage & sur le moulin.

Au sortir de la filature, je fus conduit dans la salle des moulins qui servent à devider les écheveaux de soie, faits sur les tours. Quand on considère ces moulins, on est tout étonné que les anciens n'aient pas été construits de la même manière. Il semble que les moyens que vous y employez, devoient naturellement venir dans l'esprit des premiers inventeurs. Il faut absolument voir ces moulins, pour sentir la beauté de leur mécanisme; les machines bien simples ont leur difficulté à être décrites, comme les plus composées.

Je vis, dans la même salle, vos moulins qui servent à doubler les soies à deux, trois & quatre bouts. On a défendu, en Piémont, de doubler les soies au moulin, à cause des défauts énormes qui en résultoient. Chacun est obligé de faire faire cette opération à la main : méthode encore défectueuse, indépendamment du plus grand nombre de personnes qu'elle occupe. Mais je suis sûr que quand les Piémontois connoîtront la structure de vos moulins, l'usage en sera plutôt introduit chez eux, que chez nous. Vos moulins à organciner ne me laisserent plus rien à désirer. Quel ordre ! Quel arrangement ! Quelle harmonie dans toutes

les pieces qui les composent ! Quelle sûreté dans les mouvemens ! Quelle simplicité dans les moyens ! Le tors que la soie y reçoit , ne dépend plus ici , comme en Piémont & partout ailleurs , de la tension variable d'une courroie , ou de la vitesse inégale d'un *strafin*. Tous les fuseaux y font des révolutions constantes & régulières , par le moyen d'une chaîne , dont l'invention me paroît être un chef-d'œuvre de mécanique.

Personne n'avoit encore pensé qu'il fût possible de remédier à l'inégalité de l'apprêt, occasionnée par le remplissage des bobines qui reçoivent la soie des fuseaux. Il falloit un génie aussi prévoyant , & aussi fertile que le vôtre , pour imaginer de faire retarder leur mouvement , à mesure qu'elles se chargent de soie. On seroit tenté de croire que chaque piece de votre moulin est douée de quelque intelligence, tant leur accord est unanime , régulier & constant. Enfin on aura de la peine à croire , sans le voir , que des moulins , dont vous avez si fort étendu & rectifié les opérations, soient moins grands , moins composés , & plus solides que les anciens. Il est de fait cependant qu'ils occupent la moitié moins de terrain, qu'il faut la moitié moins de monde pour les servir, les trois quarts moins de

force pour les mouvoir, & que la soie, en recevant de meilleurs apprêts, y souffre beaucoup moins de déchet.

Voilà, sans contredit, Monsieur, des moyens excellens & bien sûrs de porter les soies du royaume au plus haut degré de perfection. Mais vous vous êtes bien trompé, si vous avez cru qu'il suffisoit pour cela d'exposer simplement ces moyens aux yeux des mouliniers & des tireurs de soie. La médiocrité de fortune de tous ces gens-là, ne leur permettra pas même de faire le voyage d'Aubenas, pour aller voir vos modeles; & quand les plus aisés d'entr'eux feroient les frais de ce voyage, leur intérêt particulier ne les portera jamais à faire les avances nécessaires pour vous imiter.

Votre objet est que l'on fasse des organ-cins au moins aussi beaux que ceux de Piémont, afin qu'il ne sorte pas tous les ans du royaume plusieurs millions pour s'en pourvoir; & vous comptez que de pauvres particuliers, à qui cela est très-indifférent, feront de grands sacrifices pour opérer ce bien dans l'Etat? Auriez-vous pu penser, Monsieur, que ceux qui entreprendroient de pareils établissemens, se trouveroient dédommagés de leur première dépense par le plus de perfection qu'auroit leur soie, & & par le plus haut prix qu'ils la vendroient?

Si vous avez fondé là-dessus vos espérances, vous pouvez regarder comme très-inutiles les soins que vous avez employé à leur instruction, parce que vous ne trouverez jamais personne qui ait la complaisance de se ruiner pour remplir vos vues, toutes louables qu'elles sont.

Je suppose qu'un particulier ou qu'une compagnie voulût établir à ses frais une fabrique semblable à celle d'Aubenas. Je vois d'abord un premier objet de dépense pour la construction des bâtimens, & pour celle des moulins, qu'il faut regarder comme un fonds mort. Le second objet de dépense est la mise à faire pour l'achat des matieres, & pour leur exploitation. L'entrepreneur se trouveroit, par cette dernière mise, en état de travailler en concurrence avec les fabricans de Piémont & d'ailleurs, qui ont leur établissement fait depuis long-temps, ou qui le tiennent de leurs peres : mais il seroit surchargé de la première mise, dont il lui faudroit retirer chaque année l'intérêt sur la vente de ses soies. En supposant que cette fabrique fît tous les ans, comme celle d'Aubenas, cinquante à soixante quintaux d'organcin, il seroit donc obligé de les vendre quarante & cinquante sols par livre plus chers que ses concurrens ; & c'est sur

H iv

quoy un homme prudent ne comptera jamais , quelque supériorité que puisse avoir sa soie sur celle de Piémont : il seroit même obligé de donner ses organcins à plus bas prix que les Piémontois , en attendant qu'il eût fait tomber le préjugé qui est en leur faveur.

Vous m'objecterez qu'on peut se dispenser de faire d'abord de si grands établissemens , & qu'on peut les augmenter peu à peu. Mais si l'on ne fait que la moitié ou le quart de l'établissement , on ne fera que la moitié ou le quart de la soie ; & plus la fabrique sera petite , moins les ressources seront grandes pour s'indemniser de cette première mise , toujours indispensable.

Vous me répondrez encore , comment ont fait les Piémontois & les autres , lorsqu'ils ont voulu établir les mêmes Manufactures ?

Presque tous les premiers Entrepreneurs se sont ruinés ; il n'y a eu que ceux qui ont été fortement aidés par le Gouvernement , qui se soient soutenus , ou bien ceux qui se sont élevés sur les ruines réitérées des premiers. Les exemples de cette vérité sont si connus , que chacun est en garde aujourd'hui contre toute première entreprise , & surtout depuis que le commerce & la finance ont exercé tous les esprits au calcul d'intérêt.

Faut-il donc abandonner des découvertes si utiles , & renoncer à la perfection de nos soies , qui font actuellement le principal objet de notre commerce ?

Non sans doute. Le siècle passé , & le commencement de celui-ci , nous fournissent plusieurs exemples d'établissémens nouveaux , soutenus & conduits à la plus haute réputation & à la plus grande utilité. Lorsqu'il fut question d'élever des Manufactures pour la fabrication des draps Londrains, destinés au Levant , la province de Languedoc scut donner à ses Manufacturiers une somme par chaque piece , en dédommagement des avances faites pour la construction de leurs métiers , & un loyer annuel pour les frais de leurs bâtimens. Cet encouragement a produit un si grand effet, qu'on a été obligé d'arrêter l'ardeur de ces fabricans , par une fixation proportionnée à la consommation de leurs draps.

De même , quand on voulut engager les fabricans de Lyon à monter des métiers pour des velours , façon de Genes , on donna pendant plusieurs années un écu par aune à tous ceux qui en voulurent faire, & dix ans après , les Génois ne nous vendirent plus une aune de velours façonné.

Si de pareils moyens ont produit de si bons & de si prompts effets , pourquoi ne

178 MERCURE DE FRANCE.

les appliqueroit-on pas aujourd'hui à un objet bien plus important ? Car il n'est pas seulement question d'empêcher que des millions ne sortent tous les ans du Royaume, il s'agit d'alimenter nos fabriques avec une matiere de notre crû, & travaillée par nos mains, afin que l'entretien de ces fabriques ne dépende plus, comme il est arrivé naguere, d'un achat plus ou moins considérable d'organcins, fait par les Anglois en Piémont, ou de l'accaparement de quelque particulier, qui met le fabricant à contribution. Il s'agit de donner plus de valeur à une matiere dont nous ne sçavons point encore tirer le meilleur parti ; il s'agit de procurer à nos provinces une main-d'œuvre que nous payons à l'étranger ; il s'agit enfin de donner à nos étoffes un degré de perfection qu'elles n'ont pas, & qu'elles auroient, si on préparoit mieux cette matiere premiere.

Mais ne donne-t'on pas tous les ans, me répondez-vous, quantité de gratifications pour encourager les cultivateurs & les fabricateurs de la soie ?

Je sçais que les gratifications que l'on donne à plusieurs tireurs de soie, ne servent qu'à les mettre en état d'acheter plus cher les cocons ; ce qui en fait hausser le prix, au préjudice de ceux

qui n'obtiennent pas la même faveur. Il faut nécessairement que celui qui reçoit, en pur don, vingt & trente sols par chaque livre de soie, écrase son voisin qui ne les reçoit pas, & l'on décourage dix personnes pour en favoriser une, sans qu'il en résulte le plus petit avantage pour l'État ou pour le bien de la chose. Au contraire, cette gratification étant donnée sur la quantité, & non sur la qualité de la soie, ceux à qui elle est promise, n'ont d'autre intérêt que d'en faire beaucoup, afin que leur gratification soit plus forte : aussi leur soie, toujours faite à la hâte, est elle toujours très-inégale, jamais assez purgée, ni suffisamment croisée. Ceux qui n'obtiennent pas la gratification, cherchent à se dédommager par une préparation encore plus négligée & plus frauduleuse, de manière que les efforts que l'on fait pour augmenter la quantité des soies, sont peut-être ce qui peut en perpétuer la mauvaise fabrication. Les effets n'en sont que trop réels; car on éprouve tous les ans que les soies qui viennent des cantons où se donnent ces gratifications, sont toujours celles qui font le plus de déchet au dévidage, qui est la véritable pierre de touche de la bonne ou de la mauvaise qualité de la soie : qualité qui dépend toujours de la manière dont elle est filée.

H vj

180 MERCURE DE FRANCE.

Donneroit-on ces gratifications dans la seule vue de soutenir la vente des cocons à un prix fort haut , & d'engager par-là les cultivateurs à planter beaucoup de mûriers ? Cet expédient seroit bien en pure perte ; car la plantation des mûriers suivra toujours la consommation de la soie , au lieu que la soie ne se vendra jamais que relativement à sa bonté & à sa beauté. Les fabricateurs d'étoffe tireront leur soie de Piémont ou d'Italie , tant que celle du Royaume ne remplira pas leur objet. Sçavoir procurer la consommation , c'est sçavoir encourager les productions. On n'a pas besoin d'indiquer de nouveaux moyens pour planter des mûriers ; tous les paysans sçavent planter des arbres , & leur intérêt les instruira toujours de la quantité de mûriers dont on aura besoin. Mais il n'en est pas de même de la fabrication de la soie. Si ceux qui la travaillent, suivent une mauvaise méthode , & qu'ils aient contracté une mauvaise habitude , ils n'auront pas assez d'intelligence pour se perfectionner d'eux-mêmes : il faudra donc les instruire & les encourager par des gratifications. Si les instrumens dont ils se servent , sont défectueux , ils n'auront ni l'esprit , ni les moyens d'en faire de plus parfaits : il faudra donc aussi leur procurer des secours

suffisans pour s'en pourvoir ; & c'est à quoi je pense que ces gratifications seroient bien employées.

Ne vous flattez cependant pas, Monsieur, qu'en donnant vos tours à tous les fileurs de soie , & vos moulins à tous les mouliniers , vous puissiez encore faire fabriquer de la soie comme en Piémont. Ce n'est pas que vos tours & vos moulins ne méritent à tous égards la préférence sur ceux des Piémontois ; il faudroit être de la plus mauvaise foi du monde pour n'y pas reconnoître toutes les importantes corrections que vous y avez faites, & pour ne pas convenir que la soie doit nécessairement y acquérir beaucoup plus de perfection : mais tant que la fabrication de cette soie sera partagée , c'est-à-dire qu'elle sera filée par les uns, & moulinée par les autres , ne vous attendez point à surpasser les fabriques de Piémont ; vous ne les égalerez même jamais.

Vous sçavez que presque toutes les soies du royaume sont filées par des particuliers, pour être vendues , sans aucune préparation, ou dans les foires, ou à des marchands de soie , & que ces derniers les donnent ensuite à des mouliniers , pour en faire de la trame ou de l'organcin.

Celui qui fait filer la soie , pour la vendre greze ou sans apprêt , s'embarasse fort

182 MERCURE DE FRANCE.

peu qu'elle donne plus ou moins de peine au moulinier qui la travaillera , ou qu'elle fasse plus ou moins de déchet dans les différentes préparations qu'elle doit recevoir. Son intérêt le porte à tirer un parti égal de tous ses cocons , & à faire passer , autant qu'il le peut , les bons avec les mauvais. Il a seulement l'attention de donner une belle apparence à la superficie de ses écheveaux , afin de s'en procurer la vente plus facile & plus avantageuse.

Le moulinier , à qui on donne cette soie à monter en organcin , est payé à tant par livre, pour façon & déchet, ou simplement à tant par livre, pour sa façon, en rendant le déchet en nature. Dans le premier cas , la soie n'est jamais nettoyée , parce que le moulinier craint de faire un trop grand déchet , qu'il seroit obligé de remplacer en argent ou en soie. Dans le second cas , la soie n'est point ménagée ; le moulinier n'ayant plus d'inquiétude sur le déchet, fait aller son moulin avec précipitation , pour faire plus d'ouvrage ; les fuseaux n'étant jamais tous également libres , tournent fort irrégulièrement , & la soie se trouve toujours inégalement tordue, & remplie d'une infinité de nœuds. Vous sentez , Monsieur, qu'avec des intérêts si opposés, vos tours & vos moulins , tout parfaits qu'ils sont ,

feroient , entre les mains de tous ces gens-là, d'une foible ressource pour la perfection des soies.

Vous n'arriverez à ce but que par l'établissement de plusieurs fabriques où la soie pourra être travaillée en entier , c'est-à-dire, où les différentes préparations qu'elle y recevra , intéresseront le même maître , comme celles qu'on fait actuellement à Aubenas , où l'Entrepreneur m'a dit qu'elles ne souffroient pas un & demi pour cent de déchet. Les premiers ballots de cette soie m'ont passé par les mains , & je dois avouer que je n'ai jamais rien vu de si parfait pour la netteté , pour l'égalité & pour la bonté de l'apprêt. Celles de Piémont n'ont de même acquis tant de supériorité , que depuis que les propriétaires des moulins ont cessé d'avoir recours aux soies d'achat , & qu'ils n'ont organciné que les soies de leur tirage. Cette pratique religieusement observée , a soutenu la réputation des Pignata , des Galéani , & de tous ceux qui ont suivi leur exemple. Si depuis peu il y a eu quelques-unes de ces fabriques qui se soient écartées de cette regle, en travaillant des soies achetées grezes dans le Montferrat, ou aux environs, on s'en est aussi-tôt apperçu à Lyon , & la confiance a bien vite cessé à leur égard.

184. MERCURE DE FRANCE.

C'est avec de semblables fabriques, Monsieur, que non seulement vous rendrez vos moulins utiles, mais que vous pourrez surpasser de beaucoup les Piémontois, tant qu'ils ne corrigeront pas leurs moulins sur le modèle des vôtres. Je sens ici que la dépense nécessaire pour encourager ces établissemens, paroîtra d'abord un objet effrayant. Mais si l'on veut bien calculer & comparer cette dépense avec les avantages qu'en retireroient l'Etat en général, & les Provinces en particulier, on trouvera que l'épargne, dans cette occasion, seroit une économie bien mal entendue.

On tire tous les ans du Piémont ou de l'Italie pour sept à huit millions de soie organcinée. Dans ces sept à huit millions, il y a un tiers pour la main d'œuvre: c'est donc deux millions cinq cens mille livres que nous donnons chaque année à l'étranger, & qui resteroient dans nos provinces. Il n'est pas besoin de faire de nouveaux fonds pour cela. Ceux qu'on accorde tous les ans aux tireurs de soie, comme je l'ai dit plus haut, serviroient à encourager ces établissemens, sans lesquels, je le répète, on ne doit point se flatter de faire fabriquer des soies capables de remplacer celles de Piémont. Ce même fonds, continué pendant douze ou quinze ans,

suffiroit pour établir autant de ces Manufactures , qu'il en seroit besoin pour suppléer à la quantité d'organcins que nous tirons du dehors.

Quand on proposera une indemnité annuelle , capable de dédommager des premiers frais à faire pour les bâtimens & pour les moulins , on trouvera dans les Entrepreneurs d'aujourd'hui , tout autant d'empressement , qu'en ont montré les fabricateurs des draps pour le Levant , & ceux de Lyon pour les velours.

La province de Languedoc voudroit-elle aujourd'hui n'avoir pas encouragé, comme elle l'a fait , ses Manufacturiers ? Les richesses qu'elle s'est procurées par-là , doivent la convaincre, ainsi que les provinces voisines , qu'on ne doit point attendre de sacrifices de la part des particuliers , que l'intérêt seul les conduit , que le grand art de les engager à une nouvelle méthode , consiste à leur faire voir un bénéfice présent à la suivre, & que ce n'est qu'en présentant à chacun son avantage personnel, qu'on détermine le grand nombre à concourir au bien général.

C'est cet intérêt public qui m'a engagé , Monsieur , à vous proposer mes réflexions. Personne n'est plus en état que vous d'en sentir la solidité, & de contribuer à les ren-

dre utiles. Je ne doute pas que présentées par vous, avec l'autorité que peut leur donner votre suffrage, elles ne fassent impression. Je compte d'autant plus sur votre zèle à les appuyer, que si on ne faisoit pas de vos découvertes tout l'usage que je propose, ce seroit un bien précieux en pure perte pour l'Etat, & dont nos voisins ne manqueroient pas de profiter, pour prendre sur nous encore un plus grand avantage dans cette partie du commerce.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P * L * *.



ARTICLE V.
S P E C T A C L E S.

O P E R A.

Voici l'Extrait *des Surprises de l'Amour*, que l'Académie Royale de Musique continue à représenter.

L'enlèvement d'Adonis est le sujet de la première entrée. La scène est dans le bois de *Diane*. L'Amour ouvre cet acte en disant :

Pour surprendre Adonis, j'abandonne les Cieux ;
C'est l'Amour qui le suit, c'est Vénus qui l'adore ;
Diane trop long-temps le dérobe à nos yeux.
C'est ici chaque jour qu'il devance l'aurore ;
Et je viens plus touché de l'emploi glorieux
D'instruire un jeune cœur des secrets qu'il ignore,
Que de régner sur tous les Dieux.

L'heureuse exposition ! on ne peut pas en faire une plus claire, plus précise. Nous osons la donner pour modèle. Adonis paroît. L'Amour s'éloigne un moment pour l'observer. Adonis se plaint du trouble de

son cœur , où les desirs commencent à naître. La chasse & les forêts n'ont plus de charmes pour lui. L'Amour reparoît sans armes ; & feignant de s'être égaré , demande à Adonis s'il n'auroit point vu l'Amour. Adonis témoigne la crainte , & presque l'horreur qu'il a de ce Dieu qu'on lui a peint comme un monstre dangereux. Le fils de Venus lui répond :

Hélas ! peut-on le craindre ? il est fait comme vous :
 Dans un âge si tendre , avec des traits si doux ,
 Le Dieu qui fait aimer , le Dieu qui rend aimable,
 Est-il un monstre redoutable ?

Cette scène est si bien dialoguée , que nous la mettrions ici toute entière , si nous ne l'avions déjà transcrite en partie dans le premier volume de Juin. Nous nous bornerons donc à dire que l'Amour se fait connoître aux yeux d'Adonis , & qu'il lui parle en faveur de Vénus, sa mère. Adonis s'écrie :

Au trouble de mon ame , au charme de sa voix ;
 Pouvois-je , ô Ciel ! le méconnoître ?

Une symphonie agréable annonce l'arrivée de Vénus. Les Graces la devancent. Elles environnent Adonis , qui ne sçait d'abord à laquelle il doit donner la préfé-

rence. Vénus paroît , & fixe son choix. La Déesse reste seule avec lui, & lui demande :

S'il étoit un autre séjour
Où la voix du plaisir se feroit seule entendre ,
Où toujours adoré , vous seriez toujours tendre...
Quitteriez-vous ces lieux pour un séjour si doux ?

Parlez :

Adonis lui répond par ces mots heureux :

Déesse , y seriez-vous ?

Vénus.

Oui, charmant Adonis, j'y serois pour vous plaire ;
Pour jouir d'un bonheur qui fixe tous mes vœux ,
Pour y brûler de tous les feux
Qu'amour peut allumer dans le sein de sa mere.
Fuyez une loi trop sévère ,
Je garde un sort plus doux au plus beau des mortels :

Venez partager à Cythere ,
Et ma tendresse , & mes Autels.

Adonis jettant son javelot.

Ah ! je vous suis partout : c'est l'Amour qui l'ordonne :

Eh ! qui pourroit lui résister ? ...

La scene finit par un duo , qui est interrompu par un bruit de chasse. L'Amour

190 MERCURE DE FRANCE.
rentre tout effrayé , en disant :

Diane , assemble ici sa cour ;
Fuyons , sortons de ce séjour ,
Et cherchons dans les airs une route nouvelle.

L'Amour , Vénus & Adonis sortent ensemble : des Chasseurs & des Nymphes entrent en dansant , & forment un divertissement qui est bientôt troublé par l'arrivée de Diane , qui se plaint qu'on vient d'enlever Adonis , & de le soustraire à ses loix. L'Amour , s'écrie-t'elle :

L'Amour a-t'il séduit sa crédule innocence ?

Cruel , je reconnois tes coups :

Courons , courons à la vengeance ;

Volons sur ses pas , armons-nous.

Mercurc descend du ciel , & dit à Diane , qu'Adonis va paroître à ses yeux ; mais qu'elle craigne de se laisser surprendre. Vénus paroît en même temps sur un nuage , ayant devant elle l'Amour & Adonis , déguisé sous les mêmes traits & avec les mêmes attributs. Elle les présente tous deux à Diane , en lui disant de choisir si elle l'ose ; Diane qui craint que son choix ne tombe sur l'ennemi qui l'offense , sort indignée , après avoir répondu fièrement à Vénus :

Garde un ingrat que je te livre :

Dès qu'il a pu te suivre ,

Il n'est plus digne que de toi :

Vénus triomphe , & le théâtre change à la voix de l'Amour. On voit les jardins d'Amathonte ornés de berceaux & de portiques dorés. Cette décoration est des plus galantes & des mieux caractérisées. Cette entrée est heureusement terminée par le ballet de Diane & Endimion. Il est très-bien lié au sujet , & annoncé d'une manière aussi naturelle qu'ingénieuse , par ces paroles de l'Amour adressées à Adonis.

Diane , que tu crois si fiere & si sauvage ,

N'a pas toujours gardé son cœur ,

Et je veux que ces jeux te retracent l'image

Du Berger qui fut son vainqueur.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur ce divertissement , dont nous avons loué avec justice l'idée , l'exécution & la musique.

La seconde entrées (la Lyre enchantée) est moins riante que la première ; mais elle est embellie par des détails qui doivent rendre indulgent pour le fonds & pour l'ensemble. Le Théâtre représente un vallon champêtre au pied du Mont Parnasse , dont on voit les deux côteaux couverts

de palmiers, avec des trophées qui caractérisent les Muses & les Arts. La Syrene Parthenope commence l'acte par ces vers :

Charme de mon vainqueur, doux accent de ma
voix,

Formez avec mes yeux un si tendre langage,

Qu'il puisse écouter mille fois,

Et mes sermens, & mon hommage, &c.

Ce vainqueur est Linus, qui paroît avec Uranie, dont il est l'élève. Parthenope s'éloigne, en disant que son Amant doit s'échapper pour l'entretenir. Uranie exhorte Linus à chanter ce que la poésie a de plus grand, comme les exploits d'Apollon, les Titans renversés, la mort du serpent Python. Linus lui répond :

Ce sublime essor m'épouvante :

C'est l'Amant d'Issé que je chante.

Uranie.

Ce penchant aux douces erreurs

Annonce déjà la tendresse :

Gardez-vous, gardez-vous sans cesse

Du piège des folles ardeurs,

S'il est des Dieux que l'amour blesse,

C'est un jeu dont ils sont vainqueurs

Sans qu'il en coûte à leur sagesse.

Nous ne croyons pas cette maxime
exactement

exactement vraie , témoins les folles amours de Jupiter , qui a employé tant d'indécentes métamorphoses pour séduire une foule de mortelles , & pour les ravir à leurs parens ou à leurs maris. Rien n'est moins sage qu'une pareille conduite , les mœurs y sont cruellement blessées , & ce Dieu là feroit aujourd'hui un très-mal-honnête homme.

La Muse se retire ; la Syrene revient accompagnée de Sylvains & de Driades , & chante sur sa lyre :

Venez tous écouter ma lyre ;
Avec elle écoutez mes chants ;
L'amour en forme les accens ,
Et c'est le plaisir qu'elle inspire.

Les Faunes & les Driades forment un ballet champêtre au son de la lyre de Parthenope. Linus paroît. Ils terminent leur danse , & se retirent. Parthenope témoigne à Linus la crainte qu'elle a que les Muses l'emportent sur elle : non , lui répond-il tendrement :

Non , ce n'est qu'à vos loix
Que Linus charmé veut se rendre.

Les trouverois-je ailleurs ces charmes que je vois ?

Cette voix que j'adore , où pourrois l'entendre ?

Parthenope lui replique par ce joli vers :

Ah ! si vous l'écoutez, vous la rendrez plus tendre.

Elle chante :

Lorsque Vénus sortit du sein de l'onde,
 Son regard sur la terre enfanta le desir.
 L'espoir de tous les cœurs vint bientôt se saisir ;
 Et l'amour achevant les délices du monde ,
 Donna la naissance au plaisir.

Ces paroles sont bien dans la bouche d'une Syrene : voilà son vrai langage.

Parthenope & Linus confirment leurs flammes mutuelles par un duo. Elle veut, pour punir les Muses d'oser condamner l'ardeur que les Syrenes inspirent par leurs chants voluptueux , elle veut qu'Uranie à son tour en éprouve toute l'ivresse. La maligne Syrene à cet effet suspend à un arbre une lyre enchantée , qui pénètre d'amour ceux qui la touchent. Peut-être l'Auteur eût pu faire parvenir cette lyre avec plus d'adresse entre les mains d'Uranie ; mais à l'Opera on est si pressé du temps , que l'expédient le plus court paroît toujours préférable.

Parthenope aperçoit Uranie , & sort avec Linus. La Muse porte ses premiers regards sur la lyre ; en la prenant , elle est

surprise que les premiers sons qu'elle en tire soient des sons amoureux :

Douce volupté d'un cœur tendre,
Triomphez de tous les plaisirs.

La crainte d'abord l'arrête , mais elle se rassure en disant :

Ce sont de vains accords qu'emportent les Zéphyr.

Elle continue , & fait entendre alors cet air enchanteur qui la subjugué & tout le Public avec elle :

La sagesse est de bien aimer ,
Et d'aimer toujours sans partage :
On est heureux , si l'on peut s'enflammer ;
Si l'on est constant , on est sage ;
La sagesse , &c.

Linus paroît , & la Muse lui déclare avec la liberté d'une Syrene l'amour qu'elle sent pour lui. Linus de son côté lui avoue avec la même franchise qu'il brûle d'une ardeur aussi tendre , mais qu'une autre est l'objet de sa flamme , & qu'Apollon consent de l'unir avec Parthenope qu'il adore. Le Parnasse tout à coup est éclairé : Apollon suivi des Muses en descend , & rompt l'enchantement qui

196 MERCURE DE FRANCE.

qui troubloit la raison d'Uranie, en lui donnant sa lyre à la place de celle qu'elle avoit. Il chante ensuite :

Accourez , Muses & Syrenes ,

Venez seconder mes desirs.

Que vos talens unis forment les douces chaînes

Qui menent aux plaisirs.

Terpsichoré arrive. Elle donne des leçons de danses aux Faunes qui font des pas réguliers. Ils se mêlent aux Muses & aux Syrenes, ce qui forme un ballet général, & termine l'acte.

La scène de la troisième entrée est à Théos chez Anacréon. Elle ouvre d'une manière brillante, & tout à fait dans le caractère du héros & du sujet. L'appartement d'Anacréon est orné pour une fête. On y voit les statues de l'Amour & de Bacchus. Ce Poète aimable y paroît à table avec plusieurs convives. Lycoris, sa maîtresse, est à la tête d'une troupe de jeunes Esclaves qui leur versent à boire, & qui dansent autour d'eux en les couronnant de fleurs. L'acte commence par ce chœur :

Regne , ô divin Bacchus , enflamme nos esprits

Que le transport de ton ivresse

A chaque instant renaisse

Avec la tendresse, & les ris.

Regne, ô divin Bacchus, &c.

Anacréon adresse ensuite ces jolies paroles à Lycoris dans le moment qu'elle lui verse à boire en dansant autour de lui :

Nouvelle Hébé, charmante Lycoris,
Vole, répands les fleurs qui parent ta jeunesse ;
Verse nous le nectar, fais-le couler sans cesse.

Charmante Lycoris,
Sois dans ce temple heureux l'adorable Prêtresse
De tous les Dieux que je chéris.

Le chant d'Anacréon rend la danse de Lycoris plus vive, & la danse de Lycoris rend à son tour le chant d'Anacréon plus gai. Il exprime sa joie brillante par cet air tendre-bacchique :

Point de tristesse,
Passons nos jours
Dans les amours
Et dans l'ivresse.
Buvons sans cesse ;
Aimons toujours, &c.

Ces chants sont interrompus par une symphonie bruyante, & la fête est troublée par l'arrivée de la Prêtresse de Bacchus, qui entre accompagnée d'une troupe

198 MERCURE DE FRANCE.

de femmes inspirées , représentant les Menades , portant des thyrses & des flambeaux. Elles renversent tout , brisent la statue de l'Amour , arrachent Lycoris des bras d'Anacréon , & sortent victorieuses. L'Auteur a fait ici un changement très-convenable. Les convives ne se remettent plus à table , ils se retirent tous en même temps que la Prêtresse de Bacchus.

Anacréon reste seul , & son sommeil est l'effet du pouvoir de l'Amour & non de celui du Dieu du vin. A peine est-il endormi qu'il est réveillé par le bruit d'un orage affreux , & par les cris d'un enfant qui se plaint qu'il va périr. Cet enfant est l'Amour. Anacréon attendri court ouvrir à ce Dieu , qui paroît en habit d'Esclave dans un grand désordre ; il lui demande quelle est sa patrie & son maître. Le faux Esclave lui répond qu'il est né à Cythere , & qu'il sert Lycoris. Un ingrat , dit-il ,

Un ingrat qu'elle aimoit la quitte avec mépris,
Le courroux s'est emparé d'elle ;
J'ai moi-même éprouvé ses transports furieux.
J'ai fui sa disgrâce cruelle ,
Et mes pas égarés m'ont conduit en ces lieux.

Anacréon.

Quel est donc cet Amant coupable ?

L'Amour.

Ah ! de tous les mortels il fut le plus aimable ,
 Avant ce jour

C'étoit l'Amour

Qui tenoit chez lui son empire.

Les Graces montoient sa lyre ;

Les jeux venoient à l'entour

Danser , folâtrer & rire.

Aujourd'hui la fureur d'un bachique délire

Les a bannis de ce séjour.

Anacréon.

Le déclin de l'âge

Peut-être l'engage

A quitter leur cour.

On suit avec moins de peine

Un vieillard comme Silene ,

Qu'un enfant comme l'Amour.

L'Amour.

L'infidèle sur ses traces

Guideroit encor les Graces ,

Et je sçais que Lycoris

De l'Amant qui l'abandonne

N'auroit pas donné l'automne

Pour le printemps d'Adonis.

Qu'on juge par ce dialogue des graces
 & du talent de l'Auteur pour ce genre.
 Anacréon considère alors plus attentive-

ment l'Amour déguisé , & le reconnoît en disant :

Mais vous , que j'observe à mon tour ,
Enfant mystérieux , que je cherche à connoître...

Esclave ... ah ! vous êtes mon maître ,
Et je suis aux pieds de l'Amour.

Rendez-moi-Lycoris , je quitte tout pour elle.

On ne pouvoit pas faire un usage plus heureux de l'ode la plus ingénieuse d'Anacréon , pour amener le dénouement de cet acte qui forme un tableau aussi agréable que continu.

Les Graces ramènent Lycoris que l'Amour présente à Anacréon. Les Menades reviennent pour troubler cette union ; mais l'Amour qui se fait connoître arrête leur transport , & les soumet par cet air vainqueur : pouvoit-il manquer son effet ? c'est l'aimable Mlle le Miere qui le chante : c'est l'Amour lui-même :

L'Amour est le Dieu de la paix :

Regne avec moi , Bacchus , partage mes conquêtes.

Je lance par tes mains de plus rapides traits :

Viens , triomphe , embellis nos fêtes ,

Mais ne les trouble jamais.

La statue de l'Amour est rétablie. Les

suivans de Bacchus vont porter à ses pieds leurs thyrses & leurs couronnes. La fuite de l'Amour va de son côté orner de myrthes & de fleurs la statue de Bacchus. Les chœurs de danse se mêlent ; Lycoris (Mlle Puvigné) préside à la fête. Personne ne pouvoit mieux en faire les honneurs. Les deux chœurs chantent :

Quel bonheur pour nous ! quelle gloire !
 Tout s'unit pour nous enflammer.
 Bacchus ne défend pas d'aimer ,
 Et l'Amour nous permet de boire.

Ce chœur , suivi de la contredanse , termine cette entrée qui a réussi avec justice , & qui auroit pris encore davantage dans un temps où Bacchus avoit plus de partisans , & où l'on ne mettoit point d'eau dans son vin.

Le mardi 12 Juillet , l'Académie royale de Musique donna pour la première fois *les Sibarites* , acte nouveau qu'elle a substitué à celui de *la Lyre enchantée*. Cet acte est très-bien mis au théâtre ; la décoration est convenable au sujet. Les habits sont des plus galans : tout y est assorti , tout y est dans le caractère. Le goût y a réglé la dépense. Il a été représenté devant le Roi à Fontainebleau , le 13 Novembre 1753.

202 MERCURE DE FRANCE.

Il n'y a que deux principaux rôles ; Herfide , Reine de Sibaris , & Artole , Général des Crotoniates. L'un & l'autre sont parfaitement remplis. Le premier par Mlle Chevalier , & le second par M. Larrivée , qui fait tous les jours de nouveaux progrès. Cette entrée a beaucoup réuſſi. Le poëme eſt de M. Marmontel ; il nous a paru bienfait , heureuſement coupé , & vraiment théâtral par le conſtraſte qu'il préſente. Les Crotoniates veulent ſubjuger les Sibarites par la force des armes , & ſont ſoumis eux-mêmes par l'attrait de la volupté. La muſique eſt de M. Rameau : elle eſt d'une grande beauté. On y reconnoît l'Amphion de nos jours : une nouvelle haute-contre (le ſieur Pepin) y a débuté par un air détaché , où il a déployé un grand volume de voix. Il joint la figure à l'organe , & a reçu de la nature des dons que l'art perfectionnera ; on le ſouhaite trop pour ne pas l'eſpérer. Nous ne ſçaurions donner trop d'éloges à la fête qui termine cet acte. Elle eſt compoſée de trois pas auſſi brillans que variés. Le premier eſt un pas fort de Crotoniates , qui eſt très-bien rendu par MM. Lyonnois & Laval. Le ſecond eſt un pas voluptueux de Sibarite , M. Veſtris le danſe ſeul , & le danſe avec autant de goût qu'il eſt habillé.

Le dernier est rempli supérieurement par Mlle Lani, qui représente une Sibarite, & par M. Lani, son frere, qui représente un Crotoniate. Ce ballet ne laisse rien à desirer.

COMEDIE FRANÇOISE.

LE samedi 2 Juillet, les Comédiens François ont joué pour la treizieme & dernière fois *Iphigénie en Tauride*, avec un grand concours, & de plus grands applaudissemens. L'Auteur l'a retirée pour la redonner l'hyver prochain, où nous augurons qu'elle doit avoir la même réussite; mais où il n'est pas possible qu'elle ait de plus fortes chambrées. Nous en parlerons alors avec tous les détails que la piece mérite, par ses beautés & par son succès.

Le samedi 9, les mêmes Comédiens ont donné la premiere représentation de *l'Impatient*, Comédie nouvelle en un acte, en vers, précédée de *Rodogune*, dans laquelle un nouvel Acteur a joué le rôle d'Antiochus. Cette petite piece est de M. Poinssinet le jeune. Elle annonce du talent. Il y a du coloris, de l'esprit, des portraits; mais nous ne pouvons dissimuler que les propos y tiennent lieu d'action, qu'elle est même

204 MERCURE DE FRANCE.

brouillée sans intrigue, & que le principal caractère si bien rendu par M. Grandval, est moins l'impatient que l'emporté, où que l'impatientant par ses fougueux accès de colere, plus fréquens que fondés. Mais on doit pardonner à la jeunesse de l'Auteur d'avoir manqué un caractère si mêlé avec tant d'autres, & dont la nuance est si difficile à saisir, qu'elle eût peut-être embarrassé nos plus grands Maîtres. Nous dirons pour la consolation & même pour la gloire de M. Poinfinet, que si dans sa Comédie on ne trouve pas une piece à la rigueur, on y rencontre du moins des vers & des vers continuellement bien faits; ce qui est un dédommagement dont on doit faire d'autant plus de cas, qu'il est aujourd'hui plus rare qu'on ne pense. L'Auteur, avec ce talent, peut réussir dans une seconde piece, en faisant choix d'un sujet plus heureux. Une étude plus raisonnée du théâtre lui en montrera mieux la marche, & lui apprendra surtout à mieux dessiner ses caractères. Qu'il pardonne ces foibles avis à notre expérience. Nous les avons risqués, parce que nous le croyons très-capable de les mettre à profit. On peut lui en donner de meilleurs: on le doit même. Nous pensons qu'il les mérite, ainsi que l'encouragement du Public.

COMEDIE ITALIENNE.

Le jeudi 30 Juin, les Comédiens Italiens ont donné la premiere représentation de la *Petite Maison*, parodie nouvelle d'Anactéon; troisieme entrée des *Surprises de l'Amour*, précédée des *Brouilleries nocturnes*. Le titre a paru bien saisi, & la premiere scene agréablement parodiée. Le reste de la piece a été moins au gré du Public, & n'a pas répondu à la gaieté du début. Cette parodie est suivie d'un très-joli ballet pantomime, intitulé : *Le Triomphe de Bacchus*.

Le jeudi 21 Juillet, les mêmes Comédiens ont joué pour la premiere fois la petite *Iphigénie*, parodie de la grande, avec un divertissement nouveau, précédée d'Arlequin Baron Suisse, petite piece Italienne. Cette nouveauté a été bien reçue. Plusieurs endroits de la Tragédie y sont heureusement parodiés, d'une critique fine & bien faisie. Il y a généralement de l'esprit; mais l'Auteur nous a paru courir un peu trop après. L'envie d'en mettre par tout, lui a fait hazarder nombre de traits qui sortent de la bonne plaisanterie, & qui tombent même dans l'indécence. Avec

206 MERCURE DE FRANCE:

quelques corrections , nous ne doutons pas que la piece ne réussisse. Nous sommes même persuadés qu'elle le mérite. Ce n'est pas le meilleur genre ; mais quand il est bien traité , il amuse le Public , & peut corriger les Auteurs , ou du moins tempérer en eux l'ivresse du succès. C'est un double avantage , qui doit lui servir d'excuse & même de protection.

OPERA COMIQUE.

LE mardi 28 Juin , ce Théâtre ouvrit par la premiere représentation de *la Guirlande*, Opera comique nouveau qui a été bien reçu. Il y a quelques scenes bienfaites , & des couplets heureux. Il avoit été précédemment représenté sur le Théâtre de Rouen , le 24 Mars 1757. Nous ne nous étendrons pas davantage sur ce Spectacle , qui n'a donné jusqu'ici que cette nouveauté , accompagnée de *Nicaise* , du *Diable à quatre* , &c.



ARTICLE VI.

NOUVELLES ÉTRANGERES.

ALLEMAGNE.

DE VIENNE, le 29 Juin.

Les Feld-Maréchal Comte de Daun a dépêché le Baron de Vertes à Leurs Majestés Impériales, pour leur annoncer une victoire complète, remportée le 18 de ce mois sur l'armée d'observation des ennemis. Quelques jours auparavant, le Roi de Prusse avoit pris le commandement de cette armée, qu'il avoit jointe avec douze mille hommes, & à laquelle le Prince Maurice d'Anhalt-Dessau en avoit conduit quinze mille autres. Ce sont les Prussiens, qui ont attaqué les troupes de l'Impératrice Reine. La bataille a commencé à deux heures après-midi, & n'a fini qu'à huit heures du soir. Les ennemis sont revenus sept fois à la charge. Dans leurs six premières attaques, ils ont tourné leurs principaux efforts contre le front & le flanc de l'aile droite. Ils ont été repoussés à chaque attaque avec une perte considérable. Sur les sept heures ils ont suspendu leur feu. Une demi-heure après, le Roi de Prusse a fait une nouvelle tentative, pour enfoncer la même aile, qu'il avoit attaquée déjà six fois sans succès. Alors la Cavalerie Prussienne, combattant avec beaucoup de désavantage parce que les troupes de l'Impératrice Reine étoient postées sur des hauteurs,

208 MERCURE DE FRANCE.

a été entièrement culbutée. Ce dernier échec a découragé les ennemis. Ils ont pris la fuite, une partie vers Kollin, une autre partie du côté de Bomischbrod.

Lorsque Leurs Majestés Impériales reçurent la nouvelle de cette bataille, l'Empereur se rendit sur le champ à l'appartement de la Maréchale de Daun, pour la lui annoncer. L'Impératrice Reine s'y rendit bientôt après. Par cette marque de distinction, Leurs Majestés Impériales ont voulu témoigner combien Elles étoient satisfaites de la conduite du Feld-Maréchal de Daun. La Cour a fait imprimer une Relation circonstanciée de l'éclatante victoire, remportée par le Général. Cette Relation contient plusieurs particularités, qui n'avoient pas encore été publiées, & dont voici les plus remarquables.

« Avant l'action, le Feld-Maréchal harangua
» les troupes, & les assura de la victoire, pour-
» vu qu'elles promissent de n'avancer, & de ne
» reculer que par ses ordres. Tous les Soldats ju-
» rerent unanimement de se conformer à ce qu'il
» leur prescrivait. Les Prussiens, dans leur pre-
» mière attaque, chargerent notre droite avec
» tant de vivacité, qu'ils ébranlerent notre Ca-
» valerie. Elle se remit cependant, & le combat
» fut rétabli par la sagesse & la valeur du Comte de
» Serbelloni, Général de Cavalerie; des Comtes
» de Daun & d'Odonel, Lieutenans-Feld-Maré-
» chaux, & des Comtes de Trautmantsdorff &
» d'Aspremont, Majors Généraux. Le Feld-Ma-
» chal, s'étant aperçu que l'aîle droite des en-
» nemis faisoit un mouvement, ordonna à la Ca-
» valerie de notre gauche d'attaquer cette aîle :
» ce qui fut exécuté avec un tel succès, que les
» Prussiens n'osèrent plus rien tenter de ce côté.

» Leur perte est beaucoup plus considérable
 » qu'on ne l'avoit cru d'abord. Elle monte à près
 » de vingt mille hommes. On a enterré sur le
 » champ de bataille six mille cinq cens de leurs
 » morts. Nous avons sept mille de leurs blessés.
 » Parmi les prisonniers, on compte cent vingt
 » Officiers, Il est arrivé à notre armée plus de
 » trois mille déserteurs, indépendamment de
 » ceux qui se sont répandus de côté & d'autre dans
 » la Bohême & dans les Provinces voisines. Il y a
 » eu huit mille hommes tués ou blessés du côté
 » des troupes de l'Impératrice Reine. Le Baron
 » de Luzow, Lieutenant-Feld-Maréchal, est du
 » nombre des premiers. Dans la liste des prin-
 » cipaux Officiers blessés, on doit ajouter au
 » Comte de Serbelloni, & au Prince Charles de
 » Lobckowitz, le Baron de Wolwarth, Lieute-
 » nant-Feld-Maréchal, & le Major Général,
 » Wolff. Le Régiment de Botta s'est infiniment
 » distingué. Après avoir tiré toutes ses cartou-
 » ches, il a tenu ferme la bayonnette au bout du
 » fusil. La bravoure du Prince de Kinsky, Co-
 » lonel de ce Régiment, n'a pas peu contribué
 » à soutenir l'ardeur de ses Officiers & de ses Sol-
 » dats. Les Régimens de Cavalerie de Savoye,
 » de Ligne, de Birckenfeld & de Wirtemberg,
 » ont fait des prodiges. Les Grenadiers ont le
 » plus souffert. Ils ont été exposés continuelle-
 » ment au feu de l'ennemi, & ont combattu sans
 » relâche. L'artillerie, que commandoit le Co-
 » lonel Feverstin, a rendu des services confidé-
 » rables. Elle a tiré avec tant de justesse & de pré-
 » cision, qu'on ne peut lui refuser le glorieux té-
 » moignage d'avoir eu beaucoup de part à la vic-
 » toire. »

La première lettre du Feld-Maréchal donnoit de

210 MERCURE DE FRANCE.

grands éloges au Comte de Serbelloni , aux Princes Charles de Lobckowitz & Nicolas d'Esterhazy , aux Comtes de Wiedt & de Sincere , & au Baron de Stambach. Ce Général , dans une seconde lettre qu'il a écrite à l'Impératrice Reine , ne loue pas moins le Comte de Kollowrath & le Baron de Wolwarth , Lieutenans - Feld-Maréchaux ; les Comtes de Staremberg, de Schallenberg & de Ferroni , Majors Généraux ; le Comte d'Odonel , Colonel-Commandant du Régiment de Dragons de Modene ; & le sieur d'Aboricour , Major du Régiment de Ligne. Il ajoute que le Duc de Wirtemberg s'est comporté en héros ; que les Chevaux Légers du Roi de Pologne Electeur de Saxe , ont montré une intrépidité à toute épreuve ; & que les Carabiniers de la même nation , commandés par le Général Geswitz , ne se sont pas fait moins d'honneur.

Le lendemain de la bataille , les déserteurs rapportèrent qu'une partie de l'armée Prussienne s'étoit sauvée en désordre à Nimbouurg , & que le Prince de Bevern s'étoit retiré avec le reste à Bomischbrod. Le même matin , le Feld-Maréchal de Daun fit rentrer l'armée dans le camp de Kriechenau , parce que la multitude de cadavres , dont la terre étoit jonchée , ne permettoit pas de demeurer sur le champ de bataille. - Le Comte de Nadasty a suivi pied à pied les ennemis dans leur suite. Il a fait en trois jours plus de trois mille prisonniers.

DE PRAGUE , le 26 Juin.

Immédiatement après la bataille du 18 de ce mois , le Roi de Prusse escorté seulement de quinze Hussards , revint à son camp devant cette

Ville , & il donna ses ordres pour la levée du siege. Le corps de ses troupes , qui occupoit le bord oriental de la Moldau , décampa le 19 & la nuit suivante. Le 20 il ne restoit plus dans le camp ennemi qu'environ vingt mille hommes , commandés par le Maréchal Keith. Ce Général avoit gardé la même position , qu'il avoit tenue pendant le siege sur la montagne appelée Weissenberg. Il étoit couvert par un retranchement que défendoit un double fossé garni de chausse-trappes. De distance en distance , les Prussiens avoient élevé des redoutes , dont chacune pouvoit contenir trois à quatre cens hommes. Dès le matin , la femme d'un Vivandier du Régiment de Bretlack , ayant trouvé le moyen d'entrer dans la Ville , y annonça la victoire remportée par le Feld-Maréchal Comte de Daun. Quoiqu'on n'ajoutât point une entière foi à cette nouvelle sur une si foible autorité , cependant les mouvemens , qu'on avoit vu faire la veille aux assiégeans , déterminèrent le Prince Charles de Lorraine à tenter quelque coup important. Sur les quatre heures après-midi , ce Prince à la tête de vingt-deux mille hommes d'Infanterie , & de trois mille de Cavalerie , fit une sortie par les portes de Reichsthor & de Carlsthor. Dans le temps qu'il s'avançoit vers les ennemis , le Capitaine Vanger arriva , & lui confirma l'avis qu'on avoit reçu le matin. Les troupes marchoiert déjà avec beaucoup de résolution & de bonne volonté : le rapport du sieur Vanger y ajouta de la joie & de la confiance. Le Prince Charles de Lorraine attaqua les lignes du Maréchal Keith , & les força après un combat de deux heures , dans lequel notre artillerie nous servit très-utilement. L'ennemi se retira successivement de ses retranchemens dans ses redoutes , & de-là

212 MERCURE DE FRANCE.

dans le Parc de Thier-Garten , d'où enfin il gagna la plaine. On le suivit pendant l'espace d'une lieue ; mais on ne put l'atteindre , tant sa retraite fut précipitée. Il a laissé sur le champ de bataille plus de huit cens morts , & l'on a fait onze cens prisonniers , indépendamment de deux cens qui ont été faits pendant l'attaque , & de dix-huit cens blessés qu'on a trouvés dans le Parc de Thier-Garten & dans l'hôpital de Ste-Marguerite. Nous nous sommes emparé de onze pieces de canon , dont trois sont de douze livres de balle. Entre les munitions & les attirails de guerre que le Maréchal Keith a été contraint d'abandonner , il y a une grande quantité de bombes & de boulets , & quarante-quatre pontons de cuivre.

Toutes les troupes du Roi de Prusse ont repassé l'Elbe , & cette Ville est actuellement tout à-fait libre. Elle a été assiégée pendant quarante-deux jours , & bombardée pendant dix-neuf. Les boulets rouges des ennemis y ont mis le feu plus de cinquante fois. Plusieurs de nos Eglises & de nos principaux édifices sont détruits , ou considérablement endommagés.

Maximilien Ulisse , Comte de Browne-de Camus , Chevalier de l'Ordre de la Toison d'or , Feld-Maréchal des Armées de l'Impératrice Reine , & Gouverneur général du Royaume de Bohême , est mort aujourd'hui de la blessure qu'il avoit reçue à la bataille du 6 du mois dernier. Il étoit Irlandois de nation , avoit passé par tous les grades militaires , & s'étoit élevé par son mérite aux premiers honneurs. On le comptoit au nombre des grands Capitaines de ce siècle.

DE DRESDE, le 27 Juin.

Quatre mille blessés de l'armée Prussienne ont

été conduits en cette Ville. L'embarras où l'on a été d'abord de les loger , a été cause que pendant quelque temps un grand nombre est demeuré exposé dans les rues aux injures de l'air. Mais la Reine ne consultant que ses sentimens d'humanité & de générosité , a daigné concourir elle-même au soulagement de ces infortunés. Elle en a fait placer onze cens dans le Palais & dans les bâtimens qui en dépendent , & Elle leur procure tous les secours dont ils peuvent avoir besoin.

DE BIELEFELDT, le 5 Juillet.

Un Officier , dépêché par M. le Marquis d'Au-
vet, Maréchal de Camp , qui avoit été détaché
avec mille hommes pour pénétrer en Oost-Frise ,
vient d'apporter la nouvelle que ce Détachement
est entré dans Embden. Le Marquis d'Au-
vet faisoit ses dispositions pour emporter cette Place par es-
calade, & il avoit envoyé reconnoître différens
points par le Comte de Lillebonne , par le Mar-
quis de la Chaste & par le Comte de Scey , qui ont
essuyé à cette occasion quelques volées de canon
& plusieurs décharges de mousqueterie. Le 3 à
sept heures du matin , il eut avis par des défer-
teurs de la garnison , qu'il régnoit du désordre
dans la Place. Il profita de la circonstance , pour
faire sommer le Commandant de se rendre. L'Of-
ficier , qui fut chargé de cette commission , trou-
va la Bourgeoisie qui rappelloit. Après une ca-
pitulation provisoire , en vertu de laquelle on prit
possession des portes , le Marquis d'Au-
vet entra dans la Ville avec son détachement. La garnison
a été faite prisonniere de guerre , & il a été remis
des otages pour la sûreté de la Capitulation.

GRANDE BRETAGNE.

DE LONDRES, le 5 Juillet.

On a appris par un Bâtiment, venu de la Nouvelle Yorck, que le 20 du mois de Mars dernier un Corps de troupes Françoises, de Canadiens & de Sauvages, fort d'environ quinze cens hommes, s'étoit présenté devant le Fort Guillaume Henry, qu'il avoit tenté inutilement de l'emporter par escalade; mais qu'en se retirant, il avoit brûlé un magasin, & plusieurs bateaux qui se trouvoient sur le Lac Georges. L'équipage de ce Bâtiment a ajouté, que le Lord Loudon avoit fait assembler cent soixante-dix Bateaux, sur lesquels devoient s'embarquer neuf mille hommes destinés pour une expédition secreete. Plusieurs Navires confirment que cinq Vaisseaux de guerre François, qui croisent sur les côtes d'Afrique, ont pillé & brûlé quatre de nos Vaisseaux; qu'ils ont détruit quelques-uns de nos Forts & de nos établissemens, & qu'ils se proposent d'en user de même à l'égard de ceux qui subsistent encore sur cette côte.

Le peu d'espace qui nous reste nous force de remettre au prochain Mercure le reste de Nouvelles, & l'article de l'Hôpital de M. le Maréchal-Duc de Biron.

LE sieur de Jouan, élève du sieur de Vandeuil, Ecuyer du Roi, tenant l'Académie près Saint Sulpice, avertit que c'est à tort que l'on a fait courir le bruit que cette Académie n'existoit plus; elle est telle qu'elle a été sous le sieur de Vandeuil, avec les mêmes Maîtres.

A O U S T. 1757. 215

Madame la Comtesse de Saint-Exupery fut présentée le 22 Mai au Roi , à la Reine & à la Famille Royale , par Madame la Comtesse de Noailles.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Mercure du mois d'Août, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 28 Juillet 1757.

GUIROY.

TABLE DES ARTICLES.

ARTICLE PREMIER.

PICHS FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

L Le Papillon , Idylle ,	page 5
L'Amour éprouvé , Nouvelle ,	10
Vers à M. de B , sur sa Fête ,	45
La Grenouille & les Escargots , Fable ,	46
Suite sur M. de Fontenelle , par M. Trublet ,	48
Vers, prononcés devant M. le Duc de Chartres ,	79
Stances à Thémire , sur son mariage ,	80
Réflexions sur la vieillesse ,	81
Vers à Mlle Philippe , sur sa convalescence ,	90
Lettre à l'Auteur du Mercure ,	92
La Cour des Champs ,	96
Epigramme ,	97
Explication de l'Enigme & du Logogryphe du Mercure de Juillet ,	98
Enigme & Logogryphe ,	<i>ibid.</i>
Chançon ,	100

ART. II. NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Extrait , Précis ou Indication de livres nouveaux ,	101.
Séance publique de l'Académie de Nîmes ,	126
Extrait de l'Assemblée publique de l'Académie de Besiers ,	127

ART. III. SCIENCES ET BELLES LETTRES.

<i>Grammaire.</i> Lettre de M. Levesque-de la Ravalie- re , à l'Auteur du Discours sur l'origine de la Langue Française ,	139
Extrait du Mémoire lu par M. de la Condami- ne , &c.	146

ART. IV. BEAUX-ARTS.

<i>Peinture.</i>	167
<i>Gravure.</i>	<i>ibid.</i>
<i>Mécanique.</i> Lettre à M. de Vaucanson , sur l'éta- blissement fait à Aubenas pour perfectionner les soies du Royaume ,	168

ART. V. SPECTACLES.

Opera. Extrait des Surprises de l'Amour ,	187
Comédie Française ,	203
Comédie Italienne ,	205
Opera Comique.	206

ARTICLE VI.

Nouvelles étrangères ,	207
Nouvelles de la Cour , de Paris , &c.	214

La Chanson notée doit regarder la page 100.

De l'Imprimerie de Ch. Ant. Jombert.

